This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

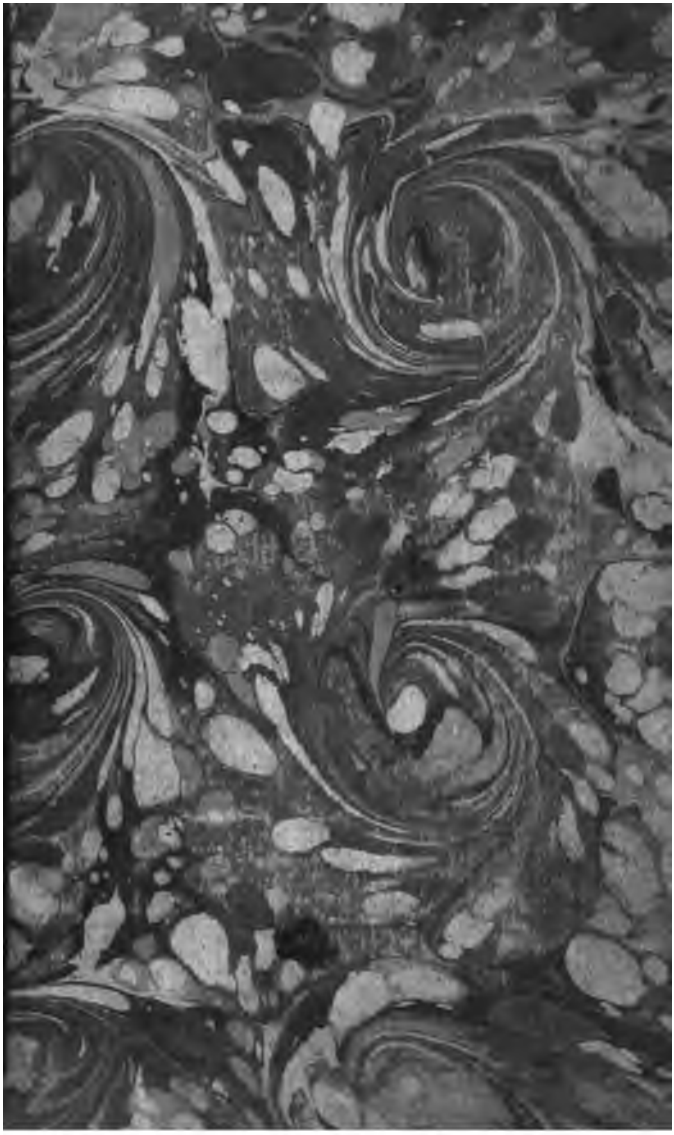
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

33. b. 3
86 a 11

Taylor Institution,
1865



La même - il en parut une éd.on in-4.o avec fig.
ra & l'éd.on de 1720, reçue, in-12. Il y en a eu
in-12 ou petit in 8.o en Hollande, Wetstein, 1727 avec fig.
fig. encadrées.

Le privilège du Roi de la grande éd.on porte
Clause singulière. Or. a défendu de les traduire en
Latin & en grec, et même en hébreu. Garon
Darisa bien rencontré quelquefois & de les faire
imprimer dans ce idiome; j'ai lu en effet de M. de la Mo
traduites en vers français, au café du mont-Liban
en-12. Il était ainsi conçu par le privi

On trouve Page 266, la jeune fille de Moineau
que Voltaire récita dans un cercle comme une prod
ingénuité de Lafontaine; tous les beaux esprits de décid
& jettèrent la pierre à ce pauvre Carrolle qui s'était
avisé de faire des fables. Chacun voulait avoir une
copie de celle-là, lorsque Voltaire, lisant de sa poc
les Oeuvres de Chamfort, montra à la compagnie que
fable des Moineaux était tirée [illegible] mais la leçon fut inutile; on ne corrige pas plus l
prétentieux connaisseurs que littérateurs que les Dictionn
ca-musique. Le goût est rare rare; et chez la plupa
des hommes la présomption en tient lieu.

FABLES
NOUVELLES,

DEDIE'ES AU ROY.

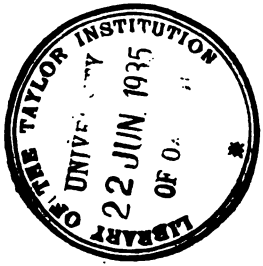
Par M. DE LA MOTTE, de l'Academie Françoiſe.

AVEC UN DISCOURS SUR LA FABLE.

A PARIS,
Chez GREGOIRE DUPUIS, ruë ſaint Jacques,
à la Fontaine d'or.

MDCCXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVE
22 JUN 1935
OF O

AU ROY.

LA BELLE ET LE MIROIR.

FABLE.

PRINCE, l'amour du Peuple
& ſa chere eſpérance,
Soleil, qui commence ton cours;
Dont l'aurore déja fait goûter à la France
Le préſage des plus beaux jours.
Je te voüe (& mon zele en ta bonté ſe fie)
Ces récits ingenus qu'Apollon m'a dictez,
Fables en apparence, en effet véritez:
De ton âge innocent, c'eſt la Philoſophie.
La Morale au front ſérieux,
Au geſte grave, au ton ſevere,
T'ennuiroit; il eſt bon qu'elle rie à tes yeux,
Qu'elle badine pour te plaire.
Je l'égaye en mon Livre; un autre peut
mieux faire,

Prince ; mais en attendant mieux,
Reçoi de mes eſſais cette offrande ſincere ;
S'ils ſont de quelque fruit, que j'en loüerai
les Dieux !
Sous plus d'une riante image,
Les devoirs des Rois ſont tracez ;
J'oſe en dire beaucoup ; Si ce n'en eſt aſſez,
Quelque jour ton exemple en dira davantage.
D'ailleurs, ne vas pas négliger,
D'autres points que j'adreſſe à tous tant que
nous ſommes ;
Rien d'humain ne t'eſt étranger ;
Les grands Rois ſe font des grands Hom-
mes.
Travaille donc à l'homme ; & quand il ſera
fait,
Le Roi viendra bien aiſément s'y joindre :
Faire l'homme eſt le grand objet ;
Et faire le Roi, c'eſt le moindre.
Quels hommes choiſis vont t'aider
A conſommer en toi cet important Ouvra-
ge !
Le vrai va t'être offert ; ſonge à le regarder ;

Songe à l'aimer, & ſur ſon témoignage,
Fonde en ton cœur de ſolides vertus :
Car, lorſque des Leçons aura diſparu l'âge,
Peut-être que ce vrai ne ſe montrera plus.
Ce mot eſt effrayant. Qu'y faire ! c'eſt l'uſage :
Tous les Rois ſont flattez. Prince, pour l'Avenir,
Contre les accidents ſonge à te bien munir.

ON dit qu'un jour certaine Belle,
Car je choiſis tout exprès la Beauté,
Qui va de pair avec la Royauté,
On dit qu'un jour la Demoiſelle
Etoit à ſa toilette, où ſon miroir fidelle
Lui diſoit en ami plus d'une vérité.
Vous êtes belle, il faut rendre juſtice,
Lui diſoit-il, à quelque choſe près,
Avec Venus vous entreriez en lice,
S'il falloit diſputer d'attraits.
A quelque choſe près, vous dis-je ;
Il faut qu'un peu de ſoin corrige
Certains défauts que je vous voi :
Défauts legers, ce ſont des bagatelles,
D'accord ; mais tout importe aux Belles,

Que ſert ce vermillon ? demandez-moi pour-
quoi
Vous alterez ainſi vos graces naturelles ?
Adouciſſez un peu ces yeux ;
Ce ſouris moins marqué ſeroit plus gracieux.
Tous avis que la Belle approuve & ſonge à
ſuivre,
Quand un grand monde la vient voir ;
Elle ſe leve, & quitte le miroir.
Le cercle ſeducteur de loüanges l'enivre.
On loüa le faux teint, le regard, le ſouris ;
Rien n'y manquoit ; tout étoit grace ;
Tant fut dit, que la Belle oublia les avis
Qu'elle devoit à ſa fidelle glace.

PRince, vous voyez bien que la Belle,
c'eſt vous ;
Que le Miroir, c'eſt plus d'un Sage
Qui par d'heureux conſeils veille à former
pour nous
Un Roi parfait. Dieu beniſſe l'ouvrage.
Quand les Flateurs viendront, faites-vous
un devoir
De rappeller toûjours les avis du Miroir.

DISCOURS

SUR LA FABLE.

IL me ſemble que pour les Ouvrages d'eſprit, le Public n'entend guères ſes intéreſts. Quand un Auteur réüſſit à certain point dans quelque genre, ce Public le comble d'éloges, & en cela il a raiſon; l'Auteur qui réüſſit n'eſt bien payé que par cet acceüil: mais on ne s'en tient pas aux ſimples applaudiſſemens; & ſur tout après la mort de l'Auteur (car les grandes réputations ſont preſque toûjours poſthumes) on ne ſe contente plus de l'élever au deſſus de ceux qui l'ont précédé; on exclud d'avance des honneurs qu'on lui décerne les Ecrivains qui pourroient les mériter après lui. On déclare hautement que perſonne ne ſçauroit deſormais attein-

dre à ſa perfection : ceux qui l'entreprendroient ſont déja qualifiez de téméraires ; & on ne réſerve que du mépris pour une émulation qui pourroit quelquefois être heureuſe.

Cette diſpoſition du Public n'eſt que trop propre à effrayer d'heureux génies appellez par la nature au même genre, mais qui, découragez par cette excluſion imprudente, ſe détournent d'une carriere où ils ne voyent plus de lauriers pour eux. Ils ſont contraints de s'ouvrir de nouvelles routes, où ils ne marcheront pas ſi heureuſement ; & c'eſt le Public qui en les intimidant, s'eſt privé lui-même de ce qu'ils auroient fait de meilleur.

Si cependant quelque Auteur oſe céder à ſon goût, & qu'il ait le courage de ſe préſenter dans un genre où quelqu'autre a déja enlevé l'approbation générale, le Public, qui ne devroit être que ſon Juge, devient en quelque façon ſa partie : il ſe croit interreſſé à ne point démentir cet applaudiſſement excluſif qu'il a donné au premier Ecri-

vain ; & en prononçant qu'il étoit inimitable, on a conclu d'avance que le dernier ne l'a pas atteint.

On compare avec rigueur le nouvel Ouvrage à celui qu'on a déclaré le modéle ; & de deux choſes l'une : ou l'on n'y trouve que les mêmes graces ; & en ce cas l'Ouvrage ne va paroître qu'une timide imitation : ou l'on y trouve des beautez differentes ; mais en ce cas on ne conviendra pas qu'elles ſoient également propres au genre ; elles vont paſſer pour étrangeres, & dès-là pour des défauts. On ne ſonge pas qu'il y a pluſieurs graces, qui ſans ſe reſſembler, peuvent ſe remplacer les unes les autres, & faire un plaiſir égal, quoiqu'il ne ſoit pas le même.

Qu'on n'aille pas croire que cette réflexion ſoit tout-à-fait dictée par la vanité : elle pourroit bien y avoir ſa part ſans mon aveu : je ne me vante pas d'être à couvert de ſes ſurpriſes : mais je n'ai conſidéré la réflexion qu'en elle-même, je ne m'en ferai l'application qu'en partie.

La Fontaine a recuëilli les plus belles Fables de l'antiquité, & il les a écrites avec une naïveté ſi élégante, qu'il a d'abord emporté tous les ſuffrages, & qu'il aura toûjours autant de partiſans zêlez que de lecteurs. Je me flatte d'en être auſſi touché que perſonne ; & ſon mérite au point que je le ſens, a dû m'effrayer encore plus que ſa réputation. Auſſi ne me ſerois-je pas hazardé à écrire des Fables, ſi j'avois crû qu'il fallût être abſolument auſſi bon que lui, pour être ſouffert après lui : mais j'ai penſé qu'il y avoit des places honorables au deſſous de la ſienne : & je ſerois trop heureux d'obtenir cette approbation modérée, qui en me pardonnant de n'avoir pas les mêmes graces que La Fontaine, feroit honneur à ce que je puis avoir d'heureuſement original.

N'y auroit-il pas même quelque juſtice à me compter en compenſation des beautez qui me manquent, le mérite de l'invention que mon prédéceſſeur ne s'eſt pas propoſé ? Il a donné aux

Fables anciennes des agrémens tous nouveaux, & ſi précieux, qu'on ne ſçait le plus ſouvent auquel on doit le plus, de l'*Inventeur* ou de l'Imitateur. Les embelliſſemens l'emportent quelquefois de beaucoup ſur le fonds, quelque ingénieux qu'il puiſſe être : mais enfin ce fonds n'eſt pas à lui : ſon eſprit n'avoit, pour ainſi dire, qu'une affaire ; & débaraſſé du ſoin de l'invention principale, *il s'*épuiſoit tout entier ſur les ornemens qui ne ſont que les inventions acceſſoires. Pour moi (ceci doit m'attirer quelque indulgence) je me ſuis propoſé des véritez nouvelles. A huit ou dix idées près, qui ne m'appartiennent que par des additions, ou par l'uſage morale que j'en fais, il a fallu inventer les Fables pour exprimer mes véritez ; il a fallu enfin être tout à la fois & l'Eſope & le La Fontaine. C'en étoit ſans doute trop pour moi ; il ne ſeroit pas juſte d'éxiger que j'égalaſſe ni l'un ni l'autre ; & le Public doit être aſſez content, ce me ſemble, s'il ne me trouve pas trop loin des deux.

Comme dans le cours de ce travail j'ai fait néceſſairement pluſieurs réflexions ſur la Fable, & que les Auteurs qui ont le plus réüſſi dans ce genre, ont cependant négligé d'en écrire, je crois qu'on me ſçaura quelque gré de communiquer là-deſſus mes idées, qui peuvent bien n'être ni aſſez exactes, ni aſſez approfondies; mais qui ſeront du moins pour les Lecteurs une occaſion d'y penſer; & il y a des gens pour qui l'attention ſeule eſt un aſſez bon Maître.

Je dirai donc quelque choſe de la Fable, tant par rapport à l'invention des faits & des images, que par rapport à l'éxecution du deſſein, & aux ornemens qui y peuvent entrer. J'ajoûterai quelques jugemens ſur les Auteurs les plus célébres dans ce genre: c'eſt une liberté qui m'a déja réüſſi en parlant de l'Ode: le ſuccès m'autoriſe à la même ſincérité; mérite dont on devroit ſe piquer un peu plus dans la Republique des Lettres, où ſur des choſes même indifferentes, on a ſouvent la foibleſſe de n'oſer dire ce qu'on penſe.

De la nature de la Fable.

La Fable eſt une inſtruction déguiſée ſous l'allégorie d'une action. C'eſt un petit Poëme Epique; qui ne le céde au Grand que par l'étenduë; & qui moins contraint dans le choix de ſes perſonnages, peut choiſir à ſon gré dans la nature ce qu'il lui plaît de faire agir & parler pour ſon deſſein; qui peut même créer des Acteurs, s'il lui en faut, c'eſt-à-dire, perſonifier tout ce qu'elle imagine.

Selon cette idée d'inſtruction déguiſée ſous l'allégorie d'une action, la Fable a dû plaire en tout tems & en tout païs: elle a plu en effet; & j'en vois deux raiſons bien naturelles: l'amour propre eſt ménagé dans l'inſtruction; cette raiſon regarde du moins les Fables adreſſées aux particuliers; & l'eſprit eſt exercé par l'allégorie; cette raiſon eſt abſolument générale. Un Ouvrage ne ſçauroit être mieux recommandé auprès des hommes que par ces deux titres. Ils n'aiment point les préceptes directs. Trop ſuperbes pour s'accommoder de

ces Philoſophes qui ſemblent commander ce qu'ils enſeignent, ils veulent qu'on les inſtruiſe humblement; & ils ne ſe corrigeroient pas, s'ils croyoient que ſe corriger fût obéir. D'ailleurs l'eſprit a une certaine activité qu'il faut ſatisfaire. Il aime à voir pluſieurs choſes à la fois, & à en diſtinguer les rapports; il ſe complait dans cette pénétration adroite, qui ſçait découvrir plus qu'on ne lui montre; & en appercevant ce qui étoit couvert de quelque voile, il croit en quelque ſorte créer ce qu'on lui cachoit.

La vie que nous avons d'Eſope paſſe pour fabuleuſe; mais en tout cas, c'eſt une bonne Fable, & qui prouve à merveille ce que je viens d'établir.

Il ſeroit toûjours heureuſement imaginé d'avoir fait de l'Inventeur de l'Apologue un Eſclave, & de ſon Maître un Philoſophe. L'Eſclave avoit à ménager l'orgueil du Maître; il ne devoit lui dire certaines vérités qu'avec précaution; & le bon Eſope concilioit les égards & la ſincérité par l'Apologue.

D'un autre côté le Maître ne devoit pas être homme à s'en tenir à l'écorce ; il devoit tirer des fictions de l'Eſclave, les inſtructions qu'il y renfermoit ; il devoit ſe plaire à l'artifice reſpectueux d'Eſope, & lui pardonner la leçon en faveur de l'adreſſe & du génie. Voilà ce que nous ſommes nous autres Fabuliſtes * & nos Lecteurs, à l'égard les uns des autres. Nous ſommes des Eſclaves, qui voulons les inſtruire ſans les fâcher ; ils ſont des Maîtres Intelligens qui nous ſçavent gré de nos ménagemens ; & qui reçoivent volontiers la vérité, parce que nous leur laiſſons l'honneur de la deviner en partie.

De la vérité que la Fable doit renfermer.

Il faut donc ſe propoſer d'abord quelque vérité à faire entendre ; & c'eſt l'avantage particulier de la Fable d'y forcer, pour ainſi dire, ſon Auteur. En beaucoup d'autres Ouvrages on peut ſe déterminer par ce que les faits ont d'a-

* Ce mot paroît encore nouveau ; mais il eſt établi par La Fontaine, à qui il appartenoit bien de donner les noms en cette matiere.

gréable ou de touchant, & les traiter ſeulement pour les traiter, ſans aucune vûë d'y renfermer quelque inſtruction. Mais ce ſeroit une choſe monſtrueuſe d'imaginer une Fable ſans deſſein d'inſtruire. Son eſſence eſt d'être Symbole, & de ſignifier par conſequent quelqu'autre choſe que ce qu'elle dit à la lettre.

La vérité doit être le plus ſouvent morale, c'eſt-à-dire, utile à la conduite des hommes. La Fable eſt une Philoſophie déguiſée, qui ne badine que pour inſtruire, & qui inſtruit toûjours d'autant mieux qu'elle amuſe. Une ſuite de fictions conçuës & compoſées dans cette vûë, formeroit un Traité de Morale, préférable peut-être à un Traité plus méthodique & plus direct. La définition des vertus & des vices n'eſt qu'une ſimple ſpéculation qui ne paſſionne point. On apprend ſéchement que la libéralité tient le milieu entre la prodigalité & l'avarice; & l'on croit fiérement être Philoſophe, parce qu'on définit le bien & le mal. La Fable ne s'embarraſſe pas de tout cet attirail dogmatique; mais

en peignant le vice & la vertu de leurs vraies couleurs, elle donne de l'éloignement pour l'un & du penchant pour l'autre, & elle fait ſentir les devoirs, ce qui eſt toûjours la meilleure maniere de les connoître. Socrate avoit deſſein de donner ainſi un cours de Morale, animé d'exemples riants, qui fuſſent autant de préceptes dont l'agrément appuyât, pour ainſi dire, la ſolidité; & ce deſſein étoit bien digne d'un Philoſophe, qu'on appelloit la Sagefemme des penſées des autres: car je donnerois volontiers le même nom à la Fable. C'eſt la Sagefemme de nos ſentimens & de nos réflexions, puiſque par les images ingénieuſes qu'elle nous préſente, elle développe en nous ce germe de droiture & de juſtice que la nature y a mis, & qui n'eſt que trop ſouvent étouffé par nos paſſions.

Un Fabuliſte doit dédaigner ces véritez triviales, qui n'échappent pas aux plus ſtupides. Ce ſeroit un deſſein ridicule d'imaginer une Fable pour prouver que nous ſommes tous mortels: mais

faire à toutes ſortes de Lecteurs ; que nous ſommes trop fins pour les uns, tandis que nous ſommes trop ſimples pour les autres, & qu'il n'eſt pas poſſible de ſe proportionner tout à la fois à tous ; nous faiſons bien d'indiquer le fruit de la Fable, & d'en mettre aſſez pour les moins éclairez, au péril d'en mettre trop pour l'habile, qui par cela même qu'il eſt habile, nous pardonne cette ſuperfluité, qui ne l'eſt que pour lui.

D'ailleurs comme nos Lecteurs ne ſont pas le plus ſouvent dans les circonſtances de la Fable qu'ils liſent, leur intereſt n'éveille pas aſſez leur attention ; ils ne ſont pas aſſez déterminez à s'appliquer l'image, & il eſt bon de ſuppléer par une réflexion diſtincte à ce que leur indifférence laiſſeroit échapper.

Tout cela prouve, ce me ſemble, que la Morale eſt bien mieux placée à la fin qu'au commencement de la Fable. Si vous la mettez à la tête, vous émouſſez le plaiſir de l'allégorie ; je n'ai plus qu'à juger de ſa juſteſſe, mais je ne puis avoir l'honneur d'en pénétrer le ſens, & je ſuis

fâché que vous ne m'en ayez pas cru capable. Si au contraire vous la renvoyez à la fin, mon eſprit fait dans le cours de la Fable tout l'exercice qu'il peut faire, & je ſuis bien aiſe en finiſſant, de me rencontrer avec vous, où je vous ſuis obligé de m'apprendre mieux que je ne penſois.

La Fontaine commence la Fable de l'Alloüette & de ſes petits avec le Maître du Champ, par ce Proverbe : *Ne t'attends qu'à toi ſeul* : c'eſt la maxime qu'Eſope avoit deſſein de prouver par la Fable même : or après cette préparation, quand les petits diſent à leur mere que le Maître du Champ a donné ordre à ſon fils d'aſſembler ſes amis ou ſes parens pour couper le bled le lendemain, je préviens ſans mérite la réponſe de l'Alloüette à ſes petits ; & la maxime préliminaire m'a déja averti que ni les amis ni les parens ne viendront ; au lieu que ſi on l'avoit reculée juſqu'au dénouëment, j'aurois eu juſques-là le plaiſir amuſant de la ſuſpenſion, ou, ce qui eſt plus flateur, le mérite de pré-

voir ce qui devoit arriver. L'eſprit eſt jaloux de toutes les preuves qu'il peut ſe donner à lui-même de ſa pénétration, & il ne ſçauroit voir ſans quelque dépit qu'on lui enleve les occaſions de ſe faire honneur. Le grand art eſt de lui en ménager le plus qu'il eſt poſſible ; & nous pouvons compter alors ſur ſa reconnoiſſance ; il nous trouvera fins & ingénieux, ſelon que nous lui donnerons lieu de l'être lui-même.

Des Images. Le choix de l'image ſous laquelle on veut cacher la vérité, exige pluſieurs conditions. Elle doit être juſte, c'eſt-à-dire, ſignifier ſans équivoque ce qu'on a deſſein de faire entendre. Elle doit être une, c'eſt-à-dire, que tout doit concourir à une fin principale, dont on ſente que tout le reſte n'eſt que l'acceſſoire. Elle doit être naturelle, c'eſt-à-dire, fondée ſur la nature, ou du moins ſur l'opinion. Ces conditions ſont priſes de la nature même de nôtre eſprit, qui ne ſçauroit ſouffrir qu'on l'embarraſſe, qu'on l'égare, ni qu'on le trompe : car

je ne puis m'empêcher, au péril d'une digreſſion, de faire ici une réflexion générale. C'eſt dans la nature de nôtre eſprit qu'il faut chercher les regles. Elles n'ont point été l'effet du caprice ni du hazard; on les a fondées d'abord ſur l'expérience de ce qui a plu, en attendant qu'on découvrît pourquoi les choſes qui plaiſoient devoient plaire: découverte qui affermit les regles bien plus ſûrement que l'expérience; car l'expérience eſt fautive; & comme on n'y démêle pas aſſez les circonſtances particulieres qui influent ſur l'effet principal, on n'eſt que trop ſujet à ſe tromper ſur les cauſes; ſoit en ne les embraſſant pas toutes: ſoit en ne les apprétiant pas ce qu'elles valent, ſoit en prenant ſouvent l'une pour l'autre: au lieu que la raiſon générale de l'agrément des choſes priſes du rapport qu'elles ont avec nôtre intelligence, eſt un principe auſſi invariable que la nature même de nôtre eſprit & qui nous met en état d'uſer toûjours habilement des circonſtances particulieres, au profit

du deſſein que nous nous propoſons.

L'Image péche contre la Juſteſſe, quand elle ne préſente pas aſſez diſtinctement une vérité. Eſope dit qu'un Lion déchiroit un Bœuf, un Voleur vint lui en demander ſa part ; il la lui refuſa. Un Voyageur, au contraire, n'oſoit l'approcher, & le Lion lui donna la moitié du Bœuf. Qui devineroit que c'eſt là l'image de la modération & de la récompenſe qu'elle mérite ? cette idée ſe marie-t-elle bien avec l'effroi du voyageur ? Je crois que ceux qui ont couſu la morale à cette Fable n'ont été contents ni d'eux, ni de l'inventeur qui les a embaraſſez à chercher ſon ſens ; & qui les a réduits, faute de mieux, à en donner un, ſi mal figuré par l'Image.

L'Image péche contre l'unité, quand tous les traits ne s'en réüniſſent pas à un certain point de vuë. Deux Pigeons s'aimoient en freres. L'un veut voyager contre l'avis de l'autre ; il voyage en effet ; il eſſuie mille dangers dans ſa courſe ; le Pigeon ſédentaire ſouffre tous les dangers qu'il craint pour ſon ami ; le

Voyageur

Voyageur revient enfin après avoir évité vingt fois la mort ; & voilà desormais nos Pigeons heureux. Je ne sçai ce qui domine dans cette Image, ou des dangers du voyage, ou de l'inquiétude de l'amitié, ou du plaisir du retour après une longue absence ; & je demeure vuide au milieu de cette abondance d'idées que je ne sçaurois réduire en une. Si au contraire le Pigeon voyageur n'eût pas essuyé de dangers, mais qu'il eût trouvé les plaisirs insipides loin de son ami, & qu'il eût été rappellé près de lui par le seul besoin de le revoir ; tout m'auroit ramené à cette seule idée, que la présence d'un ami est le plus doux de tous les plaisirs.

Une Image péche contre la Nature, quand elle n'est pas conforme aux idées qu'on a des choses. Le Lion fait société avec la Génisse, la Chévre & la Brebis. Ils conviennent de partager entre eux le butin. On prend un Cerf que le Lion partage en quatre, & dont il prend trois parts sur differents droits qu'il allégue, en menaçant qui osera toucher à la qua-

triéme. Cette ſociété n'eſt pas naturelle. Le Lion choiſit fort mal ſes Chaſſeurs. Les trois Aſſociez ne peuvent lui ſervir de rien, & ils ſont d'ailleurs trop timides pour ſe lier avec un Chaſſeur, dont ils ſont eux-mêmes le Gibier.

Veut-on encore une Image plus vicieuſe ? Un Lion devient amoureux d'une Fille ; il la demande en mariage, & il ſe laiſſe couper à ce prix les griffes & les dents ; imprudence qui lui coûte la vie. La ſuppoſition de cet amour eſt d'autant plus ridicule, que l'Inventeur la hazarde ſans beſoin ; car le beſoin en pourroit juſtifier la témérité : mais loin d'en être réduit à feindre un prodige ſi abſurde : pour marquer l'imprudence des Amans, il avoit à choiſir entre mille autres ſimboles, qui l'auroient également repreſentée ſans contredire la Nature. Elle fournira toûjours aſſez de juſtes allégories, pour les differens beſoins de la Morale, ſans qu'on ſoit obligé pour cela de lui faire aucune violence, & l'art conſiſte à y meſurer ingénieuſement ſes fictions.

Voici au contraire une Image qui ſatisfait pleinement aux trois conditions que je crois néceſſaires. Un Souriceau s'éloigne de ſa mere pour voir le monde. Il ne va pas loin, que la frayeur l'oblige de revenir au logis. Il raconte à ſa mere qu'il a rencontré un animal dont l'air menaçant l'a épouvanté, & l'a empêché de faire connoiſſance avec un autre, qui lui paroiſſoit fort ſimpatiſant avec les Souris. ſur la peinture qu'il fait du Coq & du Chat, ſa mere le deſabuſe, & lui apprend que l'animal qui lui a fait peur, ne veut aucun mal aux Souris; au lieu que l'animal qui lui plaiſoit tant en eſt l'ennemi irreconciliable. Cette Image eſt juſte; car que peut-elle ſignifier autre choſe, ſinon qu'il ne faut pas juger des gens ſur la mine? Elle eſt une; toutes les circonſtances en ſont ſubordonnées au faux jugement du Souriceau. Elle eſt naturelle; les caracteres des animaux y ſont exactement rendus. C'eſt en tout ſens le modele d'une bonne Fable; & ſa ſimplicité même y met un nouveau mérite.

J'ai remarqué qu'il ſuffiſoit que l'Image fût fondée ſur l'opinion ; & j'ajoûte, ſur une opinion même dont on eſt revenu. Le Fabuleux a dans cette matiere tous les droits de la vérité. Le chant mélodieux du Cigne mourant, ne peut être reproché à un Fabuliſte, qui en ſçait faire un bon uſage. On ne croit plus le fait, mais on ſçait qu'il a été cru ; & c'eſt une autre eſpece de fait qui plaît aux Sçavans ; tandis que pour eux-mêmes & pour les autres, la célébrité de l'opinion lui tient lieu de réalité, & lui acquiert tous les privileges d'une vérité de ſimbole & de pure comparaiſon.

Des Acteurs de la Fable.

A l'égard des Acteurs de la Fable, les animaux ſe préſentent d'abord : ils en paroiſſent même à quelques gens les perſonnages eſſentiels, ou du moins privilégiés, & le ſeul mot de Fable réveille en eux l'idée des animaux parlants.

Il eſt vrai que des animaux ſont de fort bons Acteurs de cette ſorte d'al-

légorie. C'eſt une eſpece ſi voiſine de la nôtre, qu'on n'a preſque eu beſoin que de leur prêter la parole pour en faire nos ſemblables. Tout ce qu'ils font a un ſi grand air d'intelligence, qu'on a jugé de tout tems qu'ils agiſſoient avec connoiſſance. Il n'y a que l'intrépide Carteſianiſme qui a pû le leur diſputer, mais c'eſt peut-être une débauche du raiſonnement, d'en avoir oſé faire des machines.

Eſope a donc bien fait de ſaiſir la reſſemblance, & de faire joüer les mœurs par des Acteurs qui y ſont ſi propres. Nous avons beaucoup de diſpoſition de nôtre part à nous prêter là-deſſus à la fiction. Quand les actions des animaux ſont bien vraies, les ſentimens & les diſcours qu'on leur prête, nous le paroiſſent auſſi. Il nous ſemble preſque qu'on n'a fait que traduire leur Langue, & qu'il ne nous manque que de l'entendre, pour vérifier tous les jours ce qu'on leur fait dire. Qu'il me ſoit permis de prévenir là-deſſus une chicane qu'on m'a faite, & dont on ne s'eſt peut-être aviſé

que pour moi. Quand Esope débitoit la Fable de l'Ecreviſſe, qui réprimande ſa fille de n'aller pas droit, & à qui ſa fille répond : *Allez droit vous-même ;* & je vous imiterai : on ne lui diſoit pas que la Fable étoit mal choiſie pour avertir une mere de donner un bon exemple à ſa fille, & que la comparaiſon n'étoit pas juſte, en ce que la mere de nôtre eſpéce pouvoit changer de conduite, au lieu que la mere Ecreviſſe ne pouvoit pas aller droit. On ne preſſoit point ainſi la comparaiſon, & l'on ſe contentoit du premier aſpect de reſſemblance qui ſe trouve entre les deux meres. On m'a fait cependant des objections auſſi frivoles ; mais on doit ſçavoir que nous donnons les propriétez des animaux, quoique néceſſaires & invariables, pour l'image de nos penchants les plus libres ; & qu'on n'a pas droit de nous reprocher la comparaiſon, pourveu que nous ne la donnions que du côté qui reſſemble.

Quoique les animaux ſoient des Acteurs ſi convenables, ce ne ſont pas les

ſeuls qui ont droit à la Fable. Uſons ſans ſcrupule des priviléges qu'Eſope nous a tranſmis. Introduiſons à nôtre choix les Dieux, les Genies & les Hommes; Faiſons parler les Animaux & les Plantes; Perſonifions les vertus & les vices; Animons ſelon nos beſoins tous les Etres. Que s'il le faut, la Source ſe plaigne encore du Ruiſſeau; Que la Lime ſe mocque du Serpent; & que le Pot de terre & le Pot de fer raiſonnent encore, & voyagent enſemble.

Les Acteurs les moins uſitez & les plus bizarres deviennent naturels, & méritent même la préférence ſur d'autres, dès qu'ils ſont les plus propres, ſoit par l'agrément, ſoit par la juſteſſe, à repreſenter la vérité dont il s'agit. D'ailleurs cette diverſité nous donne lieu de varier nos images, & de promener l'imagination d'objets en objets, tandis que l'eſprit marche de véritez en véritez.

Quand l'Auteur a une fois imaginé ſa Fable, qu'il a ſa vérité, ſes images

Du f
le de
Fabl

& ſes Acteurs ; il ne lui reſte plus qu'à lui donner dans l'exécution toutes les graces dont elle eſt ſuſceptible, & à l'enrichir des détails & des ſentimens que le fonds comporte : car il n'y a pas de fonds ſi heureux qui ne puiſſe périr entre des mains qui ne ſçavent pas le manier, ou qui négligent de lui donner ſa meilleure forme. La même juſteſſe qui a dû préſider à l'invention principale, doit veiller encore avec une attention délicate à l'arrangement de chaque partie, qui devient elle-même un nouveau tout, à meſure qu'il faut la rendre. Ce n'eſt pas aſſez que chaque partie ſoit à ſa place ; elle y doit être avec la proportion & les graces qui lui conviennent, par rapport au tout ; & ce n'eſt que ce ſoin continu des détails qui peut donner aux Ouvrages un mérite conſtant, & pour ainſi dire, une beauté de reſſource. La penſée dominante emprunte preſque toûjours ſon effet des penſées acceſſoires qui l'accompagnent, & qui forment avec elles ces aſſortimens qu'on appelle Force, Grace, Elegance ou Fineſſe, &

qui par le mauvais choix, ſont auſſi la ſource des défauts contraires.

Le Familier eſt le ton général de la Fable. Comme les Animaux en ont été les premiers Acteurs, on a cru les élever aſſez, en leur prêtant nôtre langage le plus ordinaire; & l'on s'en eſt tenu à les faire parler auſſi ſimplement qu'ils agiſſent. Quand les autres Perſonnages y ſont ſurvenus, le ton étoit déja pris: on a voulu le ſoutenir, & les Dieux mêmes, malgré leur majeſté, ont ſubi là-deſſus la loi générale.

On a eu raiſon de maintenir la Fable dans cet uſage. Le ſtile familier eſt bien plus propre à l'inſinuation que le ſtile ſoutenu: celui-ci eſt le langage de la méditation & de l'étude: celui-là eſt le langage du ſentiment. On eſt en garde contre l'un; on ne ſonge pas à ſe défendre de l'autre; & l'inſtruction éxercera toûjours ſes droits ſur nous, d'autant plus ſeurement, qu'elle en paroîtra moins jalouſe: l'appareil & l'air compoſé nuiſent plus à ſon regne qu'ils n'y ſervent.

Mais ce familier que demande la Fable, ne laiſſe pas d'avoir ſon élegance; & malgré l'air aiſé qui le caractériſe, ſes beautez ſont peut-être plus difficiles à trouver que celles du ſtile ſoutenu: celui-ci à beaucoup près n'a pas tant de nuances que l'autre. On ſent bien mieux ſi l'on eſt loin du langage vulgaire, qu'on ne ſent, en parlant ce langage, ſi l'on en a fait le choix le plus heureux pour l'occaſion dont il s'agit; & c'eſt cependant de ce choix heureux que dépend tout le charme du familier. L'expreſſion ſoutenuë impoſe & ſéduit encore, quoique ce ne ſoit pas la mieux choiſie, au lieu que la familiere ne peut s'attirer de reſpect que par la juſteſſe & le bonheur de l'application.

Que l'Auteur de Fables ſoit donc attentif au choix de ſes expreſſions & de ſes tours; que ſous prétexte de familiarité, il ne ſe permette jamais rien de négligé ni d'inſipide; qu'il ſe propoſe par tout une fineſſe naïve, & qu'il travaille d'autant plus, que ce qu'il dit doit avoir été ne lui avoir rien coûté.

Ainſi le Familier de la Fable a différens degrez, ſelon les ſujets qu'elle traite & les perſonnages qu'elle employe. Il peut arriver même que la matiere y réſiſte abſolument ; & en ce cas il faut être manifique, ſans ſcrupule ; car c'eſt aux convenances à décider de tout, & l'art les reconnoit pour les Arbitres des regles.

Avec ce choix conſtant d'un Familier ingénieux, ſongeons encore à animer nos récits de ce qu'il y a de plus riant & de plus gracieux, & trouvons l'art d'attacher l'eſprit aux plus petits objets, non par des ornemens ambitieux, mais ſeulement par des peintures enjoüées & amuſantes.

Une ſource du Riant dans la Fable, c'eſt de tranſporter aux animaux des dénominations humaines, *Maître Corbeau, Compere Renard, ſa Majeſté Lionne.* Ce badinage dirigé par de fines convenances, a d'ailleurs ſon étenduë & ſa fécondité : comme je donne aux Animaux des dénominations humaines, j'en donne de même à tout ce qui leur appar-

tient. Leur éſpéce eſt une République ; l'aſſemblée de pluſieurs, une Diete, un Senat ; leurs inſtincts différens ſeront des Réglemens & des Loix ; Maſcarade ingénieuſe qui ne va pas à les faire méconnoître, mais ſeulement à nous mieux repréſenter en eux, & qui offre tout à la fois à l'imagination, & l'Animal, & l'homme joué ſous ſon nom.

Une autre ſource du Riant, c'eſt d'appliquer quelquefois de grandes comparaiſons aux plus petites choſes. Outre l'eſpéce de traveſtiſſement ſous lequel on offre alors le prétendu ſublime, il y a encore une gaïeté philoſophique à raprocher ainſi ce que nous admirons le plus de ce qui nous paroît le plus mépriſable, & à nous faire ſentir tout à coup une Analogie très étroite entre le Petit & le Grand.

Deux Coqs vivoient en paix ; une
Poule ſurvint ;
Et voilà la guerre allumée !
Amour, tu perdis Troye !

L'Auteur ſemble regarder les deux événemens du même œil ; je ſens avec lui la parité eſſentielle des deux faits ; & je me moque de la fauſſe grandeur, que j'attachois auparavant à l'un des deux.

Il s'offre aſſez d'occaſions du Gracieux ; & les deſcriptions, ſur tout, en ſont le ſiége ordinaire. Il ne faut pas manquer d'en répandre dans les Fables, autant que le ſujet en peut ſouffrir, ſans pourtant ſe laiſſer entrainer au plaiſir de décrire, de façon que la deſcription devienne un écart. Ce qu'il y a de plus heureux en ce genre, eſt que la deſcription ſoit le fait même. Telle eſt la Fable du Roſeau & du Chêne, auſſi-bien que celle de Borée & du Soleil.

Mais ce n'eſt pas aſſez de s'en tenir à ces deſcriptions dominantes que les moins habiles ne manqueroient pas, le génie doit avoir d'autres reſſources pour en ſemer par tout ; il peut peindre, chemin faiſant, tout ce qui s'offre, & ſouvent une épithete bien choiſie, eſt une courte deſcription dont les graces ſont d'autant plus touchantes, qu'elles ſont

moins attenduës ; & que ſans nous retarder en rien, elles nous tiennent, pour ainſi dire, compagnie dans l'action que nous voulons ſuivre.

Si je n'ai pas confondu le Riant & le Gracieux, qu'on prend ſouvent l'un pour l'autre, c'eſt qu'il me ſemble qu'on en doit faire quelque différence. Le Riant eſt caractériſé par ſon oppoſition au Triſte & au Sérieux, au lieu que le Gracieux s'oppoſe ſeulement au Déſagréable & au Rebutant.

Les Réflexions ſont encore un des ornemens de la Fable ; mais elles en doivent prendre le ton dominant, & être auſſi naturelles dans leurs expreſſions, qu'amenées naturellement par le ſujet. La Fontaine dit :

Certaine Fille, un peu trop fiere
Prétendoit avoir un mari
Jeune, bienfait & beau, d'agréable maniere,
Point froid & point jaloux : notez ces deux points-ci.

Cette Réflexion, car c'en eſt une, quoiqu'elle ne ſoit pas déployée, & que l'Auteur ne la faſſe qu'en avertiſſant de la faire, cette Réflexion, dis-je, plaît par le naturel même, parce que loin d'être recherchée, toute ingénieuſe qu'elle eſt, elle naît preſque neceſſairement du fait; & que ces deux conditions que la fille exige, préſentent d'elles-mêmes à l'eſprit, l'oppoſition qu'elles ont l'une à l'autre.

Ajoûtez que cette Réflexion rapide, ſemblable, ſi j'oſe parler poëtiquement, à ces Nymphes qui couroient ſur les épics ſans les faire plier, n'apporte aucune gêne à la narration; & l'on diroit qu'au lieu d'en être interrompuë, elle en devient plus vive & plus legere; ces ſortes de traits jettent du ſens & de la ſolidité dans la Fable; & ſans nuire à la vérité totale & eſſentielle; ils y répandent d'autres véritez ſurnumeraires, que le Lecteur eſt bien aiſe de recuëillir en paſſant; acquiſition d'autant plus flateuſe, qu'il avoit moins lieu d'y compter.

Je ne ſouhaiterois plus rien à l'Auteur de Fables, ſi ce n'eſt d'être fidele au ſentiment, & de le peindre toûjours avec la naïveté qui le caractériſe ; car j'oſe encore diſtinguer le Naturel & le Naïf. Le Naturel renferme une idée plus vague, & il eſt oppoſé en général au Recherché, au Forcé ; au lieu que le Naïf l'eſt particulierement au Reflechi, & n'appartient qu'au Sentiment.

Le ſublime, ſelon cette idée, peut être naïf. La réponſe du vieil Horace à la queſtion qu'on lui fait ſur la conduite de ſon fils ; Que vouliez-vous qu'il fiſt contre trois ? *Qu'il mourut.* Cette réponſe eſt naïve, parce que c'eſt l'expreſſion toute nuë du ſentiment de ce Romain qui préfere la mort de ſon fils à ſa honte. Il ne répond pas préciſément à ce qu'on lui demande ; il dit ſeulement ce qu'il ſent. Ce n'eſt que dans le Vers ſuivant que la Réflexion ſuccéde à la Naïveté.

Ou qu'un beau déſeſpoir alors le ſecourut.

Il raiſonne dans ce Vers, il n'a fait que ſentir dans le premier.

Les occaſions du Naïf ſont peut-être plus fréquentes dans la Fable, & l'éloge de La Fontaine eſt de n'en avoir guères manquées; dans la Fable du Pot au lait, le diſcours qu'il prête à ſa Laitiere eſt un chef-d'œuvre de naïveté, d'autant plus ſingulier, que ſous l'apparence du raiſonnement le plus ſuivi, le ſentiment ſe montre dans toute ſa force, ou pour mieux dire, dans toute ſon yvreſſe.

De l'Imitation.

Au reſte, ce n'eſt pas par l'imitation ſervile d'aucun Ecrivain, qu'on peut parvenir à raſſembler toutes ces beautez. Il ne faut ſonger qu'à imiter la nature; imitation qui fait ſeule les originaux, mais bien différente de celle que la plûpart des Auteurs s'impoſent. Quand un Auteur veut écrire dans un genre, il étudie les Maîtres en ce genre-là; & malheureuſement ce qu'il appelle les étudier, c'eſt remarquer de mémoire leurs phraſes, leurs expreſſions & leurs tours; c'eſt faire au ſtile une attention puré-

ment Grammaticale, ſans ſonger que ce ſtile n'eſt qu'un certain choix & un certain ordre d'idées ; ſuite néceſſaire de la maniere dont l'Ecrivain appençoit & ſent les choſes, & qu'il faudroit beaucoup plus penſer au caractère d'eſprit, qui produit ce choix & cet arrangement de mots, qu'au choix & à l'arrangement même qui s'offriroit en pareille occaſion, à quiconque ſentiroit comme l'Ecrivain qui les employe.

Le bon goût ne s'acquiert point par ces Remarques ſerviles & de pures minuties, il doit ſe former par la lecture des meilleurs Ecrivains ; comme la politeſſe s'apprend par le commerce du grand monde. On ne s'y propoſe pas d'imiter préciſément les manieres de perſonne ; ceux qui s'en tiendroient là ne parviendroient qu'à une affectation ridicule & provinciale : mais à force de voir avec plaiſir les égards délicats que les gens polis ont les uns pour les autres, on parvient à cette politeſſe générale, qui n'eſt qu'un ſentiment prompt des bienſéances, & que chacun aſſai-

ſonne différemment, ſelon ſon humeur & ſon caractère perſonnel.

Rien n'eſt plus dangereux que de vouloir être ce qu'eſt un autre; il en arrive ſouvent qu'on n'eſt ni lui ni ſoi-même. On ſe dépoüille de ſon propre caractère, qui ménagé judicieuſement, auroit peut-être eu ſes graces; & l'on ne ſçauroit revêtir ce caractère étranger qu'on a en vûë; & qui n'eſt pas fait pour nous.

Je crois donc que quand on veut travailler dans un genre, il faut ſe faire une idée juſte des différentes beautez qu'il exige, s'habituer à les ſentir & à les reconnoître, exercer la ſoupleſſe de ſon eſprit de ce côté-là, & puis, ſans aucune vûë d'imitation particuliere, ſe laiſſer entraîner à ſon ſujet; en un mot, travailler d'abondance, de goût & de ſentiment, ſans captiver ſon génie ſous aucun autre.

Voilà en général ce que j'avois à dire de la Fable. J'aurois pû deſcendre dans un plus grand détail; mais il eſt bon de laiſſer quelque choſe à faire au Lecteur;

& c'eſt à ſes réfléxions à rendre le Traité complet.

Il ne me reſte qu'à parler des Fabuliſtes les plus célébres, & je commence par l'Inventeur.

Eſope. Eſope eſt en poſſeſſion de ce titre ; & & ſans diſcuter s'il y en a eu d'autres avant lui, il ſuffit qu'il ait fait de cet Art un uſage aſſez ingénieux pour mériter qu'on perdît le ſouvenir de ſes prédéceſſeurs, & même qu'on réünît ſous ſon nom, tout ce qui s'étoit fait de mieux dans ce genre.

Ceux qui nous ont laiſſé ſa Vie ſe plaiſent à exagérer la difformité de ſon corps. On a pris l'eſprit de la Fable dans ce qu'on a écrit de lui ; & peut-être ne lui donne-t-on un corps ſi monſtrueux que pour faire un plus grand contraſte avec la beauté de ſon eſprit & la droiture de ſon cœur.

A ſuivre l'idée que donnent ſes Ouvrages, il compoſoit ſes Fables ſelon les occaſions. C'étoit un Cenſeur allégorique, qui préſentant à chacun l'image de

ſa ſituation, lui donnoit lieu de penſer ce que lui-même ne diſoit pas expreſſément. Content de renfermer la leçon dans l'image, il laiſſoit à l'Auditeur le plaiſir de l'en tirer.

Il étudioit apparemment dans les Animaux ce qu'ils ont chacun de ſingulier, pour en faire autant de ſimboles qu'il employoit enſuite ſelon les circonſtances. Il eſt ſi vrai & ſi fidele à la nature dans la plûpart de ſes Fables, que je n'oſe lui imputer celles qui me paroiſſent bizarres & forcées. Ce ſont peut-être de mauvais préſens qu'on lui a faits dans l'envie de lui faire honneur. On n'a pas ſongé qu'on l'appauvriſſoit en voulant lui tout donner.

Il eſt par tout d'une préciſion exceſſive, négligeant toûjours les occaſions de décrire, courant au fait plûtôt qu'il n'y marche, & ne connoiſſant pas de milieu entre le néceſſaire & l'inutile. En un mot je vois dans Eſope un Philoſophe qui s'abaiſſe pour être à la portée des plus ſimples, & en prenant les choſes du bon côté, j'y vois encore un

génie modeſte, qui ne priſe pas aſſez ſes inventions pour les orner.

Phœdre. Phœdre étoit Eſclave auſſi-bien qu'Eſope. Il fut affranchi comme lui ; mais il eut ſur Eſope l'avantage de l'éducation. On prit grand ſoin de ſa jeuneſſe ; au lieu que l'autre n'eut apparemment de Maître que ſon bon eſprit. Dans celui-ci le goût de la Fable fut un don de la nature ; dans celui-là ce fut le fruit d'une émulation de gloire. Phœdre voulut être l'Eſope des Latins, comme Virgile en voulut être l'Homere, Terence le Ménandre ; & Horace le Pindare.

Eſope ſemble moins s'être propoſé ſa propre réputation que l'utilité des autres ; il ne dit pas un mot de lui-même ; les ſuffrages de la poſterité ne lui ſont de rien, & ſes Fables ne ſont devenuës un corps d'ouvrages, que par le ſoin qu'on a pris de les recuëillir après lui.

Phœdre, au contraire, a voulu faire un Livre. On ſent dans ſa compoſition un ſoin continu d'élégance ; & quoi-

qu'il ſoit ſimple & facile, il n'en eſt ni moins poli ni moins meſuré. Eſope, comme je l'ai dit, eſt un Philoſophe, & Phœdre eſt un Auteur.

Inquiet ſur l'accuëil qu'on fait à ſes Ouvrages, il ſe plaint des injuſtices de l'envie, & il indique lui-même la meſure de réputation qui lui eſt duë. Quelques-uns prétendoient l'avilir, en diſant qu'il ne faiſoit que copier Eſope; il aſſure qu'il a beaucoup plus inventé qu'il n'a pris: d'autres l'accuſoient d'avoir gâté ſon original; il ſe vante de l'avoir perfectionné; & ſi la critique maligne fait quelque tems obſtacle à ſa réputation, il ſe munit d'une conſtance ſtoïque, pour attendre le retour des ſuffrages dont il ſemble ne pas douter.

Le préjugé pour les Anciens eſt fort ancien lui-même. On s'en eſt plaint de bonne heure; & Phœdre nous témoigne qu'il regnoit fort de ſon tems. Les Sculpteurs mettoient à leurs Statuës les noms de Praxitele & de Phidias, pour faire valoir leurs ouvrages, qui n'au-

roient pas été ſi bons, ſi on ne les avoit crus de ces grands Maîtres.

Il s'eſt ſervi, dit-il, du même ſtratagême pour mettre la jalouſie contemporaine en défaut; & il appuye du nom d'Eſope bien des choſes qu'il n'a pas priſes de lui, afin de leur attirer ce reſpect, dont les noms anciens étoient déja en poſſeſſion: mais il eſt bien honteux pour nous que nous ſoyons gens à donner dans ces piéges, & que nos jugemens tiennent à ſi peu de choſe.

Phœdre ne donne guères d'étenduë à ſes Fables; mais à tout prendre, il eſt encore prolixe auprès d'Eſope. Sa brièveté eſt toûjours fleurie. Il peint par des épithetes convenables; & ſes deſcriptions renfermées ſouvent en un ſeul mot, ne laiſſent pas de ſemer dans ſon Ouvrage des graces inconnuës à l'Inventeur; graces cependant néceſſaires à la Fable, dont le but eſt d'inſtruire: on lit une allégorie ſéche & dénuée d'ornemens; mais on n'y revient plus; & l'inſtruction échape bien-tôt; au lieu que les graces du détail rappel-

lent

lent ſouvent le Lecteur ; & l'impreſſion du fonds ſe renouvelle toutes les fois qu'elles le font relire.

Phœdre n'a pas craint de mêler dans ſes allégories une Hiſtoire de ſon tems. Il a bien connu que la Fable ne conſiſtoit pas abſolument dans la fiction, mais dans un amas de circonſtances, qui concourent enſemble à faire entendre une même vérité. L'Hiſtoire même devient alors Allégorie ; on ne la donne plus comme un fait réel, mais ſeulement comme une image, & comme l'occaſion d'une réfléxion importante.

Je reprocherois ſeulement à Phœdre d'avoir mis ſouvent ſa Morale à la tête de ſes Fables, & d'en mettre quelquefois de trop vagues, & qui ne naiſſent pas aſſez diſtinctement de l'allégorie.

Rendons-lui toute la juſtice qu'il mérite. Il a orné avec beaucoup d'art la ſimplicité d'Eſope. Il attache par une élégance douce, & qu'il contient toûjours dans les bornes de ſa matiere. Mais ſelon les idées que j'ai données des choſes, je lui trouve plus de Poli-

teſſe que de Génie, moins de Riant que de Gracieux, & plus de Naturel que de Naïveté.

Pilpai. Pilpai doit trouver ici ſa place, ſi ce n'eſt par le mérite de ſes Fables, du moins par leur célébrité ; & comme il eſt Inventeur, il ne faut pas, pour lui accorder quelque eſtime, y regarder de ſi près qu'à ceux qui ſont guidez par des modèles : le mérite de l'invention compenſera toûjours bien des défauts.

Il gouverna long-tems l'Indoſtan ſous un puiſſant Empereur ; il n'en étoit pas moins Eſclave ; car les premiers Miniſtres de ces Souverains le ſont encore plus que leurs moindres Sujets ; & voilà toûjours l'eſclavage confirmé dans l'honneur d'avoir enfanté la Fable.

Pilpai renferma toute ſa Politique dans les ſiennes ; c'étoit le Livre d'Etat, & la diſcipline de l'Indoſtan. Un Roi de Perſe prévenu de la beauté de ſes Maximes, envoya recueïllir ce tréſor ſur les lieux, & fit traduire Pilpai par ſon Medecin. Les Arabes lui ont auſſi dé-

cerné l'honneur de la traduction ; & il eſt demeuré en poſſeſſion de tous les ſuffrages du Levant.

Cependant, à quelque génie près, je le citerois plûtôt comme un exemple des défauts que pour un modèle des beautez. Ses Fables n'ont ſouvent ni juſteſſe, ni unité, ni naturel ; il les contredit les unes par les autres, & quelquefois elles ſe contrediſent toutes ſeules. Il fait dire aux Animaux des choſes ſi ſérieuſes, ſi étenduës & ſi raiſonnées, qu'on les perd de vûë dans leurs diſcours ; & quelquefois c'eſt encore pis dans leurs actions, qui ne ſont pas le ſimbole des nôtres, mais les nôtres mêmes.

D'ailleurs ſes Fables ne ſont pas détachées ; il les embaraſſe les unes dans les autres ; les Acteurs d'une Fable en content de nouvelles, qui ſont encore interrompuës par d'autres ; & le Recuëil de ces fictions eſt un Roman bizarre d'Animaux, d'Hommes & de Génies, compoſé dans ſon eſpèce, comme Cyrus & les Exilez, où les avantures ſe croi-

ſent à tout moment, ce qui m'a paru toûjours un Art aſſez importun.

Enfin, à l'exception de quelques endroits où Pilpai me paroit ingénieux & ſolide, je le trouve tout à la fois dans le reſte puérile & ſérieux, diffus & ſec, inutile à l'inſtruction, quoique prodigue de Morale; parce que outre les contradictions qui la détruiſent, il ne l'appuye pas d'ordinaire d'allégories aſſez juſtes.

La Fontaine nous tient lieu d'Eſope, de Phœdre & de Pilpai. Il a choiſi ce qu'il a trouvé de meilleur dans les trois; & s'enrichiſſant encore de ce qu'il a pû recueïllir de pareilles allégories éparſes de côté & d'autre; il nous a donné cet ample Recueïl de Fables, qui fait tant d'honneur à la Poëſie Françoiſe; car quoiqu'il en diſe, ce qu'il nous a laiſſé à glaner n'en vaut preſque pas la peine; & il a réduit les Auteurs qui voudroient le ſuivre dans ſon genre, à la néceſſité d'inventer ou de traiter les mêmes ſujets que lui. Traiter les mêmes ſujets,

La Fontaine.

pour ne pas mieux faire ? Eh ! qui eſpereroit de mieux faire ? c'eſt du tems perdu.

L'entreprenne qui voudra ; pour moi j'ai encore mieux aimé prendre le parti d'inventer, tout effrayant qu'il m'a paru d'abord, mais que je n'oſe plus croire ſi difficile, depuis que j'en ſuis venu à bout.

La Fontaine s'étoit exercé long-tems à la narration dans ſes contes, qui, quant à la maniere, ont autant de rapport aux Fables, qu'ils y ont d'oppoſition, quant au fonds & à la morale ; & il ſemble que par ſes Fables, il ait voulu rendre aux mœurs, ce qu'il leur avoit ôté par ſes contes.

Il étoit homme de ſentiment, d'une naïveté douce & intéreſſante, plûtôt ſimple que modeſte ; car la modeſtie ſuppoſe quelque réflexion ; & il n'agiſſoit, il ne parloit, il n'écrivoit que d'abondance de cœur.

Tout original qu'il eſt dans ſes manieres, il étoit Admirateur des Anciens, juſqu'à la prévention, comme s'ils euſ-

ſent été ſes modeles. *La brièveté*, dit-il, *eſt l'ame de la Fable, & il eſt inutile d'en apporter des raiſons ; c'eſt aſſez que Quintilien l'ait dit.*

Par une ſuite de cette admiration ingenuë, il ſe croyoit fort au deſſous de Phœdre ; mais un des grands * Hommes de nôtre ſiécle a dit que cela ne tiroit pas à conſequence ; & que La Fontaine ne le cédoit ainſi à Phœdre que par bêtiſe : mot plaiſant, mais ſolide, & qui exprime finement le caractére d'un génie ſupérieur, qui ſe méconnoît faute de ſe regarder avec aſſez d'attention.

Le Public plus juſte en ſa faveur que lui-même, s'obſtine à lui donner la préférence. Il raſſemble en effet toutes les beautez dans ſon ſtile. On y ſent à chaque ligne ce que le Riant a de plus gai, ce que le Gracieux a de plus attirant. Il rend le Familier élegant & nouveau, par l'uſage ingénieux qu'il en ſçait faire ; & il joint à toute la liber-

* M. Fontenelle.

té du Naturel tout le piquant de la Naïveté.

Je ne lui reprocherois que de n'avoir pas toûjours ſçu finir où il falloit ; & par exemple, dans la Fable du Pot au lait, qui devoit finir au lait renverſé, d'avoir ajoûté les circonſtances froides de la Laitiere battuë par ſon mari, & de l'avanture racontée dans une maiſon où elle fut nommée *le Pot au lait.*

Je n'ai pas le courage de trouver à redire aux négligences de ſa verſification, qui me paroiſſent aſſez rachetées par une infinité de graces ; mais que je n'ai pourtant pas voulu me permettre, parce que je n'ai pas dû compter ſur les mêmes dédommagemens.

Il me reſteroit à prévenir le Public ſur mon propre Ouvrage : mais ce n'eſt pas à moi de lui apprendre ce qu'il doit penſer de mes Fables ; c'eſt au contraire ſon jugement qui m'apprendra ce que j'en dois penſer moi-même. Je ne le préviendrai que ſur deux choſes.

J'ai orné, ou du moins j'ai prétendu

orner de Prologues une grande partie de mes Fables. J'ai cru qu'en interrompant ainſi la continuité des narrations, je jetterois dans l'Ouvrage une variété plus amuſante ; & qu'on paſſeroit avec plaiſir des ſimples récits, à des réflexions un peu étenduës, & quelquefois un peu profondes, ſelon ma portée.

J'ai ſongé pourtant dans ces Prologues mêmes à égaïer ce que je dis de plus ſérieux ; & ſi je tâche à m'élever, c'eſt ſeulement par le ſens, & ſans préjudice des tours familiers, que j'y ménage toûjours pour conſerver à tout l'ouvrage, le même air & le même ton.

Il y a pluſieurs réflexions ſur l'art même de la Fable, & j'y touche bien des choſes que je viens de traiter dans ce diſcours : mais ces mêmes choſes y ſont dites différemment, & en renferment d'autres. D'ailleurs après avoir pris une idée de tout l'art dans ce diſcours, il ſera peut-être utile d'en retrouver des préceptes épars dans le Livre, à l'occaſion de quelques Fables, qui ſeront l'exemple du précepte ; ſans

compter que le nombre & la cadence des Vers invitent & aident à retenir ce que la Proſe ne fait que montrer.

Je parle quelquefois d'Homere avec un peu de liberté ; ce n'eſt pas aſſurément que je cherche à diſputer encore, & à réveiller des quérelles éteintes ; ce deſſein me paroîtroit ridicule, puiſque la matiere eſt épuiſée ; & odieux, puiſque mes Adverſaires me font aujourd'hui l'honneur d'être de mes Amis : mais je crois auſſi que ſans troubler la paix, il faut toûjours dire naïvement ce qu'on penſe, & déguiſer d'autant moins ſon ſentiment, qu'on eſt plus éloigné de le donner pour régle. Je ne doute pas que mes illuſtres Critiques ne ſoient les premiers à me paſſer mes guaitez ſur Homére. Ils ſçavent bien que la diverſité de ſentiment eſt l'ame de la vie, & l'aſſaiſonnement même de l'amitié, comme je l'indique par une de mes Fables. En un mot, je ne ſouhaite pas du Public une plus grande indulgence pour mes fautes que celle que j'oſe eſpérer d'eux.

Je m'attends bien cependant à des Critiques de toute eſpèce. Les tours familiers que j'employe fréquemment, ne fourniront que trop d'occaſions à la cenſure ; j'y ſouſcrits de bon cœur pour les endroits où je me ſerai mépris : mais dans ceux même où j'aurai été le plus heureux, je n'échapperai pas à ſes injuſtices. Comme les nuances, qui dans ce genre diſtinguent le familier du bas, ne ſont pas aſſez déterminées, & qu'il n'y a qu'une vûë délicate & exercée qui les puiſſe appercevoir, l'ignorance les confond aiſément, la prévention les voit comme elle les veut voir, & la mauvaiſe foy les qualifie comme il lui plaït.

FABLES NOUVELLES

LIVRE PREMIER.

L'AIGLE ET L'AIGLON.

FABLE PREMIERE.

A MONSEIGNEUR DUC D'ORLEANS REGENT DU ROYAUME.

PRINCE, tu crains qu'on ne te loüe ;
Et moy j'aime à loüer les Héros ; je l'avouë.
Comment nous accorder ? j'ay peine à m'en tenir.

— J'ay beau me dire : il eſt des plus mo-
deſtes,
Quel gré me ſçaura-t-il d'aller l'entretenir
De ſes dits, de ſes faits & geſtes ?
Je l'ennuïray. La raiſon à cela
Répond : il eſt encor plus loüable par là.
Je rappelle ton premier âge ;
Quand nous faiſions l'aprentiſſage
Moy, d'Auteur, & toy de Héros.
Phœbus me ſourioit, & j'arrangeois des mots.
Mars, au grand art de vaincre inſtruiſoit ton
courage ;
Et leurs éleves, nous faiſions,
Moy, des diſcours, & toy des actions.
Sulli dans ce temps-là te donnoit une fête ;
Campra t'y préparoit des airs
Dont je m'applaudiſſois d'avoir fourni les
vers.
Quand tu vis ton nom à la tête,
Une noble rougeur s'éleva ſur ton front.
La loüange deſlors te ſembloit preſque affront.
Je te repreſentay que tu devois ſouſcrire
Au public applaudiſſement ;

Que quand on ſçait bien faire, il faut le
laiſſer dire;
Et qu'enfin on n'eſt pas Héros impunément;
L'axiome eſt inconteſtable;
Tu ne peux le deſavoüer.
Or, quand mille vertus t'ont rendu plus loüa-
ble,
Et qu'auſſi je ſçais mieux loüer;
Je prétends m'en ſervir, te chanter à mon
aiſe,
Célebrer tour à tour, talens, ſageſſe, ex-
ploits.....
Taiſez-vous, me dis-tu; Prince, que je me
taiſe!
Taiſez-vous encore une fois.
Eh bien, Prince, traitons; accommodons
l'affaire;
Je me tairay; mais eſt-il juſte auſſi
Que juſques-là je me force à te plaire
Sans en avoir un grammerci?
Eh bien! que voulez-vous? Concluons. Le
voici.
Apollon m'a dicté cent Fables,

Que je conſacre au jeune Roy ;
Utiles ; on le dit. Pour les rendre agréables ;
Il faut cent eſtampes, je croy.
C'eſt pour Loüis, il les faut belles.
Finiſſons ; que coûteront-elles ?
Deux mille écus. Or, voilà bien de quoy :
Pour ne te pas loüer c'eſt bien mince ſalaire ;
Prince, j'y perds en bonne foy ;
Mais je vois bien qu'il faut tout faire
Pour avoir la paix avec toy.

De mes recits, de ma morale
Veux-tu voir un échantillon ?
Il étoit un jour un Aiglon,
Orpheſin de race royale,
Ayant à ſoûtenir la gloire d'un grand nom.
On luy diſoit : croiſſez ; que les années
Hâtent vos grandes deſtinées.
Vous êtes le Roy des oyſeaux.
C'eſt à vous de donner ou la paix ou la guerre ;
Et Jupiter vous compte entre ſes commenſaux ;
Vous devez porter ſon tonnerre,

Pour mériter un ſort pareil,
Qu'une aile généreuſe au haut des Cieux vous guide ;
Allez dans un eſſor rapide,
D'une paupiere ferme affronter le Soleil.
Ce diſcours l'échauffoit ; il eſſayoit ſes ailes ;
Ses yeux encor tremblans ſe tournoient vers Phœbus.
Lui demander mieux, c'eſt abus.
Attendez des forces nouvelles.
Cependant, on luy montre un Aigle au haut des airs,
Preſque perdu dans le ſein de la nuë ;
Et de qui l'intrépide vûë
De l'œil ardent du jour ſoûtenoit les éclairs.
A cet objet l'Aiglon s'anime,
Et ſe faiſant ſur l'heure un effort magnanime,
Rival hardi de l'Aigle, il s'éleve & l'atteint.

Leçon commence, exemple acheve.

Prince, tu vois quel eſt cet Aiglon qui s'éleve ;
Devine quel Aigle j'ay peint.

LE PELICAN ET L'ARAIGNE'E

Fable II.

LEs animaux tiennent école ;
Docteurs regents, & docteurs aggrégez,
Ornez de leur fourure & par ordre rangez,
Tour à tour, pour inſtruire y prennent la parole.
Chacun a ſon ſiſtême à donner ſur les mœurs
De quelque point chaque eſpece eſt l'arbitre.
Tout y regente ; & c'eſt là qu'à bon titre
Les ânes mêmes ſont docteurs.
Maint Philoſophe en cette claſſe
Apprit autrefois ſon métier.
Socrate en fut diſciple ; il y tint bien ſa place
L'eſclave de Phrigie y fit un cours entier.
La Fontaine, digne héritier
Des cahiers de ce dernier ſage,
Y fit maint commentaire & decora l'ouvrage

D'un tour fin & naïf, ſublime & familier ;
Solide & riant badinage ;
Oüi, c'eſt être inventeur que ſi bien copier.
J'ay fait auſſi mon cours, & j'ay pris mes licences
Dans la même Univerſité.
Nouveau Docteur, & moins accrédité,
J'en rapporte aux humains de nouvelles ſentences.
Oüi, Meſſieurs, c'eſt pour vous que le tout eſt dicté.
Nous pouvons tous tant que nous ſommes,
Trouver ici de quoy corriger nos défauts ;
Et diſciples des animaux
En apprendre à devenir hommes.

Pelican le ſolitaire,
Au pied d'un arbre ſec avoit poſé ſon nid.
Il avoit là maint petit,
Dont il faiſoit ſon ſoin & ſa plus douce affaire.
Un jour n'apportant point de pâture pour eux,
Le pauvre nid cria famine.

Que fait le pere oyſeau ? de ſon bec généreux,
Lui-même il s'ouvre la poitrine ;
Et repaît de ſon ſang le nid néceſſiteux.
Que fais-tu là, lui dit, Arachné ſa voiſine ?
Je ſauve mes enfans aux dépens de mes jours.
Ils ſeroient morts ſans ce ſecours.
Eh ! pauvre fou, repliqua l'Araignée,
A ce prix-là pourquoy les ſecourir ?
Ne vaudroit-il pas mieux vivre encor ſans lignée,
Que de laiſſer des enfans & mourir ?
On ne me prendra pas à pareille folie.
Tu me vois un peuple d'enfans ;
J'en ay fait au moins quatre cens ;
Je les mangeray tous, ſi Dieu me prête vie ;
Ma table ſera bien ſervie,
Tant que la canaille vivra ;
Et nous en croquerons autant qu'il en viendra.
Le Pélican frémit du diſcours effroyable ;
Il croit preſque voir le ſoleil
Reculer, comme il fit, en un feſtin pareil.
Tais-toy, dit-il, tais-toy marâtre déteſtable.

De tes monſtrueux apetits
Etonne la nature, en dévorant ta race;
Je meurs plus ſatisfait, en ſauvant mes petits,
Que je ne vivrois à ta place.

Rois choiſiſſez (nous ſommes vos enfans)
D'être Aragnes ou Péliqans.
Codrus ſauva ſon peuple aux dépens de ſa vie,
Et Neron fit brûler Rome pour ſon plaiſir.
Lequel de l'imiter vous fait naître l'envie?
Héſiter, ce ſeroit choiſir.

LE PERROQUET.

Fable III.

UN homme avoit perdu ſa femme;
Il veut avoir un Perroquet.
Se conſole qui peut. Plein de la bonne dame,
Il veut du moins chez lui remplacer ſon caquet.
Il court chez l'Oyſelier. Le marchand de ramages,
Bien aſſorti de chants & de plumages,
Lui fait voir roſſignols, ſereins & ſanſonnets,
Surtout nombre de Perroquets.
Le moindre d'entre eux eſt habile;
Crie, à la cave, & dit ſon mot;
L'un fait tous les cris de la Ville.
L'autre veut déjeuner, veut qu'on foüete Margot.
Tandis que nôtre homme marchande,
Héſite ſur le choix, & tout bas ſe demande
Lequel vaudra le mieux; il en apperçoit un

Qui rêvoit ſeul, tapi ſous une table :
Et toy, dit-il, Monſieur l'inſociable,
Tu ne dis mot ; crains-tu d'être importun ?
Je n'en penſe pas moins, répond en ſage bête,
Le Perroquet. Peſte, la bonne tête !
Dit l'acheteur. C'a ; qu'en voulez-vous ?
Tant.
Le voilà. Je ſuis trop content.
Il croit que ſon oyſeau va lui dire merveille ;
Mais tout un mois, malgré ſes leçons & ſes ſoins,
L'oyſeau ne lui frappe l'oreille,
Que de ſon ennuyeux, je n'en penſe pas moins.
Que maudite ſoit la peeore,
Dit le maître ; tu n'es qu'un ſot ;
Et moy cent fois plus ſot encore,
De t'avoir jugé ſur un mot.

LE RENARD ET LE CHAT

Fable IV.

Faire parler les animaux,
Ce ne fut pas tout l'art des m
ſonges d'Eſope :
Dans ſes contes il develope
Leurs apetits divers, leurs inſtincts inéga
Il faut à la nature être toûjours fidele ;
Ne point faire du loup l'allié des brebis ;
Ne point vanter les chants de Philom
Après qu'elle a fait ſes petits.
Comme d'un homme peint, quand le p
trait reſſemble,
On dit que c'eſt lui même à la parole près
Prenant de l'animal les veritables traits,
Faites dire au Lecteur : c'eſt bien lui, ce
ſemble ;
Voilà mon drôle, le voilà ;
S'il ne parloit, je croirois le voir là.
La Fable ne veut rien de forcé, de bizarre.

Par exemple, je me declare
Pour le Renard gaſcon qui renvoye aux goujats
Des raiſins murs qu'il n'atteint pas :
Mais, il n'a plus ſa grace naturelle
Avec la tête ſans cervelle.
Son mot eſt excellent. D'accord :
Mais un autre devoit le dire.
Là-deſſus, dira-t-on, n'aurez-vous jamais tort ?
Sans doute, je l'auray ; mais alors ma ſatyre
Tombera ſur moy ; j'y ſouſcris.
Qu'on me l'applique ſans ſcrupule.
Veux-je de toute faute exempter mes écrits ?
Je ne ſuis pas ſi ridicule.
Qui voudroit écrire à ce prix ?

Le Renard & le Chat faiſant voyage enſemble,
Par maints diſcours moraux abrégeoient le chemin.
Qu'il eſt beau d'être juſte ! ami, que vous en ſemble ?

Bien penſé, mon compere, & puis diſcours
ſans fin.
Sur leur morale ſaine, éloge reciproque;
Quand à leurs yeux, maître Loup ſort
d'un bois.
Il fond ſur un troupeau, prend un mouton,
le croque
Malgré les cris & les abois.
O, s'écria le Chat, ô l'action injuſte!
Pourquoy devore-t-il ce paiſible mouton?
Que ne broutoit-il quelque arbuſte?
Que ne vit-il de gland, le perfide glouton?
Le Renard rencherit contre la barbarie;
Qu'avoit fait le mouton pour perdre ainſi la
vie?
Et pourquoy le Loup raviſſant
Ne vivoit-il pas d'induſtrie,
Sans verſer le ſang innocent?
Leur zéle s'échauffoit, quand près d'une
chaumine
Arrivent nos ſcandalizez.
Une poule de bonne mine
Du vieux docteur Renard frappe les yeux ruſ-
ſez.

Plus de morale ; il court ; vous l'attrape & la
mange,
Tandis qu'un rat, qui ſortoit d'une grange,
Aſſouvit auſſi-tôt la faim
Du Chat, qui juſques-là s'étoit crû plus hu-
main.
Non loin de là, demoiſelle Araignée ;
Qui de ſa toile vit le coup,
Raiſonnoit d'eux, comme ils faiſoient
du Loup.
Une mouche à ſon tour n'en fut pas épargnée.

Nous voilà bien. Souvent nous condamnons
autrui.
Que l'occaſion s'offre ; en fait-on moins que
lui ?

LE MEDECIN ASTROLOGUE.

Fable V.

ENfans de Galien, pardonnez l'apologue.
Un Medecin, qui pis eſt, Aſtrologue,
De ſon valet Colin, jeune, frais, vigoureux,
Fit l'horoſcope ; & vit, ſelon ſon thême,
Qu'en même jour le valet & lui-même,
Seroient de maladie emportez tous les deux.
Il calcule vingt fois, r'ouvre maint & maint livre ;
Voit par tout ſon Arrêt. A peine il doit ſurvivre
Colin d'une heure. Or jugez ſi Colin,
Du moins ſi ſa ſanté fut chere au Medecin.
Il s'attache à ſes pas ; ne le perd plus de vûë.
Que ſens-tu mon enfant ? Comment va la vigueur ?
Et, Dieu t'aſſiſte de grand cœur,
A chaque fois qu'il éternuë.
Il veut le voir manger ; lui meſure ſon vin ;

Le

Le ſoir lui fait faire un potage ;
Dort-il mal ? Dès le grand matin
Le petit cliſtere anodin.
Par ſon regime exact, le docte perſonnage,
Fait tant & tant que de Colin,
Moitié diete, moitié chagrin,
Fleur de jeuneſſe, embonpoint démenage.
Surcroît d'allarme ; au maigre jouven-
ceau
Prend une legere colique.
On ſaigne ; vient la fiévre ; auſſi-tôt l'émétique ;
Soudain redoublement ; bon tranſport au cerveau.
Bien-tôt de ſoins en ſoins Colin eſt au tombeau.
Le ſang de l'Aſtrologue en ſes veines ſe glace ;
Il n'a qu'une heure à reſpirer.
Il fait ſon Teſtament ; enfin l'heure ſe paſſe.
Puis le jour, puis la nuit ; puis à ſe raſſurer
Il coule la ſemaine entiere.
L'expérience enfin amena la lumiere.
De Cardan, d'Hipocrate, il abjure les loix.

Voit que l'un & l'autre art n'eſt qu'erreur & folie.
Heureux de guerir à la fois
Et de la Medecine & de l'Aſtrologie !

LE MOCQUEUR.

Fable VI.

Alte-là, Lecteur, & qui vive ?
Es-tu le partiſan ou l'envieux du beau ?
Et ſi par hazard il m'arrive
De t'offrir quelque trait ſenſé, vif & nouveau,
N'es-tu point reſolu d'avance
A le trouver mauvais, & ſans autre pourquoy ?
S'il eſt ainſi ; je te diſpenſe
D'aller plus loin. Je n'écris pas pour toy.
Va-t'en porter ta cenſure hautaine
Sur Corneille, Boileau, Racine ou La Fontaine,

oilà des Ecrivains dignes de t'exercer.
Pour moy, je n'en vaux pas la peine.
e ſeroit pauvre gain que de me rabaiſſer.
Je veux un Lecteur équitable,
ui pour tout mépriſer, n'aille pas ſe ſaiſir
De quelque endroit en effet mépriſable;
ui me blâme à regret, lorſque je ſuis blâ-
mable;
: lorſque je ſuis bon, le ſente avec plaiſir.
Vive ce Lecteur ſociable:
Mais quant à ces Lecteurs malins,
ui, des talents d'autruy font leur propre
ſupplice;
uiſſent naître pour eux des ouvrages divins,
Dont le mérite les puniſſe:
s n'auroient avec moy que de petits cha-
grins.

La nature eſt par tout variée & feconde.
Dans un païs du nouveau monde *
n'habitent mille oyſeaux inconnus à nos
bois,

* La Virginie.

Il en eſt un de beau plumage;
Mais qui pour chant n'eut en partage,
Que le talent railleur d'imiter d'autres voix.
Sire Mocqueur (c'eſt ainſi qu'on l'appelle);
Entendit au lever d'une aurore nouvelle,
Ses rivaux ſaluer le jour.
De brocards fredonnez le railleur les harcelle;
Rien n'échappe; tout à ſon tour.
De l'un il traine la cadence;
De l'autre il outre le fauſſet;
Change un amour plaintif en fade doleance.
Un ramage joyeux en importun ſifflet,
Donne à tout ce qu'il contrefait
L'air de défaut & d'ignorance.
Tandis que mon Mocqueur par ſon critique écho
Traitoit ainſi nos Chantres d'*a-poco*; *
Fort bien, dit un d'entre eux, parlant pour tous les autres,
Nos chants ſont imparfaits; mais monſtrez-nous des vôtres.

* Terme de mépris, emprunté de l'Italien.

L'ASNE.

Fable VII.

SOus quelle étoile ſuis-je né !..
Diſoit certain Baudet couché dans une étable ;
Que de bon cœur je donne au diable
Le maître ingrat que le Ciel m'a donné !
Combien lui rends-je de ſervices ?
Et combien m'en faut-il eſſuyer d'injuſtices ?
Debout long-temps avant le jour,
Il faut marcher, porter les herbes à la ville,
Courir de porte en porte, & puis à mon retour,
Rapporter le fumier qui rend ſon champ fertile ;
Aller chercher au bois ma charge de fagot ;
Toûjours ſur pied, toûjours le trot.
Vient-il un Dimanche, une Fête ?
Je le porte à la foire, en croupe ſa Margot,
Et puis en deux paniers Jacqueline & Pierrot.

Son maudit ſinge encor ſe campe ſur ma tête.
Si je m'écarte un peu pour un brin de chardon,
Soudain marche martin bâton.
Tandis que ſon Bertrand, ſon baladin de ſinge,
Franc faineant, maître étourdi,
Sautant, montrant le cul, gâtant habits & linge,
Vit ſans ſoins, mange à table, eſt ſur tout applaudi.
Peſte du mauvais maître, & que Dieu le confonde!
Ami, lui dit un Bœuf de cervelle profonde,
Le maître à qui le ſort a voulu t'aſſervir,
N'eſt pas pire qu'un autre. Apprends qu'en ce bas monde
Il vaut mieux plaire que ſervir.

LE CHAT ET LA CHAUVE-SOURIS.

Fable VIII.

GArdons-nous de rien feindre en vain.
La vérité doit naître de la Fable.
Qu'eſt-ce qu'un conte ſans deſſein ?
Parole oiſeuſe & puniſſable.
Mais tout vray ne plaît pas. Un vray fade & commun
Eſt choſe inutile à rebatre.
Que ſert par un conte importun
De me prouver que deux & deux ſont quatre ?
Nous devons tous mourir. Je le ſçavois ſans vous ;
Vous n'apprennez rien à perſonne.
Je veux un vray plus fin, reconnoiſſable à tous,
Et qui cependant nous étonne :
De ce vray, dont tous les eſprits

Ont en eux-mêmes la ſemence :
Qu'on ne cultive point, & que l'on eſt ſurpris
De trouver vray quand on y penſe.
Laiſſez donc là vos fictions,
Me va répondre un cenſeur difficile.
Penſez-vous nous donner quelques inſtructions
Non pas à vous ; vous êtes trop habile ;
Mais il eſt des Lecteurs d'un étage plus bas ;
Et telle fiction qui ne vous inſtruit pas,
A leur égard pourroit être inſtructive.
Il faut que tout le monde vive.

Un Chat le plus gourmand qui fût,
N'ayant d'autre ami que ſon ventre,
Fondit ſur un ſerein, & ſans reſpect du Chantre,
L'étrangla net & s'en reput.
Le ſerein & le Chat vivoient ſous même maître.
A peine apperçoit-on le meurtre de l'oyſeau,
Que l'on jure la mort du traître.
Chacun veut être ſon boureau.

L'aſſaſſin

ſſaſſin l'entendit & trembla pour ſa peau.
Les vœux ſont enfans de la crainte.
Il en fit un. S'il ſort de ce danger,
: la faim la plus rude éprouvât-il l'atteinte,
renonce aux oyſeaux, n'en veut jamais manger :
atteſte les Dieux en leur demandant grace ;
comme ſi c'étoit l'effet de ſon ſerment,
Le maître oublia ſa menace,
Et ſe calma dans le moment.
: Rominagrobis échappé de l'orage,
:ouva deux jours après une Chauve-ſouris.
u'en fera-t il ? ſon vœu l'avertit d'être ſage ;
n appetit glouton n'eſt pas du même avis.
Grand combat ! embarras étrange !
: Chat decide enfin. Tu paſſeras, ma foy,
it-il ; en tant qu'Oyſeau, je ne veux rien de toy ;
Mais comme Souris, je te mange.
Le Ciel peut-il s'en fâcher ? non,
Se répondoit le bon apôtre.

Son caſuiſte, c'eſt le nôtre;
L'Interêt, qui d'un mot ſe fait une raiſon.
Ce qu'on ſe défend ſous un nom,
On ſe le permet ſous un autre.

LA RONCE ET LE JARDINIER.

Fable IX.

LA Ronce un jour accroche un Jardinier:
Un mot, lui dit-elle, de grace;
Parlons de bonne foy, gros Jean, ſuis-je à ma place?
Que ne me traites-tu comme un arbre fruitier?
Que fai-je ici plantée en haye,
Que ſervir de Suiſſe à ton clos?
Mets-moy dans ton jardin, & par plaiſir eſſaye
Quel gain t'en reviendra; je te le promets gros.
Tu n'as qu'à m'arroſer, me couvrir de la biſe;

Je m'engage à rendre à tes ſoins,
Des fruits d'une ſaveur exquiſe,
Et des fleurs qui vaudront roſes & lys au moins.
J'en pourrois dire davantage;
Mais j'ay honte de me loüer.
Mets-moy ſeulement en uſage,
Et je veux que dans peu tu viennes m'avoüer
Que je vaux moins encor au parler qu'à l'ouvrage.
C'eſt en ces mots que s'exhaloient
L'amour propre & l'orgüeil de la plante inutile.
Gros Jean la crut en imbecile.
Du temps que les plantes parloient
On n'étoit pas encore habile.
On tranſplante la ronce; on la fait eſpalier.
Bien qu'on s'en fie à la roſée,
Quatre fois plûtôt qu'une elle étoit arroſée;
Pour elle ce n'eſt trop de Gros Jean tout entier.
Comme elle l'a promis, elle ſe multiplie;
Elle étend ſa racine & ſes branches au loin.

Sous ſes filets armez tout ſe caſſe, tout plie;
Fruits, potager, tout meurt; les fleurs deviennent foin.
Gros Jean reconnut ſa folie,
Et n'en crut plus les plantes ſans témoin.

Pour qui ſe vante point d'oreilles.
Telles gens ſont bien-tôt à bout.
A les entendre, ils font merveilles;
Laiſſez-les faire; ils gâtent tout.

LES SINGES.

Fable X.

LE Peuple Singe un jour vouloit élire un Roy.
Ils prétendoient donner la couronne au mérite :
C'étoit bien fait. La dépendance irrite,
Quand on n'eſtime pas ceux qui donnent la loy.
La Diete eſt dans la plaine ; on caracolle, on ſaute ;
Chacun ſur la puiſſance eſſaye ainſi ſon droit ;
Car le Sceptre devoit tomber au plus adroit.
Un fruit pendoit au bout d'une branche aſſez haute ;
Et l'agile ſauteur qui ſçauroit l'enlever,
Etoit celuy qu'au trône on vouloit élever.
Signal donné, le plus hardi s'élance ;
Il ébranle le fruit ; un autre en fait autant ;
L'autre ſaute à côté ; prend l'air pour toute chance,

Et retombe fort mécontent.
Après mainte & mainte ſecouſſe,
Prêt à choir où le vent le pouſſe,
Le fruit menaçoit de quitter.
Deux prétendans ont encore à ſauter.
Ils s'élancent tous deux; l'un peſant, l'autre agile;
Le fruit tombe & vient ſe planter
Dans la bouche du mal-habile;
L'adroit n'eut que la queuë, il eut beau s'en vanter.
Allons, cria le Senat imbecile;
Celuy qui tient le fruit, doit ſeul nous regenter.
Un long vive le Roy fend ſoudain les nuées;
L'adreſſe malheureuſe attira les hûées.
Oh, oh! le plaiſant jugement!
Dit un vieux Singe; imprudents que nous ſommes,
C'eſt par trop imiter les hommes.
Nous jugeons par l'évenement.

L'hiſtoire des Singes varie ;
r cet évenement il eſt double leçon.
ur l'un & l'autre cas la nation parle ;
doute auſſi du vray ; mais l'un & l'autre eſt
bon.
i dit que le vieux Singe affoibli par ſon âge,
Au pied de l'arbre ſe campa.
Il prévit en animal ſage,
ie le fruit ébranlé tomberoit du branchage,
Et dans ſa chûte, il l'attrapa.
peuple à ſon bon ſens décerna la puiſſance;
On n'eſt Roy que par la prudence.

LES SACS DES DESTINE'ES.

Fable XI.

LA Fable, à mon avis, eſt un morceau d'élite,
Quand, outre la moralité
Que d'obligation elle mene à ſa ſuite,
Elle renferme encor mainte autre vérité :
Le tout, bien entendu, ſans bleſſer l'unité.
Aller au but par un ſentier fertile,
Cüeillir, chemin faiſant, les fruits avec les fleurs,
C'eſt le fait d'une muſe habile,
Et le chef-d'œuvre des conteurs.
Donnez en promettant. D'une plume élegante,
Moraliſez juſqu'au recit.
Heureuſe la Fable abondante
Qui me dit quelque choſe, avant qu'elle ait tout dit !
Loin ces contes glacez ; où le rimeur n'étale

Qu'une aride fécondité ;
L'ennui vient avant la morale.
Le Lecteur ne veut plus d'un fruit trop acheté.
Ce precepte eſt fort bon ; ſoit dit ſans vanité.
L'ay-je toûjours ſuivi ? Je ne m'en flate guere :
On dit mieux que l'on ne ſçait faire.

On n'eſt pas bien, dès qu'on veut être mieux.
Mécontent de ſon ſort, ſur les autres fortunes
Un homme promenoit ſes deſirs & ſes yeux ;
Et de cent plaintes importunes
Tous les jours *fatiguoit les Dieux.*
Par un beau jour Jupiter le tranſporte
Dans les celeſtes magaſins,
Où dans autant de ſacs ſcellez par les deſtins,
Sont, par ordre rangez, tous les états que porte
La condition des humains.
Tien, lui dit Jupiter, ton ſort eſt dans tes mains.

Contentons un mortel, une fois en la vie ;
Tu n'en es pas trop digne, & ton murmure impie
Meritoit mon couroux plûtôt que mes bienfaits ;
Je n'y veux pas ici regarder de ſi près.
Voilà toutes les deſtinées ;
Peſe & choiſi ; mais pour regler ton choix,
Sache que les plus fortunées
Peſent le moins : les maux ſeuls font le poids :
Grace au Seigneur Jupin ; puiſque je ſuis moi-même,
Dit nôtre homme, ſoyons heureux.
Il prend le premier ſac, le ſac du rang ſuprême,
Cachant les ſoins cruels ſous un éclat pompeux.
Oh oh ! dit-il, bien vigoureux
Qui peut porter ſi lourde maſſe !
Ce n'eſt mon fait. Il en peſe un ſecond,
Le ſac des grands, des gens en place :

là giſent le travail & le penſer profond,
l'ardeur de s'élever, la peur de la diſgrace,
Même les bons conſeils que le hazard confond.
Malheur à ceux que ce poids-cy regarde,
Cria nôtre homme ! Et que le Ciel m'en garde ;
t d'autres. Il pourſuit ; prend & peſe toûjours,
t mille & mille ſacs, trouvez toûjours trop lourds :
Ceux-cy par les égards & la triſte contrainte ;
Ceux-là par les vaſtes deſirs ;
D'autres, par l'envie ou la crainte ;
Quelques-uns ſeulement par l'ennui des plaiſirs.
O Ciel ! n'eſt-il donc point de fortune legere ?
Diſoit déja le chercheur mécontent :
Mais quoy ! me plains-je à tort ? j'ay, je croy, mon affaire ;
Celle-cy ne peſe pas tant.
Elle peſeroit moins encore,
Lui dit alors le Dieu qui lui donnoit le choix ;

Mais, tel en joüit qui l'ignore ;
Cette ignorance en fait le poids.
Je ne ſuis pas ſi ſot ; ſouffrez que je m'y tienne,
Dit l'homme ; ſoit ; auſſi-bien c'eſt la tienne,
Dit Jupiter. Adieu ; mais là-deſſus
Apprends à ne te plaindre plus.

LES DEUX LEZARDS.

Fable XII.

AU coin d'un bois, le long d'une muraille,
Deux Lezards, bons amis, converſoient au *Soleil.*
Que nôtre état eſt mince ! En eſt-il un pareil ?
Dit l'un. Nous reſpirons ici vaille que vaille
Et puis c'eſt tout ; à peine le ſçait-on.
Nul rang, nulle *diſtinction.*
Que maudit ſoit le ſort de m'avoir fait repti*le.*
Encor, ſi comme on dit que l'on en trouve ailleurs,
Il m'eût fait gros Lezard, & nommé Croco*dile,*
J'aurois ma bonne part d'honneurs.
Je ferois revenir la mode

Du temps où ſur le Nil, l'homme prenoit ſa loy ;
Encenſé comme une pagode,
Je tiendrois bien mon quant à moy.
Bon, dit l'ami ſenſé ; quel regret eſt le vôtre ?
Comptez-vous donc pour rien de vivre ſans ſouci ?
L'air, la campagne, l'eau, le ſoleil, tout eſt nôtre.
Joüiſſons en, rien ne nous trouble ici.
Mais l'homme nous mépriſe ; en voilà bien d'une autre ;
Ne ſçaurions-nous le mépriſer auſſi ?
Que vous avez l'ame petite,
Dit le reptile ambitieux !
Non ; mon obſcurité m'irrite,
Et je voudrois attirer tous les yeux.
Ah ! que j'envie au cerf cette taille hautaine
Et ce bois menaçant qui doit tout effrayer !
Je l'ay vû ſe mirer tantôt dans la fontaine,
Et cent fois de dépit, j'ay penſé m'y noyer.
Il eſt interrompu par un grand bruit de chaſſe ;
Et bien-tôt le cerf relancé

Tombe près d'eux, & pleurant ſa diſgra-
ce,
Cede aux chiens dont il eſt preſſé.
Au bruit du cor perçant, tout court à la cu-
rée;
Ni meute, ni chaſſeur ne ſongent au Lezard;
Mais la bête ſuperbe à la meute eſt livrée;
Brifaut, Gerfaut, Miraut, chacun en prend
ſa part.
Aprés la ſanglante avanture,
Fait-il bon être cerf, dit l'ami ſage? Hélas!
Dit le fou détrompé; vive la vie obſcure.
Petits, les grands périls ne nous regardent
pas.

LE BOEUF ET LE CIRON.

Fable XIII.

QU'eſt-ce que l'homme ? Ariſtote répond :
C'eſt un animal raiſonnable.
Je n'en crois rien ; s'il faut le definir à fond,
C'eſt un animal ſot, ſuperbe & miſerable.
Chacun de nous ſourit à ſon néant ;
S'exagere ſa propre idée.
Tel s'imagine être un geant,
Qui n'a pas plus d'une coudée.
Ariſtote n'a pas trouvé nôtre vray nom.
Orgüeil & petiteſſe enſemble,
Voilà tout l'homme ce me ſemble.
Eſt-ce donc là ce qu'on nomme raiſon ?
Quoiqu'il en ſoit, voicy quelqu'un qui nous reſſemble ;
Au bon cœur près, tout homme eſt mon Ciron.

Meſſire

Meſſire Bœuf, las de vivre en Province,
Partoit d'Auvergne pour Paris.
Sur l'animal épais, l'animal le plus mince,
Cadet Ciron voulut voir le païs.
Il prend place ſur une corne ;
Mais à-peine s'eſt-il logé,
Qu'il plaint le pauvre Bœuf, & juge à ſon air morne,
Qu'il ſe ſent déja ſurchargé.
N'importe ; il faut ſuivre ſa courſe ;
Eh ! comment ſans cette reſſource,
Pouvoit-il voyager, & contenter ſon goût ?
Le Bœuf lui tiendroit lieu de tout ;
D'hôtellerie ainſi que de voiture,
De lit, ainſi que de pâture :
A fatiguer le Bœuf, le beſoin le réſout.
Ils partent donc. Déja de plaine en plaine,
Ils ont franchi bien du chemin.
Lorſque le Bœuf s'arrête & prend haleine,
Il eſt grévé ; mon Dieu ! Que je lui fais de peine,
Dit le voyageur clandeſtin.

Si, tourmenté de la saiſon brûlante,
De ſes mugiſſemens l'animal frappe l'air,
Par vanité compatiſſante,
Nôtre atome ſe fait leger.
Même, de peur d'amaigrir ſa monture,
Vous l'euſſiez vû ſobre dans ſes repas.
Faiſons, ſe diſoit-il, faiſons chere qui dure;
Je l'affoiblirois trop; il n'arriveroit pas.
On arrive pourtant juſqu'à la Capitale.
Cadet Ciron ſain & ſauf arrivé,
Demande excuſe au Bœuf qu'il croit avoir crevé.
Qui me parle là-haut, dit d'une voix brutale,
Meſſire Bœuf? C'eſt moy. Qui? Me voilà.
Eh! l'ami, qui te ſçavoit là?

Je laiſſerois la Fable toute nuë
Qu'ici plus d'un Ciron ſe reconnoîtroit bien.
Tel qui ſe groſſit à ſa vûë,
Se croit quelque choſe, & n'eſt rien.

LA LOTTERIE DE JUPITER.

Fable XIV.

LE bon Jupin voulant gratifier
La race humaine, ſa ſervante,
Par Mercure fit publier
Une ample Lotterie, en tous biens abondante.
Tout billet étoit noir; chacun devoit gagner;
Point de ſixiéme à prendre ſur l'eſpece.
Les premiers lots étoient les plaiſirs, la richeſſe,
Les honneurs, le droit de regner.
Le gros Lot étoit la Sageſſe.
Le plus grand nombre, & les moins bien traitez,
De l'eſperance au moins devoient être dottez.
Quant au prix des billets, c'étoit des ſacrifices;
Les Autels étoient les bureaux.
Jupiter reçut tout, chevres, moutons, geniſſes,

Pigeons, juſques à des gâteaux,
Et moins encor ; car le Dieu favorable ;
Aimant les hommes comme ſiens,
Ne voulut pas que le plus miſerable
Demeurât exclus de ſes biens.
J'oubliois qu'il voulut permettre
A quelques-uns des Dieux d'y mettre.
Bientôt la Lotterie eſt pleine ; il faut tirer.
Tous les billets ſont jettez dans une urne,
Broüillez & rebroüillez. Puis, le fils de Saturne,
C'eſt donc au Sort à ſe montrer,
Dit-il ; je veux que ce ſoit lui qui tire ;
Aveugle, il eſt hors de ſoupçon.
Le Sort tire en effet. Mercure a ſoin d'écrire
A chaque fois & le Lot & le nom.
De l'urne à millions ſortent les eſperances ;
C'étoit toûjours cela. Puis de meilleures chances
Faiſoient paroître quelquefois
Des amants fortunez, des riches & des Rois.
Le gros Lot vient enfin: on nomme la Sageſſe.
Pour qui ? Numero tant, & Minerve pour nom.

Soudain entre les Dieux fanfares, allegreſſe ;
Chez l'homme au contraire triſteſſe,
Murmure, injurieux ſoupçon.
Que voilà bien un trait de pere de famille !
Dit tout le genre humain fâché.
Jupiter fait tomber le gros Lot à ſa fille !
Bon, cela ſaute aux yeux, Jupiter a triché.
Pour punir & calmer cette inſolence impie,
Quel moyen croyez-vous que Jupin inventa ?
Au lieu de la Sageſſe, il donna la folie
A l'homme qui s'en contenta.
On ne ſe plaignit plus, & depuis ce partage
Le plus fou ſe crut le plus ſage.

LES DEUX STATUES.

Fable XV.

SUr le ſommet d'un temple magnifique,
On voulut élever l'image de Pallas ;
Et pour ce monument toute une Republique
Mit en œuvre deux Phidias.
Grand prix pour qui feroit la plus belle Statuë ;
On veut choiſir. Un ſeul devoit avoir l'argent,
Et la gloire par conſequent ;
L'autre rien. Chacun s'évertuë,
Fait de ſon mieux ; honneur & gain
Preſſent nos ouvriers, leur conduiſent la main.
Ils ont bien-tôt achevé leur ouvrage ;
On le porte au parvis. Le peuple d'y courir.
Alors de tous les yeux l'un ravit le ſuffrage ;
L'autre à peine ſe peut ſouffrir.

Celui qu'on admiroit brilloit de mille graces;
Tous les traits étoient delicats;
Les contours arondis : bref, malgré ſes menaces,
La critique n'y mordit pas.
L'autre n'étoit auprès qu'un marbre encor informe;
Rien de fini; chaque trait eſt groſſier;
Contours monſtrueux, taille énorme :
Le peuple renvoyoit l'ouvrage à l'attelier.
Voilà le maître, & l'autre eſt l'écolier.
On alloit délivrer le prix ſans autre forme.
Tout beau, dit le Sculpteur; il faut nous éprouver:
Eſt-ce pour le parvis que ma Statuë eſt faite?
Sur le Temple avec l'autre, il la faut élever;
Et vous verrez d'ici quelle eſt la plus parfaite.
On le fit, en plaignant les frais;
Mais d'abord tout changea de face.
La Statuë admirée en perdit tous ſes traits;
L'éloignement les confond, les efface.

L'autre par la diſtance acquiert toute la grace
Qu'on ne ſoupçonnoit point, en la voyant de prés.

Il faut voir les choſes en place.

LA MAGICIENNE.

Fable XVI.

A M. COYPEL LE FILS.

COypel, digne heritier d'un Apelle nouveau,
Qui, recüeillant ſa ſublime induſtrie,
T'es fait donner ta part de ſon pinceau,
En pur avancement d'hoirie;
Si loin que ſon art ſoit allé,
Il doit craindre qu'un jour ton ſçavoir ne l'égale.
Je l'en crois, entre nous, déja tout conſolé;
Et Nature en ravit l'honneur à la Morale.

A mes

A mes travaux ajoûte icy les tiens ;
Rends preſent ce que je raconte.
Mes vers me ſemblent bons (chacun le croit des ſiens)
Mais du tableau l'impreſſion plus prompte
Réunit en un ſeul moment
Ce que le vers ne dit que ſucceſſivement.
Raſſemble dans tes traits tout l'eſprit de l'ouvrage ;
Peins même les diſcours dans l'air du perſonnage ;
Que ton pinceau moraliſe avant moi.
Tant mieux, ſi je ſuis preſque inutile après toi.
Tu l'as fait. Ce tableau plaiſamment formidable,
En action réelle érige mon recit.
Dans ce que tu peins, tout eſt dit ;
Et qui le voit, a lû ma Fable

La Nuit avoit au monde amené le repos.

Le ſilence regnoit ſur toute la nature ;
Et l'obligeant Morphée à chaque créature
Faiſoit litiere de pavots.
Une ſorciere de Carie,
Une vieille Medée, une autre Canidie,
Sçavante en l'art d'interroger le Sort,
Pour exercer ſa ſcience hardie,
Arrive dans un bois qui tremble à ſon abord.
Dans le centre d'un cercle elle établit la ſcene
De ſes enchantemens divers.
Sur l'autel en triangle allume la verveine,
En prononçant les mots ſouverains des enfers.
Pour ſacrifice au Dieu du noir rivage,
Elle ſouffle la peſte au plus prochain bercail;
Et fait ſur l'heure à l'innocent bétail
Perdre le goût du pâturage.
Pluton, de ce grand art le vaſſal immortel,
Députe à la ſorciere une legion d'ombres,
Qui viennent des royaumes ſombres,
Comparoître au magique autel.
Ce n'eſt pas tout. Il faut que du ciel arra-
chée,

La Lune deſcende en ce bois.
De ſon char, par un mot, la voilà détachée.
Des pauvres Cariens les tambours & les voix
La rappellent en vain: la Lune eſt empêchée.
A quoi? vous allez voir. Dès que tout s'eſt rendu
Aux loix de la Magicienne,
Tirez-moy de ſouci, leur dit la Carienne;
Où puis-je retrouver un chien que j'ai perdu?
Quoi, falloit-il troubler l'ordre de la nature,
Lui dit Hecate, pour ton chien?
Eh que m'importe ſon allure,
Dit la vieille, pourvû que je n'y perde rien?

Que de gens ne ſeroient, avec même puiſſance,
Ni plus juſtes ni plus ſenſez!
Pour un rien ils mettroient tout le monde en ſouffrance:
Ils ſe contentent; c'eſt aſſez.
Eſt-ce hiperbole? non: & ma Fable s'appuye

D'un fait connu de l'Univers.
Parce qu'Alexandre s'ennuye,
Il va mettre le monde aux fers.

LES OISEAUX.

Fable XVII.

SUr un haut chêne, au pied d'une montagne,
S'étoient dès le matin, assemblez mille oiseaux,
Qui voltigeant de rameaux en rameaux,
De leurs brillants concerts éguayoient la campagne.
Ainsi, sans soins, sans embarras,
Chantant leur joye ou leur tendre martire,
Ils attendoient l'heure de leur repas,
Ou leur apétit, pour mieux dire.
Ils le sentoient venir, lorsque tout à propos,
Un Sansonnet vint leur apprendre
Qu'à mille pas de l'arbre, ils n'avoient qu'à se rendre.

Le grain, leur disoit-il, s'y versoit à grands flots.
Venez... Ne soyez pas si sots,
Leur dit une allouette; on songe à vous surprendre.
Grain, vous dit-on, d'accord; mais aussi vrais paneaux
Que l'oiseleur vient de vous tendre:
Et que je sois le dernier des oiseaux
Si... La pauvre allouette est une autre Cassandre,
Qu'on ne croit point qu'on ne veut point entendre;
Et nos Troyens aisez, entraînez par la faim
Suivent le Sansonnet au grain.
Vous le voiez, dit-il. Le premier il y vôle.
On l'a suivi sur sa parole;
Sur son exemple on se met à manger:
Mais le paneau se ferme; & voilà dans la geole
Nos pauvres indiscrets. Quelques-uns d'enrager;
Les autres encor de gruger

En enrageant ; cela conſole.
Je vous ai prédit le danger ;
Vous trompois-je ? dit l'allouette,
Qui ſeule avoit la clef des champs.
Non, répondit quelqu'une de dedans ;
C'eſt qu'on croit trop ce qu'on ſouhaite ;
Et l'on connoît ſon tort quand il n'en eſt plus tems.

LES DIEUX D'EGIPTE.

Fable XVIII.

DAns l'Egipte jadis toute bête étoit Dieu;
Tant l'homme au contraire étoit bête!
Tel animal ailleurs, qui n'a ni feu ni lieu,
Avoit là ſon Temple & ſa Fête.
On avoit fait un jour dans le Temple du Chat
D'un Rat blanc & ſans tache un pompeux ſacrifice.
Le lendemain, c'eſt le tour du Dieu Rat:
Il faut, pour le rendre propice,
Qu'à ſes Autels un Chat périſſe.
Maître matou marchoit de feſtons couronné,
Et de Prêtres environné.
Du Dieu Rat juſqu'aux Cieux on portoit la loüange.
Strophe, Antiſtrophe, Epode, harmonieux ramas;

Petits faits & grands mots ; Pindarique mélange.
Chacun prioit le Dieu de ménager ſa grange.
Ne nous puniſſez point des inſultes des chats,
Diſoit-on : que le ſang de celui-cy vous vange.
Lui Dieu ! diſoit Le Chat. Eh ! Vous n'y penſez pas :
Qui ſuis-je donc moi qui le mange ?
Hier c'étoit pour moy que fumoit l'encenſoir ;
Aujourd'hui mon trépas vous paroît légitime.
Pourquoi paſſer ainſi du blanc au noir ?
J'étois Dieu ; me voilà victime.
Reproche embarraſſant qu'on ne réſolut point.
D'un coup de hache on abrégea ce point.

Nous ſommes tous d'Egipte, & leur mode eſt la nôtre.
Quels ſont nos Dieux ? Nos paſſions,
Que ſuivant les occaſions,
Nous immolons tour à tour l'une à l'autre.

L'AVARE ET MINOS.

Fable XIX.

DE tous les vices des humains
Le plus mocqué, c'eſt l'avarice.
C'eſt auſſi le plus fou: Bernez-le c'eſt juſtice.
Quant à moi, j'y donne les mains.
Qu'Apollon me mette à ſa place;
J'arme tous les Auteurs contre un vice ſi ſot.
Nul rang, nul honneur au Parnaſſe
Auquiconque ſur lui n'eut pas lâché ſon mot.
Mais quoi: Me diroient-ils; la matiere eſt uſée:
De quels ſiecles, de quels climats
N'a-t-il pas été la riſée?
Qu'en dirions-nous? plûtôt, que n'en diriez-vous pas?
Peignez l'Avare en ſa folle diſette,
De Belſebut infame anachorette;

Qui fait vœu ſur ſon or de renoncer à tout ;
Qui ſe traite lui-même à ſa table maudite,
Comme un effronté paraſite
Qu'il voudroit éloigner par un mauvais ragoût.
Quand le vice eſt opiniâtre,
La Satire doit l'être auſſi.
Allez le baffouer de théâtre en théâtre,
Tant qu'à le corriger vous ayez réüſſi.
Mais ne l'attaquez pas avec des bras d'Hercule ;
Vos efforts ſeroient ſuperflus.
Servez-vous des traits de Momus ;
Il eſt défait s'il voit ſon ridicule.
Eh ! ne le voit-il pas ? Ne l'a-t-on pas bien peint ?
L'Avare ignore-t-il, ſi quelque ſens l'éclaire,
Qu'en ſe privant de tout de peur de la miſere,
Il ſe fait tout le mal qu'il craint ?
On s'en mocque ; il eſt inſenſible ;
Ce qui le fâche d'un brocard,

C'eſt qu'il n'en peut groſſir ſa chevance d'un liard.
Oh ! je me rends ; la cure eſt impoſſible.
Le vice ſans pudeur eſt trop incorrigible.

Auprès d'un immenſe tréſor,
Certain avare expira de miſere ;
Et dans ſa demeure derniere,
N'emporta qu'un denier qu'on lui plaignit encor.
Car telle eſt la gent heritiere ;
Vous lui laiſſez des monceaux d'or ;
Elle plaint au défunt le bucher ou la biere.
Nôtre ombre arrive au Stix dans le temps que Caron
Recevoit ſon droit de paſſage,
Et repouſſoit de l'aviron
Quiconque n'avoit pas pour payer ſon voyage.
Mais l'avare amoureux de ſon pauvre denier.

Ne peut s'en défaisir. Il fraude le péage ;
A la barbe du Nautonnier,
Dans le milieu du Stix il se jette à la nage ;
Fend le fleuve. On a beau crier ;
L'ombre, à force de bras, atteint l'autre rivage.
Cerbere à son aspect, aboya triplement.
Bien-tôt à l'affreux heurlement,
Des noires Sœurs vient la cruelle bande,
Qui se saisit dans le moment
De cette ombre de contrebande.
On la mene à Minos ; le cas étoit nouveau :
On veut par un exemple asseurer le bureau.
Vous eussiez vû Minos rouler dans sa cervelle
Le crime & la punition.
L'ombre avare merite-t-elle
Le tourment de Tantale, ou celui d'Ixion ?
L'envoira-t-il relayer Prométhée,
Ou bien aider Sisiphe à rouler son fardeau ?
Vaut-il mieux l'obliger à remplir ce tonneau.

Où des brus d'Egyptus la troupe déteſtée
Perd toûjours ſa peine & ſon eau ?
Non, dit Minos. Il faut le punir davantage.
Les tourmens d'icy ne ſont rien.
Qu'il s'en retourne au monde : ouvrons-lui le paſſage.
Je le condamne à voir l'uſage
Que l'on va faire de ſon bien.

LIVRE SECOND.

LES DEUX ORACLES

FABLE PREMIERE.

A S. A. S.

MONSEIGNEUR LE DUC

PRINCE que je ne tiens pa
compte
De ſurnommer vaillant, car vaillan
& Condé
C'eſt même choſe, & j'aurois hont
D'un pléonaſme decidé;
C'eſt la noble Candeur, la Droiture héroï
que
Qu'aujourd'hui je celebre en Toy:
Que la France aime à voir Condé le véri
dique

Chargé de lui former un Roy !
LOUIS ſçaura de Toy que ſon Palais doit être
Le Temple de la Vérité ;
Et que ſi le Menſonge a le front d'y paroître,
L'inſolent doit être traité
En criminel de leze-Majeſté.
De ta bouche ſincere il va ſouvent entendre
Qu'il n'eſt Roy que pour notre bien ;
Et le Ciel dans ton cœur a pris ſoin de répandre
Tout ce qui doit regler le ſien.
Veille donc ſur cette Ame à tes ſoins confiée ;
Que ſes vertus croiſſent avec ſes jours ;
Et qu'à jamais répudiée,
La Flatterie en d'autres Cours
Aille chercher azile : elle en aura toûjours.
Les Rois la ſouffrent trop ; c'eſt là leur grande faute ;
Elle corrompt enfin les Princes les meilleurs ;

Mais fais du moins, la releguant ailleu
Que le Roi ne ſoit pas ſon hôte.

Au Temple de Delphes un jour,
Un Roy Grec ſuivi de ſa Cour,
S'en alla conſulter l'Oracle.
Il vouloit des amis dont il ne pût douter
Mais ſa grandeur eſt un obſtacle
A ce jugement ſûr qu'il en vouloit porter
Car comment diſtinguer l'ami de ſa per
ſonne
D'avec l'ami de ſa Couronne,
Le zèle d'avec l'interêt,
L'attachement réel de ce qui le paroît ?
C'étoit l'embarras du Monarque.
Il entre ſeul au Temple, interroge Apollon
Et lui demande à quelle marque
Il connoîtra l'ami digne d'un ſi beau nom.
Tu veux, lui dit Phœbus, un ami véritable
Celui qui t'oſera dire la vérité,
La vérité déſagréable,
Sera ton homme : adieu ; voilà ta ſeureté ;

Le

Le Prince sort, sans rien faire connoître.
Toute sa Cour ensuite eut son oracle à part :
Ils demandoient tous par quel art,
Ils pourroient faire un ami de leur maître.
En le flattant toûjours, leur dit l'oracle à tous :
Fausse louange plaît, & l'orgueil la seconde :
N'allez pas dire vrai ; ce seroit fait de vous.
Ce Dieu connoissoit bien son monde.

Comment ce double oracle ira-t-il à sa fin ?
Chacun étant ainsi muni de sa recette,
Ils s'assemblent tous au festin,
Où les a conviez le Prince qui projette
D'éprouver sur eux son destin.
Mes amis, leur dit-il, au moment que la joye
Commençoit à regner entre nos commensaux,
Que la liberté se déploye :
De l'amitié ; rien plus ; nous sommes tous égaux.

Pour commencer, dites-moi mes défauts
Si vous en avez, c'eſt de croire
Que l'on puiſſe vous en trouver;
Dit la troupe en chorus. Et là-deſſus d
boire.
Un ſeul ne diſoit mot. Qu'avez-vous à rêve
Lui dit le Roi? Je rêve à vôtre gloire;
Chacun vous flatte ici; je ne puis l'approuve
Vous avez cent vertus dont s'ornera l'Hi
toire;
Je l'avouë avec joye, & j'en ſens tout
prix:
Mais je crains qu'un défaut nuiſe à vôt
memoire;
Que vos lauriers n'en ſoient flétris.
Vous aimez trop le vin; & quelquefois l'
vreſſe
De vôtre front fait fuir la Majeſté.
Inſolent! dit le Roi; tien, de ta hardiel
Voilà le prix; le coup étoit porté.
Enfin mon amitié m'a valu vôtre haine,
Dit le mourant; l'Oracle conſulté

M'a prédit une mort certaine,
Si j'oſois à mon Roi dire la vérité.
Par l'excès du zele emporté,
Je n'ay pû vous la taire, & j'en reçois la peine.
Qu'entens-je ? dit le Roi ; pardon, Dieux irritez ;
Rendez-moi mon ami ; je reconnois ſon zêle.
M'allez-vous donc livrer à la trouppe cruelle
Des flatteurs qui me ſont reſtez ?
Juſques au bout l'ami fidele
Lui dit : Je meurs content : ſi vous en profitez.

LA PIE.

Fable II.

UN Traitant avoit un Comm
Le Commis un Valet ; le V
une Pie.
Quoique de la rapine ils fuſſent tous an
Des quatre, l'animal étoit la moins har
Le Financier en chef voloit le Souverai
Le Commis en ſecond voloit l'Homme d
faire ;
Le Valet grapilloit ; il eût voulu mieux fa
Et des gains du Valet Margot faiſoit ſa m
C'eſt ainſi que toute la vie,
N'eſt qu'un cercle de volerie.
Le Valet donc à ſon petit magot
Trouvoit toûjours quelque mécomp
Qu'eſt-ce ? dit-il. Quel eſt le coquin
m'affronte ?

Dans mon taudis il n'entre que Margot.
A tout hazard il vous l'épie,
Et la prend bien-tôt ſur le fait.
Il voit nôtre galante Pie,
Du coin de l'œil faiſant le guet,
Prendre à ſon bec ſa piéce de monnoye,
Et puis dans le grénier courant cacher ſa proye.
C'étoit là que Margot avoit ſon coffre fort;
Amaſſant ſans jouïr; bien d'autres ont ce tort.
Oh, ça, dit le Valet, en ſurprenant ſa belle,
Je te tiens donc, & mon argent auſſi.
Voyez la gentille femelle:
J'en ſuis d'avis; on volera pour elle;
Elle en auroit le gain; j'en aurois le ſouci.
Il prononce à ces mots la Sentence mortelle.
Margot à ſa façon ſe jette à ſes génoux;
Grace, lui cria-t-elle; un peu plus d'indulgence;
Au fonds je n'ai rien fait que vous ne faſſiez tous.

Ou par juſtice, ou par clemence,
Donnez-moi le pardon qu'il vous faut pour vous.
Ce caquet étoit raiſonnable;
Mais le Valet inéxorable
Lui coupe la parole & lui tord le goſier.
Le plus foible, c'eſt l'ordre, eſt puni le premier.

L'ENFANT ET LES NOISETTES.

Fable III.

QUe j'aime une image naïve,
Qui ſoit en apparence une leçon d'enfant,
Et qui pour le Sage inſtructive,
Renferme un précepte important.
Les grandes véritez charment ſous cette écorce;
On ne les attend point, & d'abord on les voit:
Cette ſurpriſe y donne de la force.
Un exemple, dit-on; eh bien, exemple ſoit.
Philoſophiquement, ſi je vais dire à l'homme,
Contente toi de médiocrité;
Il ne t'en coûtera le repos ni le ſomme;
Tu l'auras ſans difficulté:
Mais par mille projets je te vois agité;
Tes deſirs n'ont point de limites;
Toutes fortunes ſont à ton gré trop petites;

Tu veux tout ; tout échape à ton avidité.
Belles leçons ! mais l'homme y baille—
Que faire pour le réveiller ?
Or voici comme j'y travaille ;
Je lui conte une Fable ; il ceſſe de bailler.

Un Jeune enfant, je le tiens d'Epictete—
Moitié gourmand & moitié ſot,
Mit un jour ſa main dans un pot
Où logeoit mainte figue avec mainte noiſet—
te.
Il en emplit ſa main tant qu'elle en peut te—
nir ;
Puis veut la retirer ; mais l'ouverture étroite
Ne la laiſſe point revenir.
Il n'y ſçait que pleurer. En plainte il ſe con—
ſomme ;
Il vouloit tout avoir & ne le pouvoit pas.
Quelqu'un lui dit, & je le dis, à l'hom—
me,
N'en prends que la moitié, mon enfant ; tu
l'auras.

LE LINX ET LA TAUPE.

Fable IV.

JAdis dans le ſiecle des Fables,
Et du tems qu'il étoit des Sirenes, des Sphinx,
Centaures & choſes ſemblables,
Vivoit auſſi Meſſire Linx,
L'Argus des animaux, dont la perçante vûë,
Ne trouva jamais rien d'obſcur:
Tandis que l'œil du jour perce à peine la nuë,
Le ſien perce au travers d'un mur.
Un de ces animaux, tapi ſous un branchage,
(Car ils étoient chaſſeurs de leur métier)
Se tenoit à la fuſt, attendoit le gibier,
Préparant ſes dents à l'ouvrage.
Nôtre Argus apperçoit une taupe en ſon trou.
Ah! lui dit-il; que je te plains ma mie!

Pauvre animal, que fais-tu de la vie ?
Tu n'as point d'yeux ; Jupiter étoit fo
Quand il te fit de cette ſorte.
Pourquoi t'ôter le jour qui doit tout éclai
rer ?
Tu fais fort bien de t'enterrer ;
Je te tiens plus d'à moitié morte ;
Et ce ſeroit faveur que de te dévorer.
Pardonnez-moi, lui dit la Dame ;
Je ſens fort bien que je vis tout à fait.
Je n'ai point d'yeux ; eſt-ce un ſujet
D'accuſer Jupiter ? Croyez-m'en, ſur mo
ame,
Il a bien fait ce qu'il a fait.
A-t-il beſoin qu'on le conſeille ?
Il m'a donné de ſa grace une oreille
Qui vaut des yeux, & qui me ſert au
tant.
Tenez, par exemple, elle entend
Derriere vous un bruit qui vous ménace
Je crains pour vous quelque diſgrace
Fuiez. Dame Taupe entendoit
La corde d'un arc qu'on bandoit.

La fleche part, & l'atteinte mortelle,
Envoya notre Argus dans la nuit éternelle.

Mépriſeurs indiſcrets, vous n'y connoiſſez rien;
Les dons ſont partagez, & chacun a le ſien.

LES DEUX SONGES.

Fable V.

VAriété, je t'ai voué mon cœur:
Qui te perd un moment de vûë,
Tombe auſſi-tôt dans la langueur.
Rien ne charme à la continuë;
Seule, tu plais toûjours. J'ay pitié du Lecteur,
Quand tu n'as pas verſé tes graces ſur l'Auteur.
Préſide à mes recits; préſide à mes images;
Pein toi-même mes païſages;
Changeons d'objets; changeons de lieux;
Promene-moi dans mes ouvrages,
De la terre aux enfers, & des enfers aux Cieux.
A peine la nature eſt-elle aſſez feconde;
Tout eſt dit, tout devient commun.

Les Conquerans voudroient un nouveau monde ;
C'eſt aux rimeurs qu'il en faut un.
Toûjours des animaux, des bois & des campagnes !
Sans ceſſe le même horiſon !
Comment y reſiſter ? l'on ſe croit en priſon.
De la variété les graces ſont compagnes.
J'en veux dans mon ouvrage égaïer la raiſon.
Là j'amenerai ſur la Scene
Cadet Ciron qui ſe croit important ;
Tout auprès Jupiter de ſon Trône éclatant
Gratifiera la race humaine ;
De-là, je vais aux ſombres bords
Faire juger Minos, faire parler les morts.
Aujourd'hui dans le Nord & demain dans l'Affrique,
Quelquefois Iroquois, & d'autres fois Perſan,
Gay, ſérieux, galant ou politique,
Je ſerai tout, mais toûjours véridique.
Ça, ma Muſe, prend le turban,
Et tire icy le vrai des ſonges d'un Sultan.

Deux Songes, grands menteurs, l'un noir
melancolique,
L'autre blanc & vermeil comme albâtre &
corail,
Sortoient un matin du Serail.
D'un eſclave le blanc s'étoit fait domeſtique
Et le noir avoit pris le grand Seigneur à bail
Même à bail emphitéotique.
Ils retournoient enſemble au ténébreux ma
noir.
Ça, dit le Songe blanc au noir;
As-tu bien tourmenté ton homme?
Je t'en réponds, dit l'autre; & vingt fois
ſurſaut,
Je l'ai retiré de ſon ſommeil;
Je l'ai de mal en pis promené comme il fa
Par l'infidele Janiſſaire,
D'abord de la priſon j'ai fait tirer ſon frer
On l'arrachoit du trône, & prêt d'être
tranglé
Il s'éveille en criant, tout en eau, tout tro
blé:

Je l'attendois à la repriſe :
Il ſe rendort & ſur le champ
Je me transforme en nouveau Tamerlan,
J'attaque ſa Hauteſſe & la ville eſt ſurpriſe;
A mon pouvoir tout ſe ſoûmet.
De ſes enfans je fais ample carnage ;
Et lui-même, je vous l'encage,
Ainſi qu'un autre Bajazet.
Nouveau ſurſaut ; & dès qu'il ſe remet
Sur l'oreiller, nouvelle image
Plus triſte encor : enfin, je m'en donne à
ſouhait.
Voilà toutes les nuits le ſoin qui me regarde.
C'eſt ma tâche en un mot. Je corromps ſes
Viſirs ;
Le Mufti *le proſcrit* ; je révolte ſa garde ;
Une Sultane le poignarde ;
Ce ſont là mes menus plaiſirs.
Je lui rends la nuit ſi funeſte
Qu'il en a pour le jour du trouble encor de
reſte.
Oh ! pour moi, dit le Songe blanc,

Je ſers mieux mon homme, & ma tâche
Eſt de le rendre heureux, de rafraîchir ſon ſang.
A peine le ſommeil ſur ſon grabat l'attache,
Que d'abord je le fais Sultan.
Il prend ſa place au trône, aſſemble le Divan,
Fait des Loix, déclare la guerre,
De ſuccès en ſuccès ſoûmet toute la terre,
N'en fait pour lui qu'un peuple & tout Mahometan.
Puis pour ſe delaſſer, de Sultane en Sultane
Va promener ſes vœux, examine, & le ſoir,
Tous attraits bien péſez, il jette le mouchoir.
Je n'offre à ſes regards que tableaux de l'Albane.
Chaque nuit ma faveur le met
Au Paradis de Mahomet.

Problême embarraſſant, queſtion épineuſe!
Lequel choiſir des deux états?
Une vie eſt ſouvent heureuſe ou malheureuſe

Par les endroits qu'on n'en voit pas.
Ambitieux toûjours en queſte
De puiſſance & d'honneurs, gare le Songe-noir.
Nous n'envions les Grands que faute de ſçavoir
Ce qui leur paſſe par la tête.

LES SINGES MATELO

Fable VI.

UN navire chargé d'une peuplade
Colonie amaſſée aux forêts de Narſi
Venoit d'arriver dans un port.
Le débit étoit ſûr de cette marchandi
Le Roy du pays l'aimoit fort.
Que ce fût bon goût ou ſotiſe,
Avec lui tout ſon peuple avoit raiſon
Le monde ſe conforme à l'exemple d
tre;
Et ſur tout de la Cour c'eſt-là le rudi
Le Prince eſt enrumé; le Courtiſa
l'être;
La mode en court dans le m
Nos Marchands de magots, pour a
leur foire,
Dans la Ville étoient deſcendus

L'équipage étoit allé boire ;
Les Singes reſtoient & rien plus.
Leur Doyen ſe leva, capable perſonnage :
Camarades, dit-il, je médite un bon tour.
Dérobons-nous à l'eſclavage,
L'occaſion nous rit, hâtons nôtre retour.
Vous avez vû quelle manœuvre
Gouverne les vents & les flots ;
Pour nôtre apprentiſſage eſſayons ce chef-d'œuvre ;
Je ſerai le Pilote, & vous les matelots.
Vivent les bons conſeils, s'écria l'aſſemblée :
Partons ; liberté, liberté !
On démare auſſi-tôt ; la voile eſt étalée :
Et voilà par les vents le navire emporté.
Tout alloit bien d'abord ; plus d'un Zephir les pouſſe ;
Vous euſſiez vû maint petite mouſſe
Courant de vergue en vergue, & grimpant ſur les mats ;
Tandis qu'au gouvernail le vieux Singe ſe place,
D'un pilote inquiet affectant la grimace :

On l'eût pris pour Tiphis * à ſon grave embarras.
Meſſieurs, leur diſoit-il, l'orage nous menace;
Je vois un nuage là-bas;
Déjà des mers ſe ride & ſe noircit la face;
Nous aurons du gros tems; mais ne le craignez pas.
Il diſoit vrai quant à l'orage;
Quant à ſon art, c'étoit un autre cas.
Les vents dans le moment deployerent leur rage;
De foudres redoublez un horrible fracas
Allarme le pauvre équipage,
Qui ſe voit à toute heure à deux doigts du trépas.
Ils font à tout hazard ce qu'ils avoient vû faire;
Mais ils le font en imprudens.
Il faut caler la voile; ils font tout le contraire.
Voulant fuir les rochers; ils vont donner dedans.

* Le Nocher des Argonautes.

Comme ils ont vû dans pareille avanture,
s matelots jurans, d'autres faiſant des
vœux ;
Les Singes font de même entr'eux ;
Celui-là prie, & l'autre jure.
iant, jurant, chacun travaille à qui mieux
mieux,
u bien à qui plus mal ; c'eſt pure étourde-
rie.
Eh ! que leur ſert leur aveugle induſtrie ?
: vaiſſeau heurte un roc & ſe briſe à leurs
yeux ;
: la mer abîma toute la ſingerie.

iitateurs, j'en prends mes Singes à té-
moin ;
ous échoüerez ; vôtre art ne vous mene
pas loin.

LA ROSE ET LE PAPILLON

Fable VII.

QU'eſt devenu cette âge où la n
ture
Rioit ſans ceſſe au genre humain;
Cet âge d'or, dont la peinture
Nous flatte encore ſonge doux quoiq
vain.
Mais ce n'eſt pas que j'en rappelle
Les jours ſereins & les tranquilles nui
Que la nature fut plus belle,
Que Flore eut plus de fleurs, Pomone pl
de fruits,
Ce n'eſt pas-là ce qui fait mes ennuis.
J'en régrette d'autres délices;
La foy naïve & la ſimple candeur,
Les vertus hôteſſes du cœur,
L'ignorance même des vices.
Oui, ce fut-là ſon plus rare tréſor,

s diſcours n'étoient point des embûches dreſſées ;
Les paroles & les penſées
N'étoient point en divorce encor.
Quoi ! Ces gens étoient-ils des hommes,
Demanderoit-on volontiers ?
Tant on les trouve ſinguliers
Et tout autres que nous ne ſommes.
Oui, c'en étoit. Ces bonnes gens
Furent vos peres & vos meres.
Qui croiroit, Meſſieurs leurs enfans,
Que vous vinſſiez d'ayeux ſinceres ?
e menſonge aujourd'hui vous donnez des leçons ;
Tout ſe viole & tout ſe falſifie.
romeſſes & ſermens paſſent pour des chanſons :
Sot qui les tient : fou qui s'y fie.
A nous voir en ſi mauvais train,
Ce n'eſt plus l'âge d'or qu'à préſent je régrette.
C'en ſeroit trop. Je ne ſouhaite
Que de revoir l'âge d'airain.

Environ ce temps-là fleuriſſoit ma coqu

Il étoit une Roſe en un jardin fleuri,
Se picquant de regner entre les fleurs n
velles
Papillon aux brillantes aiſles,
Digne d'être ſon favori,
Au lever du Soleil lui compte ſon marty
Roſe rougit & puis ſoupire.
Ils n'ont pas comme nous le temps des loi
délais;
Marché fut fait de part & d'autre.
Je ſuis à vous, dit-il: moi, je ſuis toute v
tre;
Ils ſe jurent tous deux d'être unis à jama
Le Papillon content la quitte pour affair
Ne revient que ſur le midi.
Quoi! ce feu ſoit diſant ſi vif & ſi ſincer
Lui dit la Roſe, eſt déja réfroidi?
Un ſiécle s'eſt paſſé, (c'étoit trois ou quat
heures)

Sans aucun ſoin que vous m'ayez rendu.
Je vous ay vû dans ces démeures,
rter de fleurs en fleurs un amour qui m'eſt dû.
grat, je vous ay vû baiſer la Violette,
Entre les fleurs ſimple griſette,
Qu'à peine on regarde en ces lieux;
oute noire qu'elle eſt; elle a charmé vos yeux.
ous avez careſſé la Tulipe inſipide,
La jonquille aux pâles couleurs
La Tubéreuſe aux malignes odeurs.
t-ce aſſez me trahir? Es-tu content, perfide?
Le petit maître Papillon
Repliqua ſur le même ton.
Il vous ſied bien, coquete que vous êtes,
De condamner mes petits tours;
Je ne fais que ce que vous faites;
ar j'obſervois auſſi vos volages amours.
Avec quel goût je vous voyois ſourire
n ſouffle careſſant de l'amoureux Zephire!
Je vous paſſerois celui-là:

Mais non contente de cela,
Je vous voyois recevoir à merveille
Les ſoins empreſſez de l'Abeille ;
Et puis après l'Abeille arrive le Frelon ;
Vous voulez plaire à tous juſques au Moucheron.
Vous ne réfuſez nul hommage ;
Ils ſont tous bien venus, & chacun a ſon tour.
C'eſt providence de l'amour
Que coquete trouve un volage.

L'ORME ET LE NOYER.

Fable VIII.

SUr le penchant d'une montagne,
Haut & puiſſant Seigneur de la campagne,
L'Orme habitoit près du Noyer.
Bons voiſins, ils jaſoient pour ſe déſennuyer.
L'Orme diſoit à ſon compere;
En vérité j'ay lieu de me plaindre du ſort.
Je ſuis haut verdoyant & fort;
Stérile avec cela; point de fruit; j'ay beau faire;
Je n'en ſçaurois porter; la Nature eut grand tort.
Je fais ombre, & c'eſt tout. Cela me mortifie.
Voiſin Noyer le conſoloit:
Il te fâche de voir comme je fructifie;
J'ay de trop ce qu'il te falloit.

Mais que veux-tu ; le Ciel répand ſes graces
Comme il lui plaît ; non pas comme nous l'entendons.
Plus élevé que moy, de vingt pieds tu me paſſe ;
Il m'a fait à moi d'autres dons.
J'ay le meilleur lot, à tout prendre;
Le fruit nous ſied fort bien ; arbre qui n'en peut rendre,
N'eſt à mon ſens, un arbre qu'à-demi :
Mais conſole toy, mon ami,
Il ne t'en viendra pas à force de murmure ;
Il faut vouloir ce que veut la Nature.
Le Noyer babillard continuoit toûjours,
Quand un eſſain d'enfans interrompt ſon diſcours.
A coups de bâtons & de pierre
Le Bataillon lui livre une cruelle guerre.
Le pauvre arbre n'a point de noix
Qui ne lui coûte au moins une bleſſure ;
Il reçoit cent coups à la fois ;
Adieu ſes fruits & ſa verdure.
La moiſſon faite, on veut encor glaner ;

Sans reſpect du Noyer, ſur lui la troupe monte ;
On le rompt, on l'ébranche ; il crie, on n'en tient compte,
Tant qu'il n'ait plus rien à donner.
Enfin, chargez de noix, c'eſt ſous l'Orme tranquile
Que les enfans vont les manger ;
Et l'Orme dit, en les voyant gruger ;
C'eſt ſouvent un malheur que d'être trop utile.

LE CAMELEON

Fable IX.

DEux de ces gens coureurs de
de,
Qui n'ont point aſſez d'yeux & qu
droient tout voir ;
Qui pour dire, j'ay vû, je le dois bi
voir,
Feroient vingt fois toute la terre
Deux voyageurs, n'importe de leu
Chemin faiſant dans les champs d'
Raiſonnoient du Cameleon.
L'animal [illegible]ulier ! diſoit l'un ; de
Je n'ay vû ſon pareil ; ſa tête de po
Son petit corps lezard, avec ſa longue
Ses quatre pattes à trois doigts,
Son pas tardif, à faire une toiſe par
Par deſſus tout, ſa couleur blei
Alte-là, dit l'autre ; il eſt verd ;

De mes deux yeux, je l'ay vû tout à
l'aiſe ;
Il étoit au Soleil, & le goſier ouvert,
Il prenoit ſon répas d'air pur... Ne vous
déplaiſe,
Réprit l'autre, il eſt bleu ; je l'ay vû mieux
que vous,
Quoique ce fût à l'ombre ; il eſt verd ; bleu,
vous dis-je ;
Dementi ; puis injure ; alloient venir les
coups,
Lorſqu'il arrive un tiers. Eh ? Meſſieurs,
quel vertige !
Holà donc ; calmez-vous un peu.
Volontiers, dit l'un d'eux ; mais jugez la
querelle ;
Sur le Cameleon ; ſa couleur, quelle eſt-elle ?
Monſieur veut qu'il ſoit verd ; moy je dis
qu'il eſt bleu.
Soyez d'accord, il n'eſt ni l'un ni l'autre,
Dit le grave arbitre ; il eſt noir.
A la chandelle, hier au ſoir,
Je l'éxaminay bien, je l'ay pris, il eſt nôtre,

Et je le tiens encor dans mon mouchoir.
Non, diſent nos mutins, non je puis vous répondre
Qu'il eſt verd; qu'il eſt bleu; j'y donnerois mon ſang.
Noir, inſiſte le juge; alors, pour les confondre,
Il ouvre le mouchoir, & l'animal ſort blanc.
Voilà trois étonnez, les plaideurs & l'arbitre;
Ne l'étoient-ils pas à bon titre?
Allez enfans, allez dit le Caméleon;
Vous avez tous tort & raiſon.
Croyez qu'il eſt des yeux auſſi bons que les vôtres;
Dites vos jugemens; mais ne ſoyez pas fous
Juſqu'à vouloir y ſoûmettre les autres:
Tout eſt Caméleon pour vous.

APOLLON.

APOLLON, MERCURE ET LE BERGER.

Fable X.

L'Homme eſt ingrat ; c'eſt ſon grand vice.
Comme une grace il ſollicite un bien ;
L'a-t-il reçû ? Ce n'eſt plus que juſtice.
On a bien fait ; il n'en doit rien.
Place-t'on un nouveau Miniſtre ?
Il faut pour ſes flateurs agrandir ſon Palais.
Des graces, des tréſors n'a-t-il plus le regiſtre ?
Une ſolitude ſiniſtre
Fait deſerter juſques à ſes Valets.
La foule ſe preſſe où l'on donne ;
Mais où l'on a donné, l'on ne voit plus perſonne.
Je plaindrois un vendeur d'encens

Qui n'en débiteroit qu'aux cœurs reconnoiſſans.
On a tort. Les plaiſirs que l'on daigne nous faire
Doivent être payez du cœur;
Et c'eſt voler ſon bien-faicteur
Que lui retenir ce ſalaire.
Mais nous, ſans interêt obligeons les humains.
Que l'honneur de ſervir ſoit le prix d'un ſervice.
La vertu ſur ce point fait un tour d'avarice
Elle ſe paye par ſes mains.

L'obligeant Apollon & le malin Mercure
Un jour firent une gageure.
On m'adore pour ma bonté,
Diſoit l'un: moi pour ma malice,
Diſoit l'autre; & je ſuis le plus accrédité.
Faiſons un peu l'eſſay de notre autorité.
Qui de nous obtiendra le premier ſacrifice,
Aura le pas ſur l'autre. On conclut le traité-

Apollon voit alors un berger dans la plaine,
Qui du ſon de ſa flûte éveilloit les échos.
Il lui fait ſous ſes pas rencontrer une aubaine ;
C'eſt une pierre où ſont écrits ces mots.
Ici gît un tréſor qu'Apollon te décele.
Eſt-il poſſible ? ô Cieux ! S'écria le berger.
Il renverſe la pierre & la trouve fidele.
Riche tréſor. L'enviſager,
Le tirer, le compter ce ne fut qu'une affaire.
Il ſonge en le comptant à ce qu'il en peut faire.
Il achetera tout ; Terres, forêts, Châteaux ;
Rien de trop cher avec ſi groſſe ſomme.
Adieu donc mes pauvres troupeaux ;
Le bon Guillot n'eſt plus vôtre homme.
Tandis qu'ainſi le Paſtre, yvre de ſon tréſor,
Laiſſe égarer ſes yeux & ſa penſée ;
Le Dieu malin enleve l'or.
Il ne faut à ce Dieu qu'un inſtant, moins encor ;

Toute la ſomme eſt éclipſée.
L'œil de Guillot revient. Plus d'argent. Juſtes Dieux !
Etoit-ce un ſonge ? Non. Je veille ; j'ai des yeux ;
Voilà le trou ; voilà la pierre renverſée.
Il y voit en effet ſes autres mots écrits :
Apollon te le donne & Mercure l'a pris.
Ciel ! Mercure l'a pris ! O diſgrace mortelle !
Voilà bon Guillot à genoux.
Prenez pitié de moy, Mercure, calmez-vous ;
Je vais vous immoler ma brebis la plus belle.
Il le dit ; il le fait ; & les larmes aux yeux,
Allume le bucher, y met la pauvre bête.
Mercure en rit du haut des Cieux,
Et ſans ſonger à ſigner ſa requête,
S'écria, j'ay gagné. Qu'il nous connoiſſoit bien !

Interêt obtient tout ; reconnoiſſance rien.

LE FROMAGE.

Fable XI.

DEux chats avoient pris un fromage ;
Et tous deux à l'aubaine avoient un droit égal.
Diſpute entr'eux pour le partage.
Qui le fera ? Nul n'eſt aſſez loyal.
Beaucoup de gourmandiſe, & peu de conſcience,
Témoin leur propre fait, le fromage volé.
Ils veulent donc qu'à l'audiance,
Dame Juſtice entr'eux vuide le démêlé.
Un Singe Maître Clerc du Bailli du village,
Et que pour lui-même on prenoit,
Quand il mettoit par fois ſa robe & ſon bonnet,
Parut à nos deux chats tout un Aréopage.
Pardevant Dom Bertrand le Fromage eſt porté ;

Bertrand s'affied, prend la balance
Touſſe, crache, impoſe ſilence,
Fait deux parts avec gravité;
En charge les baſſins; puis cherchant l'é
libre,
Péſons, dit-il, d'un eſprit libre,
D'une main circonſpecte; & vive l'éq
Ça; celle-ci déja me paroît trop péſan
Il en mange un morceau. L'autre péſe à
tour.
Nouveau morceau mangé par raiſon du
lourd.
Un des baſſins n'a plus qu'une legere pe
Bon! nous voilà contents, donnez, diſen
chats.
Si vous êtes contents; Juſtice ne l'eſt pa
Leur dit Bertrand; race ignorante
Croyez-vous donc qu'on ſe conten
De paſſer comme vous les choſes au
ſas?
Et ce diſant, Monſeigneur ſe tourm
A manger toûjours l'excedent;
Par équité toûjours, donne ſon coup de

De ſcrupule en ſcrupule avançoit le Fromage.
Nos Plaideurs enfin las des frais,
Veulent le reſte ſans partage.
Tout beau, leur dit Bertrand; ſoyez hors de procès;
Mais le reſte, Meſſieurs, m'appartient comme épice.
A nous autres auſſi nous nous devons juſtice.
Allez en paix; & rendez grace aux Dieux.
Le Bailli n'eut pas jugé mieux.

L'ECLIPSE.

Fable XII.

DE nos recits chaſſons l'empha
Laiſſons le ſtyle ambitieux
A ces Chantres hardis qu'embraſe
L'ardeur de célébrer les Héros & les Die
Moi, Chantre d'animaux & ſimple Fal
liſte :
Je dois conter naïvement,
Suivre toûjours la nature à la piſte.
Nous le ſçavons ; c'eſt nôtre rudimen
Mais prenons-garde à la baſſeſſe
Trop voiſine du familier.
Souvent un Auteur ſans adreſſe
Veut être ſimple ; il eſt groſſier.
Point de tour trivial, aucune image baſſ
Apollon veut expreſſément
Que l'on ſoit ruſtique avec grace,
Et populaire élégamment.
Cela n'eſt pas aiſé. J'en conviens ; mais
faire ?

Dit le Lecteur. Ce n'eſt pas mon affaire :
Surmontez la difficulté.
Quand vôtre ouvrage ſçait me plaire,
Je ne calcule point ce qu'il vous a coûté :
Mais je vous louë ; & ce ſalaire
Mérite bien d'être acheté.
Vous parlez de bon ſens, cher Lecteur, & j'adopte
Ce ſolide raiſonnement.
Veut-on plaire ou déplaire ? Il faut qu'un Auteur opte ;
Qu'il écrive ſans peine ou bien mal-aiſément.
C'eſt par le travail que l'on cache
L'air même de travail qui déplairoit aux gens.
Du creux de la cervelle un trait naïf s'arrache ;
Il ſemble s'être offert ; on l'a cherché long-temps.
Mais revenons au ſtyle de la Fable.
Il eſt aiſé, ſans faſte & ſans ambition ;
Si ce n'eſt que l'occaſion
Demande un ton plus haut, alors plus convenable.

Comme on ſçait, toute regle a ſon exception.
La Fontaine eſt naïf, Eh bien ce La Fontaine
Nomme le vent qui déracine un chêne,
Le plus terrible des enfans
Que juſque-là le Nord eût porté dans ſes flancs.
Fort bien. Le fait en vaut la peine.
Ici, je ſuis en cas pareil.
J'éleve un peu ma voix: mais pourroit-on
s'en plaindre?
Devois-je moins? J'avois à peindre
Toute la gloire du Soleil.

Sur ſon Char lumineux devancé par les heures,
Et de traits enflammez perçant le ſein de-airs,
Le Soleil du plus haut des celeſtes demeures
Donnoit le plus beau jour qu'eut jamais l'Univers.
La terre en devenoit plus belle & plus féconde;
Flore brilloit de toutes parts;
Et Cérès à la treſſe blonde,

Deployoit ſes tréſors dans les plaines épars ;
Mille Soleils nouveaux éteinceloient dans l'Onde.
Il ſembloit enfin que le monde
Vouloit par ſa beauté mériter ſes regards.
Ah ! c'eſt trop, s'écria la Lune,
Tant de ſplendeur bleſſe mes yeux.
Le Soleil prétend-il regner ſeul dans les Cieux ?
D'une gloire qui m'importune
Il faut anéantir l'éclat injurieux.
Je veux par un coup de ma tête,
Apprendre au monde qui je ſuis ?
C'eſt déja moi qui fais les belles nuits ;
Faiſons-nous un droit de conquête
De donner auſſi les beaux jours.
Le Soleil eſt de trop ; c'eſt aſſez de mon cours.
Ce qu'elle projettoit, la folle l'execute :
Elle ſe va placer entre nous & Phœbus ;
Lui livre le combat. Mais quoi ! De cette lutte
Quel fut le fruit ? En brilla-t-elle plus ?

Au contraire, cette avanture,
Qui ſur tout l'Hotiſon jetta l'obſcurité,
Nous apprit que de ſa nature
Dame Lune n'étoit qu'une planete obſcure;
Et de ſon frere ſeul empruntoit ſa clarté.

Hommes, voilà nôtre imprudence.
Nous prenons bien ſouvent, pour nous faire valoir,
Des moyens inſenſez qui ne font que mieux voir
Nôtre jalouſe inſuffiſance.

MERCURE ET LES OMBRES.

Fable XIII.

MErcure conduiſoit quatre Ombres aux enfers.
Comptons-les : une jeune Fille,
Item un Pere de Famille,
Plus un Héros, enfin un grand Faiſeur de vers.
Allant de compagnie, au gré du caducée,
Ils s'entretenoient en chemin.
Helas, dit l'Ombre Fille, en pleurant ſon deſtin,
Que l'on me plaint là-haut ! Je lis dans la penſée
De mon amant ; il mourra de chagrin.
Il me l'a dit cent fois, du ton qui ſe fait croire,
Que loin de moi, le jour ne lui ſeroit de rien.
Quel amour ! Chaque inſtant en ſerroit le lien.

M'aimer, me plaire, étoient ſon plaiſir
ſa gloire.
S'il ne meurt, je me promets bien
De revivre dans ſa memoire.
Pour moi, dit l'Ombre Pere, il me reſte
haut
Des enfans bien nez, une femme.
Ils m'aimoient tous du meilleur de le
ame.
Je ſuis ſûr qu'à preſent on pleure comme
faut.
Ils me regretteront long-temps ſur ma p
role;
Les pauvres gens! Que le Ciel les co
ſole.
L'Ombre Héros diſoit: Eh qu'êtes-vo
vraiment,
Près d'un mort comme moi par cent combat
celebre?
Je m'aſſure qu'en ce moment
Les cris des Peuples ſont mon Oraiſon Fu
nebre.
Mon nom ne mourra point; du Gange juſqu'
l'Ebre,

D'âge en âge il ira ſemer l'étonnement.
Croirai-je que quelque autre eſpere
De vivre autant que moi? Moi, dit le fier Rimeur;
Qu'eſt-ce qu'Achile auprès d'Homere?
On me lira par tout; on m'apprendra par cœur.
Dieu ſçait comme à preſent le monde me regrete.
Vous vous trompez, Héros, Pere, Amante, Poëte,
Leur dit le Dieu. Toi, la belle aux doux yeux,
Ton amant conſolé près d'une autre s'engage.
Toi, Pere, tes enfans, chifrant à qui mieux, mieux,
Calculent tous tes biens, travaillent au partage;
Ta femme les chicane; & de toi, pas un mot:
Chacun ne ſonge qu'à ſon lot.
Quant à toi, Général d'Armée,
On a nommé ton ſucceſſeur.
C'eſt le Héros du jour; déja la Renommée

Le met bien au-deſſus de ſon prédéceſſ
Et vous, Monſieur l'Auteur, qui ne p
comprendre
Que de vous on pût ſe paſſer,
La mort, diſent-ils tous, a bien fait d
prendre;
Vous commenciez fort à baiſſer.
Ces Ombres ſe trompoient; nous faiſo
me faute.
Aux morts comme aux abſens nul ne
interêt.
Nous laiſſons en mourant le monde c
il eſt.
Compter ſur des regrets, c'eſt compte
ſon hôte.

SSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSS

L'ECREVISSE QUI SE ROMPT LA JAMBE.

Fable XIV.

NOus autres inventeurs de Fables,
Nous avons droit pour orner nos tableaux,
Et ſur le vrai-ſemblable, & même ſur le faux,
Nous pouvons, s'il nous plaît, donner pour véritables
Les chimeres des temps paſſez.
Un fait eſt faux; n'importe; on l'a cru; c'eſt aſſez.
Phenix, Sirenes, Sphinx, ſont de nôtre Domaine.
Ce naturaliſme menteur
Sied bien dans une Fable; & le vrai qu'il amene
N'en perd rien aux yeux du Lecteur.
Mais, quoi! Des véritez modernes
Ne pourrons-nous uſer auſſi dans nos beſoins?

Qui peut le plus, ne peut-il pas le m
Les Plines d'autrefois, ce ſont les ſub
nes;
Ceux d'aujourd'hui, voilà les bon
moins.
Ils ſçavent rejetter l'opinion commune
Qui n'a de fondement que la crédulité.
Ils veulent voir, revoir, trente fois p
qu'une;
Sçavent douter d'un fait par tout autr
teſté;
Tout eſt vû, touché, diſcuté.
Sur leur ſcrupuleux témoignage,
J'oſe donc mettre en œuvre un des plus
faits.
L'Ecreviſſe a, dit-on, des jambes de r
S'en rompt-elle une? Il s'en trouv
paſſage
Une autre que Nature y ſubſtituë exprès.
Une jambe eſt enfin un magazin de jamb
Vous riez; vous prenez ceci
Pour l'Hiſtoire * des Sevarambes.

* Relation fauſſe.

N'en riez point. C'eſt un fait éclairci.
Mais remarquez que ces jambes nouvelles
Pour renaître n'ont pas même facilité.
Il eſt certains endroits favorables pour elles.
Or l'Ecreviſſe ſent cette inégalité :
Et lorſque ſa jambe ſe caſſe
A l'endroit le moins propre à la production,
Elle ſe la va rompre elle-même à la place
D'où renaîtra bien-tôt ſa conſolation.
Vous êtes avertis. Paſſons à l'action.

Une Ecreviſſe allant chercher fortune,
Se rompit une jambe. Il eſt tant d'accidents !
Pour les bêtes & pour les gens
C'eſt une miſere commune ;
Nul ne s'en ſauve. Or avec bien du mal,
A peine ſe traînoit l'invalide animal.
Alors du bord de la riviere,
La grenoüille lui dit, raillant hors de ſaiſon :
Tu ne troteras plus en avant, en arriere,
A droite, à gauche, ainſi que tu le trouvois bon.

Il faudra, mon enfant, reſter à la maiſon.
Point du tout, reprit la boiteuſe;
Nous troterons encor avec l'ayde de Dieu.
J'ay des jambes de reſte. Où, ma mie, et
quel lieu
Les mets-tu? lui dit la Railleuſe.
Oui, j'en trouve quand il m'en faut;
Et je ſçaurai bien-tôt m'en faire une mei
leure,
Dit l'Ecreviſſe, qui ſur l'heure
Se caſſe la jambe plus haut.
Que fais-tu là? dit la Grenoüille.
Eſt-ce-là ton remede? Oui. Tu n'y per
pas;
C'eſt ſe plonger dans l'eau, de peur qu'
ne ſe moüille.
Attends cinq ou ſix jours, dit l'autre, &
verras.
En effet, de par la nature,
La jambe en peu de jours revint.

La Raiſon quelquefois fait ce que fit l'i
tinct.

Il eſt des maux de difficile cure.
Les remedes en ſont d'autres maux apparens.
En diſcerner les temps, en appliquer l'uſage,
N'eſt pas le fait des ignorans :
C'eſt le vrai chef-d'œuvre du Sage.

L'HUITRE.

Fable XV.

Deux Voyageurs firent naufrag
Et ſur le débris du vaiſſeau
Ils abordent tous deux dans une Iſle ſauva
Où les ſuit un danger nouveau :
L'affreuſe faim. Nos gens cherchent par t
à vivre ;
Mais ils ont beau courir, nuls fruits, r
animaux ;
Sable altéré comme eux. Les voila près
ſuivre
Leurs compagnons engloutis dans
eaux.
Après deux ou trois jours, ſur la rive ils
couvrent
Grand nombre d'Huîtres prenant l'
Voilà des coquilles qui s'ouvrent,
Dit l'un, nous ſerions bien obligez à
mer,

Si c'étoit quelque proye. Il prend le coquillage,
Et l'ouvrant tout-à-fait, voit les mets odieux,
Effrayant le goût par les yeux.
Il vaut autant mourir, s'écria le moins Sage,
Que de manger cela; disant pour sa raison,
Que faim n'est pire que poison.
Le cœur lui soûlevoit contre l'affreuse proye.
Il languit & mourut de faim.
L'autre à l'extrémité l'employe,
L'avale en grimaçant. Oh oh! dit-il soudain,
Ce mets est exquis; c'est dommage
Que les humains encor n'en sçachent pas l'usage.
Quel goût! Quelle fraîcheur! Il avaloit toûjours.
Grande exclamation à chaque Huître avalée:
Vive, dit-il, cette eau salée.
Quel delice? A ce prix je passe ici mes jours.
C'est assez lui crioit Temperance importune.

Il eſt ſourd à ſes cris : encor une, encor une
Et d'une en une il arriva
Que l'imprudent glouton creva.

Voilà l'humaine extravagance.
Nous nous perdons par les excès.
Contre plaiſir & répugnance
Raiſon perd toûjours ſon procès.

E CORBEAU ET LE FAUCON.

Fable XVI.

JN Corbeau vigoureux dans la fleur de
ſon âge,
Par monts, par vaux, alloit chercher ſon
pain.
Un vieux Corbeau du voiſinage,
out, pelé tout gouteux (le grand âge eſt
mal ſain)
e tenoit dans ſon trou; prêt à mourir de
faim.
e jeune vit un jour un Faucon charitable
ui chez le Centenaire apportoit à manger.
Eh quoi! dit il; moi, pauvre diable,
n travaillant beaucoup à peine ay-je à gru-
ger;
andis que mon vieux frere aſſeuré de ſa ta-
ble,
Fait grand-chere ſans ſe bouger.
Oh, oh! puiſque la providence

Nous a donné des pourvoyeurs,
Je m'en remets à ces Messieurs.
Déformais des Faucons j'attens ma subsistance.
Le subtil raisonneur agit en conséquence.
Il se tient chez lui clos & coy;
Joüit de sa paresse en attendant de quoy.
Flater aussi sa gourmandise.
L'apetit vient. Le Faucon ne vient pas.
Mon paresseux s'en scandalise;
Mais, content d'en gronder, il n'en fait pas un pas.
Après quelques jours de paresse,
Et se sentant faillir le cœur,
Il veut sortir; mais sa foiblesse
L'arrête; & l'insensé meurt enfin de langueur.
Le Ciel prétend qu'en son ayde on espere.
Mais il faut distinguer les cas.
Faites toûjours ce que vous pouvez faire.
La Providence est la commune mere.
Fiez-vous y: mais ne la tentez pas.

L'HOMME ET LA SIRENE.

Fable XVII.

QUelle eſpece eſt l'humaine ch[i]-
geance !
auvres mortels où ſont donc vos beaux
jours ?
Gens de deſir & d'eſpérance,
ous ſoûpirez long-tems après la jouïſſance;
Jouïſſez-vous ? vous vous plaignez toûjours.
ille & mille projets roulent dans vos cer-
velles.
uand ſerai-je ceci ? Quand aurai-je cela ?
Jupiter vous dit, le voilà.
Demain dites-m'en des nouvelles,
Jouïſſez ; Je vous attends là.
e vous y trompez pas ; toute choſe a deux
faces ;
Moitié defauts & moitié graces.
ue cet objet eſt beau ! Vous en êtes tenté.
Qu'il ſera laid, s'il devient vôtre !

Ce qu'on ſouhaite eſt vû du bon côté ;
Ce qu'on poſſede eſt vû de l'autre.

D'une Sirene un homme étoit amoureu
fou.
Il venoit ſans ceſſe au rivage,
Offrir à ſa Venus le plus ardent hommage
Se tenoit là, ſoupiroit tout ſon ſou.
La nuit l'en arrachoit à peine,
Les ſoucis avoient pris la place du ſommei
Et la nuit ſe paſſoit à preſſer le Soleil
De revenir lui montrer ſa Sirene.
Quels yeux ! Quels traits ! & quel cor
fait au tour !
S'écrioit-il : quelle voix raviſſante !
Le Ciel n'enferme pas de beauté ſi to
chante.
Il languit, ſeche, meurt d'amour.
Neptune en eut pitié. C'a, lui dit-il un jou
La Sirene eſt à toi ; je l'accorde à ta flame
L'Himen ſe fait. Il eſt au comble de
vœux ;

Mais dès le lendemain le pauvre malheureux
Trouve un monſtre au lieu d'une femme.
Pauvre homme! autant l'avoient travaillé ſes tranſports,
Autant le dégoût le travaille.
Le deſirant ne vit que la tête & le corps.
Le joüiſſant ne vit que la queuë & l'écaille.

L'ANE ET LE LIEV

Fable XVIII.

Jadis, aux tems aînez de cet âge o
sommes,
Entre les animaux une guerre sur
Parfois, n'en déplaise à l'instinc
Ils sont aussi fous que les homme
La Commune vouloit l'emporter s
Lords;
Chambre Basse prétend devenir Ch
Haute.
On s'arme, on s'assemble, & sans
On veut voir ce jour-là qui seront l
forts.
Au service de la Commune
Le Lievre & l'Ane offrirent leur a
Non pour se battre & tenter la fo
Mais ils se disoient bons pour exciter
L'ane, excellent sonneur, Misene* d'A

* Trompette celebrée par Virgile.

Devoit appeller Mars, & par ſa voix hardie,
Rendre le combat plus ſanglant.
Le Lievre étoit tambour ; c'étoit-là ſon talent.
Derriere une haye on les place,
Où commençant leurs belliqueux accords,
Voilà dans tous les cœurs une nouvelle audace :
On s'attaque ; on ſe mêle ; on porte mille morts :
Mais trompette & tambour bien-tôt ſont inutiles.
Le camp des Lords étoit plein de Héros.
C'étoit autant d'Ajax ; c'étoit autant d'Achiles ;
La Commune effrayée enfin tourna le dos.
Derriere leur buiſſon, on prend l'Ane & le Lievre
Embaraſſé de ſon tambour.
Nos deux poltrons en ont déja la fievre.
Leur ſupplice, dit-on, va finir ce grand jour,
Ils ont beau, pour obtenir grace,

Alleguer aux Vainqueurs qu'ils n'étoient
point ſoldats :
Qu'ils n'ont porté nul coup, ni même fait un
pas.
Oui ; mais des révoltez vous excitiez l'au
dace ;
Poltrons ſeditieux, vous n'échaperez pas.

C'étoit à mon avis bien décider l'affaire.
Aider au mal, c'eſt autant que le faire

LES GRILLONS.

Fable XIX.

DEux Grillons Bourgeois d'une Ville,
Avoient élû pour domicile
D'un magiſtrat le ſpacieux Palais.
ôtes du même lieu, ſans pourtant ſe connoître,
'un logeoit en Seigneur au Cabinet du Maître;
'autre dans l'antichambre habitoit en laquais.
n jour Jaſmin Grillon ſort de ſa cheminée;
rotte de chambre en chambre, & faiſant ſa tournée,
rrive au cabinet; entend l'autre Grillon.
)n jour, frere, dit-il. Bon jour, répondit l'autre.
Vôtre ſerviteur. Moi le vôtre.

Je vis dans l'antichambre, où de m
partie
Monſeigneur reçoit les placets.
Qu'il eſt ſage & qu'il m'édifie !
Deſintéreſſement, équité, modeſtie,
Il a tout. C'eſt plaiſir que d'avoir des
cès.
Bon droit avec tel Juge eſt bien ſûr d
cès.
Tu te trompes, l'ami; ce n'eſt pas là
maître;
Dit Meſſire Grillon. Je le connois bien n
Toi, tu le prends là-bas, pour ce qu'i
paroître;
Toi, je le vois tel que le fera l'a faire ma

Voilà tout le code du traître.
N'en ſois donc plus la dupe ; & laiſſe le commun
S'abuſer à la maſcarade.
Ne confondons rien, camarade.
Diſtinguons deux hommes en un :
L'Homme ſecret & l'Homme de parade.

MINOS ET LA MO

Fable XX.

RIons, chantons, parons-nous
roſes
Que les doux Zephirs de leur m
Nous offrent fraîchement écloſ
Saiſiſſons un plaiſir certain;
De vin, d'amour doublons les d
Hâtons-nous; nous mourr
main.
C'eſt fort mal conclu, n'en dé
Au bon Horace, au vieillard de Th
Ils poſent par tout cette theſe;
Moi, j'en poſe une autre en de
Laiſſons là le plaiſir; ſongeons à
tice;
Les momens que nous differons
Pis que perdus pour nous, ſont gag
le vice;

* Anacreon :

Hâtons-nous, demain nous mourrons.
Ces gens pour le plaiſir tenant l'affirmative,
Fondez ſur un prochain trépas,
Ne le voyoient pourtant qu'en perſpective;
Ils en parloient; mais ils n'y penſoient pas.
Qui croit mourir demain, ſe tient ſur le qui vive;
Il voudroit être juſte à vingt-quatre carats.
Ce n'eſt pas de plaiſir que l'on compte là-bas
Avec Minos & ſes confreres.
Ils veulent des vertus: ſongeons à nos affaires.

Ce Minos à la mort faiſoit un jour ſa plainte;
Vous ne nous envoyez ici que des pervers;
Les bons de vôtre faux bravent-ils donc l'atteinte?
Il n'en vient pas un aux enfers.

Voluptueux, perfide, ambitieux, avare;
On n'y voit autre choſe; il faut toûjours punir.
Tout regorge dans le Tartare;
Megere aux criminels ne ſçauroit plus fournir;
S'il en arrive encor, où pourront-ils tenir?
L'Eliſée eſt deſert, & ſes heureux ombrages
N'hebergent plus d'hôtes nouveaux.
Par-ci, par-là, quelques anciens Sages
Tout eſſeulez errent au bord des eaux.
J'ai preſque peur que l'ennui ne les gagne.
C'eſt peu d'un bois fleuri, d'une belle campagne;
Si quelqu'un n'admire avec nous,
C'eſt bien-tôt fait. Or je m'en prends à vous.
Moi, dit la Mort, j'abats ce que je trouve.
Qu'y faire, ſi Minos réprouve
Tous les humains que moiſſonne ma faux?
Quelle part ai-je à leurs défauts?

Oui, vous dis-je, c'eſt vôtre faute ;
Vous les frappez, ſans vous montrer.
Tenez-leur la bride plus haute ;
Une utile frayeur ſçachez les pénétrer ;
Gueriſſez-les de la longue eſpérance ;
Vous verrez changer cette engeance.
Et par plaiſir, eſſayez ces moyens ;
L'Eliſée en aura bien-tôt des Citoyens.
Volontiers, dit la Mort. Alors d'un pas rapide,
Au milieu d'une Ville elle va ſe loger ;
Fait trembler le plus intrépide ;
Se montre à tous ; ne les laiſſe ſonger
Qu'au glaive pendu ſur leur tête.
Plus de jeux, plus de folle fête.
Le Squelete à toute heure eſt préſent à leurs yeux,
Leur prêchant le devoir & la crainte des Dieux.
Tout prit bien-tôt une face nouvelle.
Le Magiſtrat fut juſte, & le Prêtre fut ſaint ;
Le mari ſage & la femme fidelle,
L'enfant ſoûmis. C'eſt la faux que l'on craint.

Il eſt vrai ; mais la crainte amena la Sageſſe ;
Par ſes propres appas elle ſe fit aimer.
Cette Ville devint celle que dans la Grece
Platon auroit voulu former.
On n'y vit ni crimes, ni fautes.
Minos fut ſatisfait ; l'Eliſée eut des hôtes.

LIVRE TROISIEME.

ACHILLE ET CHIRON.

FABLE PREMIERE.

A MONSEIGNEUR LE MARESCHAL DE VILLEROI.

Illuſtre & ſage Villeroi,
Second du nom dans l'important emploi
Dont ta vertu t'a fait un patrimoine,
Au Heros de la Macedoine
Tu vas faire un rival dans nôtre jeune Roi.
Tu feras mieux encor : auſſi grand, mais plus ſage,
Dans l'Inde il n'ira point chercher d'autres Porus ;
Louïs ſera toûjours maître de ſon courage ;

L'autre du ſien fut l'eſclave, & rien plus.
Tu ne ſouffriras point qu'un mauvais alliage
Faſſe baiſſer un jour le prix de ſes vertus.
Songe que dans tes mains repoſe l'Eſperance
Des peuples qu'il doit gouverner;
Qu'aujourd'hui tes leçons répandent la ſemence
Des fruits qu'il fera moiſſonner.
Nous les promettre ainſi, c'eſt déja les donner.
Jouïs-en toi-même d'avance;
De ton auguſte Eleve admirant les eſſais;
Préviens les tems; & que ta prévoyance,
D'un heureux avenir te peigne les ſuccès.
Dans la pitié dont le Prince ſenſible
A pour les malheureux ſenti les prémiers traits,
Vois un autre Titus ſecourable, acceſſible;
Soulageant tous les maux, comblant tous les ſouhaits;
Pleurant même les jours vuides de ſes bienfaits.

Cet Oracle ſacré, ces paroles * touchantes,
Où de Louïs mourant l'ame réſide encor,
Son fils veut les avoir préſentes;
Et ſon cœur tout entier s'attache à ce tréſor.
De combien de vertus ce goût eſt la promeſſe?
Ne vois-tu pas déja la juſtice en maîtreſſe
Chaſſant de ſes projets l'aveugle paſſion,
La paix ſans luxe & ſans molleſſe,
La guerre ſans ambition,
Les ſuccès ſans orgueil, les revers ſans foibleſſe,
Tout un regne animé de la religion?
Oui Villeroi, voilà le Maître
Qu'il t'appartenoit d'élever.
Le ſang a commencé; c'eſt à toi d'achever:
Sçavoir faire un grand Roi, c'eſt autant que de l'être.
Lis cette Fable; elle va le prouver.

Jadis aux celeſtes demeures,

* Les dernieres paroles de Louïs XIV. que le Roi a voulu avoir dans ſa Chambre écrites en Lettres d'or.

L'Himen joignit Pelée à la belle Thétis.
Neuf mois après leur vint un fils ;
Tant l'Amour ménagea les heures :
Il fallut l'élever ; le tems courre, & déja
La raiſon commençoit à luire.
A qui remettra-t-on le ſoin de le conduire
Ce fut Chiron qu'on en chargea :
Sage, noble, vaillant ; plus encor que cela
Juſte ; ce mot dit tout : c'eſt au juſte d'inſ
truire.
Voilà donc par ce maître Achille gouvern
Chiron s'y prit ſi bien que dans l'ame royal
Chaque vertu bien-tôt eut ſon rang aſſigné
Que d'une main ſûre & loyale,
Tout vice en fut déraciné,
A la colere près ; c'étoit un vice inné
Qui tint bon contre la morale.
Du reſte Achille étoit fort bien moriginé.
Des vertus du Héros les Dieux ont ten
compte
Au Gouverneur ; le vice fut la honte
Du Prince ſeul ; on n'avoit rien obm
Pour l'en guérir ; ainſi Chiron fut m

Entre les Dieux ; & c'eſt ce Sagittaire
Qui du Ciel encor nous éclaire.
[onument éternel par qui nous apprendrons
ɔmment nous avons part à la vertu des
autres.
es efforts généreux que nous leur inſpirons
Nous ſont comptez comme les nôtres.

Mais Villeroi, ſouffre qu'ici
J'ajoûte une note à ma Fable,
Achille eut un vice incurable ;
Louïs n'en a point, Dieu merci.
toutes les vertus, il offre un cœur docile ;
t le Ciel tout exprès l'a fait pour nôtre bien.
u vaux mieux que Chiron : il eſt meilleur
qu'Achille ;
Et la conſéquence eſt facile :
u nous le dois parfait ; nous n'en rabatrons
rien.

LA MONTRE ET LE QUADRAN SOLAIRE.

Fable II.

UN jour la Montre au Quadran insultoit,
Demandant quelle heure il étoit.
Je n'en sçais rien, dit le Greffier Solaire.
Eh ! que fais-tu donc là, si tu n'en sçais pas plus ?
J'attends, répondit-il, que le Soleil m'éclaire ;
Je ne sçais rien que par Phœbus.
Attends-le donc ; moi je n'en ai que faire,
Dit la Montre ; sans lui je vais toûjours mon train.
Tous les huit jours un tour de main,
C'est autant qu'il m'en faut pour toute ma semaine.
Je chemine sans cesse, & ce n'est point en vain.

Que mon aiguille en ce rond ſe promene.
coute ; voilà l'heure. Elle ſonne à l'inſtant.
Ine, deux, trois & quatre. Il en eſt tout
autant,
Dit-elle : mais, tandis que la Montre décide,
Phœbus de ſes ardents regards,
Chaſſant nuages & broüillards,
legarde le Quadran, qui fidele à ſon guide,
Marque quatre heures & trois quarts.
Mon enfant, dit-il à l'Horloge,
Va t'en te faire remonter.
Tu te vantes, ſans héſiter,
De répondre à qui t'interroge :
Mais qui t'en croit peut bien ſe mécompter.
te conſeillerois de ſuivre mon uſage.
je ne vois bien clair, je dis : Je n'en ſçais rien.
Je parle peu ; mais je dis bien.

C'eſt le caractere du Sage.

LES LUNETTES.

Fable III.

TOute tête abonde en son sens.
Nous sommes ainsi faits ; n'en excep-
tons personne.
La façon dont je vois & celle dont je sens,
La maniere dont je raisonne,
Je vous soûtiens que c'est la bonne ;
Tandis que selon vous je vois à contre sens.
Ce qui me paroît vrai, vous semble erreur
extrême ;
En rien nous ne sommes d'accord :
Mais comment, s'il vous plaît, prouvez-
vous que j'ai tort ?
En disant : J'ai raison. Je vous le dis de même :
La confiance est nôtre fort.
Qui de nous est l'opiniâtre ?
Je ne me rends point ; cedez-vous ?
Je le répete encor ; nous nous ressemblons
tous :

De ſon opinion chacun eſt idolâtre.

Jupin un jour, en pointe de Nectar,
Voulut faire un préſent à la nature humaine:
Momus en eſt porteur. Sur un rapide char,
Des airs il traverſe la plaine.
Venez, s'écria-t-il, venez heureux humains;
Jupin ouvre pour vous ſes bienfaiſantes mains;
Il vous fit la vûë un peu baſſe;
Mais voici bien de quoi réparer ce défaut.
Il ouvre ſa male auſſi-tôt;
Et Lunettes alors de tomber ſur la place:
Humains de ramaſſer. Il s'en trouva pour tous;
Chacun en remporta ſa paire,
Rendant grace à Jupin d'avoir trouvé pour nous
Ce ſuplément à nôtre luminaire.
Les Lunettes pourtant faiſoient voir les objets
Sous de menteuſes apparences.
Celui-là les voit bleux; celui-ci violets;
Qui blancs, qui noirs; enfin de toutes les nuances.

LES DEUX PIGEONS.

Fable IV.

EN certains lieux les Pigeons ſont
riers.
Deux de ces couriers là faiſant contraire
te,
Se rencontrent dans l'air. Hola, compe
écoute,
S'écria l'un des deux. Vien-t'en ſous ces
miers;

i nous l'aimons ! vraiment je lui porte une
lettre,
Répondit l'autre ; & je puis te promettre
)ue c'eſt de bon amour, & du meilleur qui
ſoit.
ur quoi le juges-tu, toi qui ne ſçais pas lire ?
J'en ſuis ſûr par plus d'un endroit,
Repartit-il. En la voyant écrire,
J'obſervois avec ſoin Iris.
Ses yeux changeoient à chaque ligne ;
Tantôt ardents ; quelquefois adoucis :
Je devinois à plus d'un ſigne
a penſée & ſes mots ; j'en ſçai tout le précis.
)uelquefois c'eſt reproche ; auſſi-tôt c'eſt
excuſe ;
'rojet de n'aimer plus ; ſerment d'aimer toû-
jours ;
Crainte que Damon ne l'abuſe,
t puis crédule eſpoir de fixer ſes amours.
Tu vois bien que ſans ſçavoir lire,
)e la lettre d'Iris je te rends la teneur.
'oubliois qu'elle eſt longue ; & s'il faut tout
te dire,

Iris va par cet ordinaire,
Recevoir un billet; mais court; & po
faire
Le pauvre homme a long-tems rêv

Vive des paſſions l'éloquence ſoudaine:
Ne cherchons point ailleurs l'air vif,
ginal;
L'eſprit les imite avec peine.
Encor le plus ſouvent les imite-t-il mal.
Quant au Pigeon ſi fort en conjectu
Où prenoit-il cet art? Où? dans ſon cc
bier.
Les Pigeons ſont amans d'état & de natu
Chacun doit ſçavoir ſon métier.

LES GRENOUILLES ET LES ENFANS.

Fable V.

A Vous le dé, Meſſieurs les Princes.
Vous vous picquez de nobles ſentimens.
Vous voulez batailler, conquerir des Provinces:
Ce ſont là vos amuſemens.
Mais ſçavez-vous bien que nous ſommes
Les victimes de ces beaux jeux?
Bon, il n'en coûte que des hommes,
Dites-vous. N'eſt-ce rien? Vous comptez bien les ſommes;
Mais pour les jours des malheureux,
C'eſt zero: Belle Arithmetique
Qu'introduit vôtre politique!

Des Grenoüilles vivoient en paix,
Barbotant, coaſſant au gré de leur envie.

Une troupe d'enfans ſur les bords du marais
Vint troubler cette douce vie.
Ça, dit l'un d'eux, j'imagine entre nous
Un jeu plaiſant, une innocente guerre.
Qui lancera plus loin ſa pierre,
Sera nôtre Roi. Tope. Ils y conſentent tous.
Pierres volent ſoudain. Chacun veut la victoire,
L'enfant n'eſt-il pas homme ? Il aime auſſi la gloire.
Bien-tôt tout le marais eſt couvert de cailloux ;
Et Grenoüilles pour fuir n'ont pas aſſez de trous.
L'une a dans le moment l'épaule fracaſſée ;
L'autre ſe plaint d'une côte enfoncée ;
Celle-ci, comme eût dit le Chantre d'Ilion
Reçoit une contuſion
Dans l'endroit où le col ſe joint à la poitrine
Celle-là meurt d'un grand coup ſur l'échine.
Enfin la plus brave de là
Leve la tête, & dit : Meſſieurs, holà ;

De grace allez plus loin contenter vôtre envie ;
Choisissez-vous un maître à quelque jeu plus doux.
Ceci n'est pas un jeu pour nous ;
Vos plaisirs nous coûtent la vie.

Rois, ſerons-nous toûjours des Grenoüilles pour vous ?

LE CASTOR ET LE BOEUF.

Fable VI.

NOs Seigneurs les Caſtors tenant le Canada,
Se piquent d'être un peuple libre,
Tel que le fut aux bords du Tibre
Ce peuple conquerant que Romulus fonda.
Un de ces Meſſieurs, Amphibies,
Par certain Bœuf un jour fut traité de groſſier.
Groſſier! mon ámi, tu t'oublies,
Dit le Caſtor: mais ſans t'injurier,
Raiſonne un peu. Sur quoi fonde-tu ton reproche?
Et quelle eſt à ton ſens notre groſſiereté?
C'eſt, dit le Bœuf, que vous fuyez l'approche
De l'homme vrai Docteur de la civilité.
Entre vous nuls traitez; aucunes alliances:
C'eſt pourtant l'animal favori des Sciences.
Les autres animaux, les plus ſages s'entend,

Chez lui vont prendre leur licences ;
Il en ſçait plus que nous ; partant,
Vivre avec lui, c'eſt ſe polir d'autant.
Il eſt vrai que de vous on compte des merveilles,
Et tous les jours à mes oreilles
On en dit tant que je n'y conçois rien.
Ils diſent tous que vous bâtiſſez bien ;
Que c'eſt plaiſir de voir vôtre petit ménage ;
Et vos maiſons à triple étage.
Par vous, digue, chauſſée, ont toutes leurs façons ;
Vous portez terre & bois, par tout où bon vous ſemble,
Vous êtes, dit-on, tout enſemble,
Les civieres & les maçons.
Mais que ſert tout cela ? malgré tant d'ouvertures,
On ne peut vous civiliſer ;
L'homme qui vient à bout des têtes les plus dures
Dit qu'il perd ſon latin à vous apprivoiſer.
La voila donc nôtre rudeſſe ;

Dit le Caſtor. C'étoit mon ſens,
Reprit le Bœuf. Apprends que c'eſt ſ
geſſe,
Dit le Republicain. Comment ſans cette
dreſſe,
Pourrions-nous vivre indépendans ?
Si nous faiſions comme vous autres,
Et qu'avec l'homme un jour nous fuſſions
miliers,
Il nous feroit ſervir en valets d'attelliers,
A bâtir ſes toits non les nôtres.
Eh ! qui ne connoît pas vos jougs & vos c
liers ?
Nous prévoyons nos malheurs par les
tres.

Ne point s'apprivoiſer avec gens trop p
ſans,
N'eſt groſſiereté ; c'eſt bon ſens.

LES DEUX SOURCES.

Fable VII.

Filles d'une même montagne,
Deux Sources commençoient leurs cours.
'une, à flots réſonnans, tomboit dans la campagne ;
'autre, plus lentement rouloit des flots plus ſourds.
Ma ſœur, dit la Source bruyante,
De ce train-là tu n'iras pas bien loin.
u vas tarir dans peu ; tandis que triomphante,
ıtre les fleuves, moi ; je vais tenir mon coin.
A trois cens pas d'ici je gage
Que déja je porte bateau ;
ıis, étendant mon lit, reculant mon rivage,
Je veux qu'au loin, ſur mon paſſage,
Il ne ſoit bruit que de mon eau.

Je vais par le commerce appeller la fortune
Dans tous les lieux de mon département;
Et puis, majeſtueuſement,
J'irai porter mon tribut à Neptune.
Adieu, pour remplir mon deſtin,
Il faut un peu de diligence.
Pour toi, tu ne ſeras qu'un ruiſſeau clandeſtin;
Adieu; ma ſœur; prends patience.
L'autre ne ſçait répondre à ce diſcours hautain;
Que d'aller doucement ſon train.
Elle s'ouvre un chemin, deſcend dans les prairies,
Appelle dans ſon lit mille petits ruiſſeaux
Qui ſerpentoient ſur les rives fleuries;
Et pourſuivant ſon cours, elle en groſſit ſes eaux.
La voilà parvenuë aux honneurs des rivieres;
Elle a des Mariniers, ſe voit déja des ponts;
Nourrit un Peuple de poiſſons;
Abreuve de ſes eaux les campagnes entieres:
Puis des rivieres même enflant encor ſon cours,

.a voilà fleuve enfin à force de ſecours.
Tandis que la Source orgueïlleuſe,
)ui ſans ayde croyoit ſuffire à ſa grandeur,
)emeurant un ruiſſeau, ſe trouva trop heu-
reuſe
)e ſe jetter enfin dans les bras de ſa ſœur.

.n vain le ſot orgueïl s'applaudit & s'ad-
mire ;
N'attendez rien de grand de qui croit ſe ſuf-
fire.

LA CHENILLE ET LA FOURMI.

Fable VIII.

N'Ecrire que pour amuſer,
Autant vaudroit ne pas écrire.
Du langage c'eſt abuſer,
Que de parler, pour ne rien dire.
Auteurs, j'en ai honte pour vous,
Vous gâtez le métier par ce vain batelage.
Je crois voir des farceurs qu'aplaudiſſent des fous,
Tandis qu'ils ſont ſiflez du Sage.
Riches de mots, pauvres de ſens,
Tous vos diſcours ne ſont que tours de paſſe paſſe,
Bons pour charmer la populace;
La populace ici comprend bien des Puiſſans.
Je n'irai pas leur dire en face,
Je ne le dis, diſcret auteur,

Qu'à l'oreille de mon Lecteur.
ais ne croyez-vous pas qu'on vous en doit
de reſte,
rſque vous contentant de vaines fictions,
ous n'allez pas orner d'un agrement funeſte
Les vices & les paſſions ?
Vraiment, je vous trouve admirables :
Vous n'êtes pas les plus coupables ;
Donc vous êtes des gens de bien ?
La conſequence ne vaut rien.
punirois l'Auteur qui ne cherche qu'à
nuire,
mme un perturbateur de la Société.
chaſſerois auſſi pour l'inutilité
Celui qui ne ſçait pas inſtruire.
Tout Citoyen doit ſervir ſon pays ;
e Soldat de ſon ſang ; le Prêtre de ſon zêle ;
: Juge maintient l'ordre, il ſauve les petits
e la grife des grands ; & le Marchand fi-
delle
arde à tous nos beſoins des ſecours aſſor-
tis.
Or, qu'exige la République

De mes confreres les rimeurs ?
Que de tous leurs talents, chacun d'entr'eux s'applique
A cultiver l'eſprit, à corriger les mœurs.
Malheur aux Ecrivains frivoles,
Atteints & convaincus de négliger ce bien.
Quel fruit attendent-ils de leurs vaines paroles ?
Rien n'eſt-il pas le prix de rien ?
Je voudrois lever ce ſcandale,
Et je tâche du moins à faire mon métier.
J'orne, comme je puis, quelques traits de morale.
Qu'un autre faſſe mieux ; je ſerai le premier
A l'en aller remercier.

Demoiſelle Fourmi trottant par la campagne,
Rencontre une Chenille à peine remuant.
L'aide du Ciel vous accompagne,
Dit le Ver, en la ſaluant :
Si tant eſt cependant que Chenille ſaluë.

Mais

Mais la Fourmi ne s'en remuë ;
Et d'un air dédaigneux recevant l'amitié,
Pauvre animal, que tu me fais pitié !
Dit-elle : entre nous, la nature,
En te faiſant a bien manqué.
Qui voudroit te compter pour une créature ?
Tu n'en es qu'un eſſay croqué.
Dieu ſoit loué, puiſqu'à me faire,
Nature a voulu mettre un peu plus de façon.
Je vais, je viens d'une jambe legere ;
Je . . . mais c'eſt trop jaſer pour une ménagere ;
Adieu, l'ami rampant : je cours à la moiſſon.
L'humble Chenille eſt muete à l'outrage ;
S'enferme dans ſa coque, y vaque à ſon ouvrage ;
Puis au moment qu'elle en devoit ſortir,
L'orgueilleuſe Fourmi par cet endroit repaſſe ;

Le ver ſort Papillon. Arrête un peu de grâce,
Dit-il à la Fourmi ! je voudrois t'avertir
Qu'il ne faut mépriſer perſonne.
Le mépriſé prend quelquefois l'eſſor.
Tel qui rampoit s'éleve & nous étonne.
Me voilà dans les airs, & tu rampes encor.

LES MOUCHES ET LES ELEPHANS.

Fable IX.

EN préſence étoient deux armées,
Qui d'un courage égal toutes deux animées,
Differoient ſeulement de force & de ſecours.
Un long rang d'Elephans qui ſur de hautes tours,
De ſoldats bons Archers portoit mainte cohorte,
Servoit à l'une de rempart.
L'autre armée eſt plus foible, & n'a contre la forte
Que bon courage pour ſa part.
L'inſtant fatal arrive; on a ſonné la charge;
Les Elephans de ſe mouvoir,
Et les traits mortels de pleuvoir.
Quelque temps on tient ferme; & puis on prend le large.

Par tout devant les tours les eſcadrons plioient ;
La Victoire déja de ſon aîle divine
Couvroit la troupe Elephantine ;
Et les monſtres vainqueurs juſqu'au Ciel envoyoient
Mille cris dont au loin les échos s'effrayoient.
Par bonheur un eſſain de mouches
Eut pitié des vaincus, prit en averſion
Les Elephans & leurs clameurs farouches.
Ça, puniſſons un peu cette oſtentation,
Dirent-elles. Fondons ſur ces ſuperbes maſſes,
Et que l'on parle auſſi de nous.
Ce ne fut pas vaines menaces ;
Et ſur les Elephans les piqueurs fondent tous.
Il n'eſt peau ſi dure qui tienne ;
Le fut-elle encor plus, Meſſieurs, vous en aurez,
Bourdonnent-ils ; vous apprendrez
A qui le deſtin veut que la gloire appartienne.
Soudain de leurs traits acérez
Ils bleſſent coup ſur coup les yeux de nos coloſſes ;

Dans l'une ou l'autre oreille, ou dans la trompe entrez,
Ils les harcellent tant, que devenus feroces;
Les Elephans deſeſperez
Retournent en arriere, en foule ſe renverſent
Sur leur parti qu'ils troublent, qu'ils diſperſent.
Par l'effroi des vainqueurs les vaincus raſſurez
Reviennent au combat; la valeur tourne en rage;
Ils frappent, percent tout, ce n'eſt plus qu'un carnage;
Ils font litiere enfin d'ennemis maſſacrez.
Un floriſſant Empire ainſi changea de face;
Le Roi fut dépouillé; l'étranger eut ſa place.
Sur cette révolution
L'Hiſtoire a debité maintes raiſons ſubtiles.
Les vaincus étoient malhabiles;
Ils ne firent pas bien leur diſpoſition;
Le vainqueur prudent comme Uliſſe;
Dans l'Armée ennemie avoit des gens à ſoi;
C'eſt de ces gens que vint le déſordre & l'effroi;

Et cent contes pareils que Dame Hiſtoi
gliſſe,
Et qu'on croit cependant comme article c
foi.
Des Mouches, pas un mot. Pourquo

Aux grands évenemens il faut de grandes ca
ſes ;
Voilà ſon ſiſtême, fort bien :
Mais qui ſçauroit au vrai les choſes,
Verroit ſouvent que ce n'eſt rien.

A BREBIS ET LE BUISSON.

Fable X.

QUelques-uns veulent que la Fable
ît courte : ils ont raiſon ; mais l'excès n'en
vaut rien.
Qui dit trop peu, ne dit pas bien ;
L'aride n'eſt point agréable.
Eſope même étoit trop ſec ;
Je m'en étonne ; car tout Grec
t grand parleur : témoin nôtre Divin Ho-
mere.
Ces deux conteurs ne ſe reſſemblent guer-
re.
un par des vers ſans fin dit qu'il faut s'ac-
corder.
A l'autre allez le demander ;
En deux mots il vous expédie.
s deux extrémitez ne ſont point de mon
goût.

Evitez, c'eſt bien fait, la longue rapſodie;
Ne dites rien de trop; mais auſſi dites tout.
La Fontaine a bien fait d'étendre
Son laconique original.
Tout fleurit dans ſes vers; le plus vil animal
Eſt éloquent : c'eſt plaiſir de l'entendre;
Tout prend des ſentimens, des mœurs;
Tout converſe; on y croit être avec ſes ſemblables.
Le précepte à loiſir ſe coule ſous les fleurs;
Sans cela que ſervent les Fables?
Voilà mon maître; & j'en fais vanité;
Sur ſon exemple & ſon autorité,
Je donne à mes recits toûjours quelque étenduë.
Voici pourtant une Fable plus nuë,
Pour le ſeul interêt de la variété.

Une Brebis choiſit, pour éviter l'orage,
Un buiſſon épineux qui lui tendoit les bras:
La Brebis ne ſe moüilla pas;

Mais

is ſa laine y reſta. La trouvez-vous bien
ſage ?

Plaideur, commente ici mon ſens.
cours aux tribunaux pour rien, pour peu
de choſe.
t temps, des frais, des ſoins ; puis tu ga-
gnes ta cauſe.
Le gain valoit-il les dépens ?

LE LION, LE RENARD ET LE RAT.

Fable XI.

LE Lion & le Tigre ayant eu longue guerre,
Le Lion enfin fut vainqueur.
Devant lui ſe taiſoit la terre;
Et le monde animal reconnut ſon Seigneur.
De chaque eſpece auſſi-tôt on députe,
Pour aller rendre hommage au Roi.
Ainſi qu'un autre Uliſſe, après quelque diſpute,
De Harangueur le Renard eut l'emploi.
Il loua donc ſa majeſté Lionne;
Lui dit que ſon front ſeul méritoit la couronne;
Que ſemblable à Jupin, qui ſur ſon Trône aſſis,
Ebranle tout le Ciel quand il meut ſes ſourcis,

Du mouvement de ſa criniere ;
ui Lion, il faiſoit trembler la terre entiere ;
uis, du petit au grand, vient du grand au petit ;
ui dit qu'il n'a de loi que ſon ſeul appetit ;
Que pour ſon Souverain chaque eſpece l'avouë ;
Qu'ils ſont ſes fidéles vaſſaux ;
t qu'il peut ſe joüer des autres animaux ;
Comme du Rat le Chat ſe jouë.
.e trait déplut au Rat qui même en fit la mouë.
ire Lion trouvant que Renard diſoit d'or ;
.ui fit expédier une bonne Ordonnance
Payable à certaine échéance,
Par le Dragon, garde de ſon tréſor.
Le Singe, comme Sécretaire
En bonne forme mit l'affaire.
l remet au Renard le royal parchemin ;
Signé *Lion*, & plus bas, *Fagotin*.
.e Renard déſormais comptant ſur ſa fortune,
Croit qu'il achetera les poulets au marché ;

Mais l'argent n'étoit pas touché ;
D'ailleurs le Rat n'étoit pas ſans rancune.
Le trait de l'oraiſon lui tenoit fort au cœur ;
Il brûloit d'en tirer vengeance.
Il ſe gliſſa chez l'Orateur,
Et lui rongea ſon Ordonnance.
Ce que Lion flatté vouloit faire de bien ;
Rat offenſé le réduiſit à rien.

'LUTON ET PROSERPINE.

Fable XII.

DE's que l'ardent Pluton eut ravi Proſerpine,
Cérès en jetta les hauts cris.
'our s'en plaindre, elle vôle aux celeſtes lambris:
upin, ſouffriras-tu que Pluton m'aſſaſſine?
e perds ma fille; helas! Si ce bien m'eſt ôté,
)te-moi donc auſſi mon immortalité.
Vôtre affaire eſt embaraſſante,
Répondit Jupin à Cérès;
:e cadet-là n'a pas l'humeur accommodante;
l tient bien ce qu'il tient: mais calmez vos regrets:
Afin d'avoir la paix dans ma famille,
'imagine un traité que le Sort ſcellera.
)ue ſix mois de l'année il garde vôtre fille;
t les ſix autres mois pour vous elle vivra.
Voilà mon Arrêt; Toi, Mercure,

Va le porter au Dieu des Morts.
L'Huiſſier celeſte part, arrive aux ſombres bords;
Inſtruit Pluton. L'Arrêt excite ſon murmure:
Quoi, mon frere, dit-il, attente à mes deſirs!
Prétend-il donc me tailler mes plaiſirs?
Nous lui laiſſons ſes biens; qu'il nous laiſſe les nôtres.
Je n'aurois que ſix mois cette chere beauté!
Eh! comment vivre les ſix autres?
Eſt-ce pour l'adorer trop de l'éternité?
Vous êtes à plaindre ſans doute;
Lui dit Mercure, en reprenant ſa route:
Mais c'eſt l'ordre du Sort: tel qu'il eſt, le voilà;
Il faut bien en paſſer par-là.
Proſerpine eſt donc épouſée.
Grande fête aux enfers; tout ſupplice y ceſſa.
On dit qu'ainſi que l'Eliſée,
Tout le Tartare à la nôce dança.
Au bout de quinze jours Pluton dit à ſa femme:

On va vous ravir à ma flâme ;
ıfin le terme approche où vous m'allez
quitter.
Ici nous ne pouvons compter
i les jours ni les mois : nos aſtres immobiles
Ne ſçauroient meſurer le temps :
ais je ſens bien depuis que mes vœux ſont
tranquilles,
Qu'il s'eſt paſſé bien des inſtans.
n va nous ſeparer : ô regrets inutiles !
: terme eſt loin pourtant. Il falloit deux
ſaiſons.
ıtre quinzaine paſſe, & Pluton s'en étonne.
ıoi, dit-il en baaillant, ſix mois ſont donc
bien longs !
ıtre mois paſſe encor ; alors le Dieu ſoup-
çonne
ıe Jupiter le trompe, & qu'enfreignant
ſes loix,
ne veut pas tenir la clauſe des ſix mois.
s'en plaint ; mais ſa plainte eut beau ſe
faire entendre ;
ec ſa Proſerpine il lui fallut attendre

Qu'il plût au terme d'arriver.
Quand Mercure vint la reprendre,
Nôtre époux sentit à la rendre,
Plus de plaisir qu'à l'enlever.

Dans un bien souhaitté quels charmes on si
pose !
Vient-on à jouïr de ce bien ?
Tous les jours il décroît, perd toûjours q
que chose ;
Il devient mal en moins de rien.

LE JUGEMENT, LA MEMOIRE. ET L'IMAGINATION.

Fable XIIX.

IMagination, Memoire & Jugement;
Quels étranges acteurs, dit-on, pour une Fable!
Qui fera critique ſemblable,
N'a pas les trois aſſurément.
Jugement lui diroit que ces trois perſonnages
Valent bien le Renard & le Loup & l'Agneau;
Et qu'il s'agit de voir ſi j'ai de ces images
Pû compoſer un bon tableau.
Tout eſt bon, pourvû que du conte
Il réſulte une vérité.
La Fable git dans la moralité;
Quand l'Auteur y va droit, le Lecteur a ſon compte.
Chicane, tant pis; il a le goût gâté.

Au bon ſens ; & s'il n'y ſouſcrit
Je refuſe de me ſoûmettre.
D'ailleurs, qui ſuit toûjours une regl
lettre,
En viole ſouvent l'eſprit.

Dom Jugement, Dame Memoir
Et Demoiſelle Imagination,
Quoique n'en diſe rien la Fable ni l'Hi
Avoient jadis, même habitation.
Ils vivoient en commun, enfans de
pere ;
Quelque temps de la paix on goûta les
ceurs ;

Las de caquet & de folies,
Jugement murmuroit : ainſi paſſoient leurs jours.
C'étoit ſans ceſſe entr'eux quelque parole ;
Brouillerie au moindre incident :
A leur dire, l'une étoit fole,
L'autre une babillarde, & l'autre un vrai pedant.
Il faut nous ſeparer, mes ſœurs ; que vous en ſemble,
Leur dit Jugement leur aîné ?
Nous ne ſçaurions durer enſemble ;
Pour vivre à part chacun de nous eſt né.
Imagination trouva le conſeil ſage ;
Pour trois têtes, dit-elle, eſt-ce aſſez d'un bonnet ?
Les trois fils de Saturne autoriſent le fait,
Reprend Memoire en un long verbiage,
Dont le reſultat fut que las de leur menage,
Ils s'étoient ſeparez tout net.
L'exemple étoit auguſte ; on le met en uſage,
On ſe quitte ; adieu, bon voyage ;
Chacun emporte ſon paquet.

Les voilà donc tous trois qui cherchent domicile.
Ils trouvent bien-tôt un azile
Chez trois voiſins broüillez qui ne ſe voyoient point :
Circonſtance pour eux qui venoit bien à point.
Celui chez qui logea Memoire,
Devint ſçavant, Dieu ſçait ; & du train qu'il alla,
Langues, opinions, uſages, Fable, Hiſtoire,
Il apprit tout, & par de-là.
Imagination fit bien-tôt de ſon homme
Un Poëte hardi ; mais des plus effrénez,
Extravagant, entouſiaſte, en ſomme
Grand inventeur d'objets mal-enchaiſnez ;
Grand marieur de mots l'un de l'autre étonnez.
Il s'entendoit à faire une Ode
Pindarique & ſans ſuite ; il ſçavoit s'en garder.
Le caprice étoit ſa méthode,
Et ſon art, de tout hazarder.

Dom Jugement, maître d'une autre étoffe,
De ſon hôte obligeant prit un ſoin empreſſé;
En moins de rien il devint Philoſophe;
Je diſois mal; il fut homme ſenſé:
Selon ſon prix, jugeant de chaque choſe;
Ami du vrai, du juſte; allant toûjours au bien:
Ne décidant jamais de rien
Qu'avec connoiſſance de cauſe.
Nos voiſins ſentirent bien-tot
Qu'ils pouvoient l'un pour l'autre être de quelque uſage.
Les faits chez le ſçavant étoient tous en dépôt;
Et là, s'alloient fournir le Poëte & le Sage.
Des fougues de l'Auteur le Sage s'amuſoit;
Le bon ſens veut qu'on ſe délaſſe.
Le Poëte auſſi s'aviſoit
De prendre ſes conſeils dont parfois il uſoit;
Tant mieux alors pour le Parnaſſe.
Pour l'Erudit, il mépriſoit,
Qui? tout le monde; & ſes voiſins? Sans doute;

Mais il falloit jaſer. Où chercher qui l'
coute ?
Chez ſes voiſins. Il le faiſoit.

C'eſt pour le commun avantage
Qu'ici tous les talens ne ſont pas d'un côté
Aucun ne les a tous ; mais ce même partag
Eſt le lien de la Société.

LE SOC ET L'EPE'E.

Fable XIV.

Autrefois le Soc & l'Epée
Se rencontrerent dans les champs.
De ſa nobleſſe elle tout occupée,
Ne ſembloit pas appercevoir les gens.
Le Soc donne un ſalut, ſans que l'autre le rende.
Pourquoi, dit-il, cette fierté?
L'ignores-tu? belle demande!
Tu n'es qu'un roturier, je ſuis de qualité.
Eh! d'où prends-tu, dit-il, ta gentilhommerie?
Tu ne fais que du mal; je ne fais que du bien:
Mon travail & mon induſtrie
De l'homme entretiennent la vie;
Toi, tu la lui ravis, bien ſouvent ſur un rien.
Petit eſprit, ame rampante
Dit l'Epée; eſt-ce ainſi que penſent les grands cœurs?

Oui, répondit le Soc; on a vû des vainqueurs
Remettre à la charuë une main triomphante;
Témoins les Romains, nos Seigneurs.
Mais ſans moi, dit la Demoiſſelle,
Ces Romains euſſent-ils ſubjugué l'Univers?
Rome n'étoit qu'un bourg; on n'eût point parlé d'elle,
Si mon pouvoir n'eût mis le monde dans ſes fers.
Tant pis; elle eût mieux fait de ſe tenir tranquille
Répondit maître Soc, belle néceſſité,
Que l'Univers devînt l'eſclave d'une ville;
Que de ſa vaſte cruauté
Elle effrayât l'Europe & l'Afrique & l'Aſie!
Eh! pourquoi, s'il vous plaît, à quelle utilité?
Pour en paſſer ſa fantaiſie.
Trouve-tu donc cela digne d'être vanté?
L'Epée au bout de ſa Logique,
Appelle enfin maître Soc en duel.
Te voilà; battons-nous: c'eſt tout ton rituel.

Dis

t le Soc. Quant à moi, ce n'eſt pas ma
pratique ;
Je travaille & ne me bats point :
ais, un tiers entre nous pouroit vuider ce
point.
Prenons la Taupe pour arbitre ;
Comme Themis elle eſt ſans yeux,
air grave & robe noire ; on ne peut choi-
ſir mieux.
Chacun au Juge expoſe alors ſon titre.
a nouvelle Themis les entend de ſon trou ;
t le tout bien compris, prononce cet adage :
Qui forgea le Soc étoit Sage,
Et qui fit l'Epée étoit fou.

LES DEUX CHIENS.

Fable XV.

A MADAME LA MARQUISE DE LAMBERT.

LAmbert, mon cœur à chaque inſtant me dit
Que ma Muſe te doit un tribut qui te plaiſe.
Il en parle bien à ſon aiſe ;
Le plaiſir eſt pour lui, la peine eſt pour l'eſprit.
Tant bien que mal je puis décrire
Ton bon goût, ta raiſon, tes vertus, tes talens :
Mais parmi de certaines gens,
Semblables vérités ſont fâcheuſes à dire.
Les ſages ſont des Dieux qui refuſent l'encens.
Ne te loüons donc point, quoique le cœur m'en diſe.
J'aime mieux te féliciter,
Prendre part à la joie exquiſe,

'avec de vrais amis tu ſçais ſi bien goûter.
Sçavoir, Politeſſe, Génie,
idez par l'Amitié, ſe raſſemblent chez toi.
Ils ont trouvé leur Uranie :
l'aiment : en ce point je parle auſſi de moi.
i'on demande à chacun de ces amis d'élite
iel lien te l'attache & quel eſt ſon attrait :
A ton tableau chacun mettra ſon trait ;
Somme totale, on aura tout mérite,
Et par conſéquent ton portrait.
e mot m'eſt échappé. Tu rougis, mais par-
donne ;
Mon intention étoit bonne :
e ne te point louer j'avois pris mon parti :
Mais quand le cœur veut quelque choſe,
C'eſt en vain que l'eſprit s'oppoſe ;
Il a toûjours le démenti.
s ma Fable ; le fait eſt de ta compétence :
J'y peins la diſgrace d'un chien
ui fera voir à tous ce que tu ſçais ſi bien,
Qu'amitié veut de la Prudence.

Maître Brifaut, chien fort doux, fort civil,

En ſon chemin rencontra de fortune
Aboyard, chien hargneux, un autre la rancune.
Il l'acoſte humblement. Pardonnez, lui dit-il ;
Peut-être je vous trouble en vôtre rêverie ;
Mais ſi vous vouliez compagnie,
Je ſuis à vous, je m'offre de bon cœur ;
Et je tiendrai la grace à grand honneur.
Aboyard n'étoit pas dans ſon accès farouche :
Les plus brutaux ont leurs inſtans.
Nos chiens font amitié : dans la patte on ſe touche ;
On s'embraſſe ; on ſe traite en amis de tout temps.
Nos freres ſuivent leur voyage.
Confidences trotoient de la part de Brifaut,
Racontant ſes emplois, ſes amours ſon ménage ;
(Amitié fraiſche a ce défaut
Qu'elle jaſe plus qu'il ne faut)
Le tout, pour amuſer le grave perſonnage,
Qui parloit peu, qui ſembloit s'ennuyer,
Plus on prétendoit l'égayer.

arrivent bien-tôt au plus prochain village.
nôtre la Rancune aboye à tous les chiens ;
taque l'un, puis l'autre, & ſe fait mille affaires ;
ınt qu'enfin le tocſin ſonne ſur nos deux freres,
ui ſont, l'un portant l'autre, ajuſtez en vauriens.
Pauvre Briſaut en fut pour ſes oreilles,
Ni plus ni moins que Seigneur Aboyard.
'un attira les coups, & l'autre en eut ſa part.
Je l'en plains ; mais choſes pareilles
lenacent qui choiſit ſes amis au hazard.

LE CONQUERANT ET L PAUVRE FEMME.

Fable XVI.

ROis, vous aimez la gloire ; & c'eſt bi
fait à vous.
Il ne s'agit que de la bien connoître
Soyez ce que vous devez être ;
Elle va vous offrir ce qu'elle a de plus do
Mais que devez-vous être ? & qu'eſt-ce qu
Monarque ?
C'eſt plûtôt un Paſteur qu'un maître du tro
peau ;
C'eſt le nocher qui gouverne la barqu
Non le poſſeſſeur du vaiſſeau.
Vôtre empire s'étend du couchant à l'auror
Cent peuples ſuivent vôtre loi :
Vous n'êtes que puiſſant encore ;
Gouvernez bien ; vous voilà Roi.
Le fameux vainqueur de l'Aſie
N'étoit pas Roi : c'étoit un voyageur arm

Qui, pour paſſer ſa fantaiſie,
ɔulut voir en courant l'Univers allarmé.
e bonne heure Ariſtote auroit dû le con-
vaincre
u'au bien de ſes Etats un Roi doit ſe don-
ner.
Il perdit tout ſon temps à vaincre,
Et n'en eut pas pour gouverner.
Dieu ſur vôtre front grava ſa reſſemblan-
ce,
eſt moins en égalant vôtre pouvoir au ſien,
Qu'en vous faiſant pour nôtre bien
Subſtituts de ſa Providence.
eillez donc à ce bien qu'il veut vous confier;
ettez-là vôtre gloire & n'en cherchez point
d'autre.
aindre, aimer, obéïr, voilà nôtre métier;
Et nous rendre heureux, c'eſt le vôtre.

rtain Sophi, tenant Bellone à ſon ſervice;
Conquerant de profeſſion,
Bon homme pourtant & ſans vice,
Exceptez-en l'ambition,

Si c'en eſt un ; qu'on le demande
A Meſſieurs les Héros ; ils n'en conviendront point.
C'eſt la marque d'une ame grande.
Point de bruit avec eux ; & paſſons-leur ce point.
Le Monarque Perſan de conquête en conquête,
Voyoit tous ſes voiſins domtez,
Vingt couronnes ceignoient ſa tête,
Et ſous ſes loix couloient cent fleuves bien comptez.
Il uſoit bien de ſes victoires ;
Et vouloit que par tout la juſtice fleurît ;
Il écoutoit les gens, il liſoit leurs mémoires.
L'innocent triomphoit, l'injuſte étoit proſcrit.
Sur cette bonne renommée ;
Des bornes de ſon vaſte Etat,
Une vieille femme opprimée
Vint apporter ſa plainte aux pieds du Potentat.
Sire, par le droit de la guerre,

Ma

Ma fille & moi nous ſommes vos vaſſaux ;
n l'a deshonnorée, on a pillé ma Terre ;
ous un bon Roi doit-on ſouffrir ces maux?
C'eſt vous, Sire, que je reclame.
Que je vous plains, ma pauvre femme
t le Prince. Je veille à maintenir les Loix ;
Mais de ſi loin que puis-je faire ?
uis-je ſonger à tout ? L'Aſtre qui nous éclai
re,
Eclaire-t-il tout le monde à la fois ?
n'eſt pas étonnant que ſi loin de mon Trône
Mes bons ordres ſoient mal ſuivis.
h ! pourquoi donc, Seigneur, répondit la
matrone,
e pouvant nous régir, nous avez-vous con-
quis ?

LES DEUX DANDINS.

Fable XVII.

A Caen pays de Sapience,
Vivoient Meſſieurs Dandins, Avocats, pere & fils.
Le pere conſultoit; le fils à l'Audience,
Endormoit quelquefois Thémis.
Qui l'eût cru d'une ame Normande!
Le pere accommodoit les anciens procès;
Il ſauvoit aux plaideurs les dépens & l'amende;
Le fils admiroit ſes ſuccès:
Mais à ſes gains encor il portoit plus d'envie.
C'étoit de jour en jour nouveau remerciment;
L'un lui devoit les biens, l'autre devoit la vie;
La poule & le ducat au bout du compliment,
Le fils affriandé, ſur les traces du pere,
Se met en train de tout accommoder.

Ami de l'un, & de l'autre compere,
Il veut guérir, dit-il, les Normands de plaider.
Déja sur la moindre querelle,
Il assemble les contestans,
Leur prêche la paix fraternelle,
Deteste des procès la longueur éternelle:
Ennuis, chagrins, travaux, ruine au bout du temps.
Bien prêché, dit une partie;
Mais pierre est un fripon, Monsieur.
Les fripons sont chez toi, reprend l'autre crieur.
De repartie en repartie,
Chacun se quitte en s'outrageant;
Laisse Dandin, court au Sergent.
D'un démenti reçu nôtre Juge novice
Veut décider. On lui conte le fait;
Mais en présence de Justice,
Le démenti tout frais est payé d'un soufflet.
Pour de si beaux succès, point d'honneur, point d'épice;
Pas le moindre petit poulet.
Jeannot Dandin court à son pere;

Qu'eſt-ceci, lui dit-il ? comment pouvez-
vous faire ?
Arbitre des procès, vous accommodez tout—
Au diable le prémier dont Jeannot vienne à
bout.
J'en veux prévenir un, j'en fais renaître qua-
tre ;
J'ai beau dire ; ils veulent plaider.
Eh ! ſot ; que n'attends tu pour les accommo-
der
Que les gens ſoient las de ſe battre.

L'ESTOMAC.

Fable XVIII.

Fadis un Eſtomac de gourmande memoire,
Et pour qui, je croi, le prémier,
Fut inventé l'art de manger & boire
Plus que ne veut Beſoin nôtre vrai cuiſinier,
Nôtre vrai Medecin, ſi nous ſçavions l'en croire.
Cet Eſtomac étoit amoureux du ragoût,
De potages farcis & de fines entrées,
De piquants entremets, ſophiſtiques denrées,
Qui font à l'appetit ſurvivre encor le goût.
L'inſatiable donc s'en donnant au cœur joye,
Ne diſoit jamais : C'eſt aſſez.
Tant bien que mal il digeroit ſa proye ;
Puis, ſans rien dire, il vous envoye
Mauvais chile, & de-là ſe forme mauvais ſang ;
Sang qui bien-tôt du corps rend toutes les parties

Languiſſantes, appeſanties :
Toutes s'en trouvoient mal ; chacune avoit ſon rang.
Tantôt c'étoit bons maux de tête ;
Tantôt colique, ou bien douleur de reins ;
Poitrine embaraſſée, ou rhumatiſme en quête
De l'une ou l'autre épaule, & pour combler la fête,
Dame Goute entreprend & les pieds & les mains.
Qu'eſt-ceci, dit l'homme malade ?
Qui cauſe tout cela ? Ce n'eſt pas moi du moins,
Dit l'Eſtomac ; je vous rends bien mes ſoins,
Et ne vous fais point d'incartade.
Vous fais-je mal ? tâtez ; faut-il d'autres témoins ?
La Poitrine, ma camarade,
N'eſt pas ſi fidele que moi :
La tête rêve trop ; le pied, de bonne foi,
Ne fait pas aſſez d'exercice :
Le calomniateur donne à chacun ſon vice ;

On n'eſt bien ſervi que de lui.
Le malade le crut : ainſi, ce fut autrui
Que l'on punit des fautes du perfide.
Topiques aux endroits où la douleur réſide ;
Puis, biſtouris en dance ; enfin la fievre prend ;
Tout le corps y ſuccombe, & le voilà mourant.
C'eſt fait, pauvre eſtomac, dites vos patenôtres ;
Les Medecins par les regles de l'art,
Des membres & de vous ont conclu le départ.

Nous avons beau jetter nos fautes ſur les autres ;
Nous en patiſſons tôt ou tard.

L'AMOUR ET LA MORT.

Fable XIX.

LOin, Lecteurs dont la critique
Souffle le chaud & le froid,
Qui répandez ſur tout une bile cauſtique,
Sans diſtinguer ni le tort, ni le droit.
Toute perfection chez vous s'appelle vice.
Eſt-on ſublime ? on eſt guindé.
Eſt-on ſimple ? on eſt bas. Tout art eſt artifice,
Et tout ce qui plaiſt eſt fardé.
Si je hazarde quelque conte,
Qui vous ſemble un peu fort de ſens,
Eh quoi ! direz-vous, quelle honte
De propoſer ces traits à des enfans !
Mais, s'il vous plaît, la Fable eſt-elle l'ennemie
Du profond & du fin, quand il vient à propos ?
La prenez-vous pour une mie,

Qui ne ſçait rien qu'endormir des marmots ?
Bien-tôt vous allez vous dédire
Au premier trait commun que j'oſerai rimer.
Qu'eſt-ce qu'à des enfans qu'il veut ſe faire lire ?
C'eſt bien la peine d'imprimer.
C'eſt ainſi que chaque rencontre
Vous voit changer de meſure & de poids ;
Diſant blanc ou noir ; pour ou contre ;
Vous contrediſant mille fois
Pour vous ſauver d'approuver une.
Eh bien, n'approuvez pas ; qui veut vous y forcer ?
Pour moi, me remettant du tout à la fortune,
J'irai mon train ſans m'en embaraſſer.
J'avertis ſeulement d'avance,
Que je me propoſe en effet
D'inſtruire & d'amuſer l'enfance ;
Mais ſans oublier l'homme fait.

Je voudrois qu'en mes vers tout âge pût
apprendre ;
J'imagine & j'écris pour tous.
Laiſſez à vos enfans ce qu'ils en pourront
prendre ;
Et gardez le reſte pour vous

La Mort fille du Temps, & l'enfant de Paphos,
Jadis, comme aujourd'hui, voyageoient par
le monde.
Tous deux l'arc à la main, le carquois ſur le
dos,
Ils faiſoient enſemble leur ronde.
Jupiter vouloit que l'Amour
Bleſſant les jeunes cœurs, mît des humains
au jour ;
Et que la Mort frappant la vieilleſſe imbécile,
Délivrât l'Univers d'une charge inutile.
C'étoit là l'ordre ; & tout devoit aller
Selon ce plan que ſemble exiger l'âge.
Cloto, diſoit l'Amour, aura de quoi filer ;
Nous lui taillerons de l'ouvrage ;

moi, disoit la Mort, je m'en vais occuper
Sa sœur Atropos à couper :
u'elle ait de bons cizeaux ; pour moi, j'ai
bon courage.
Nos voyageurs, au coin d'un bois,
e reposant un jour fatiguez du voyage,
Ils mettent bas & l'arc & le carquois,
Confondent tout leur équipage ;
Et quand il faut partir, le reprennent sans
choix.
De l'enfant le Squelete avoit pris maintes fle-
ches ;
L'Amour parmi ses traits mêla ceux de la
Mort.
L'une au cœur des vieillards fit d'amoureuses
bréches ;
L'autre des jeunes gens alla trancher le sort.
Jupiter rit de la mépriſe,
Et n'y mit de remede en rien ;
Il pensa que de leur sotise
Il pouvoit naître quelque bien.
Si nôtre espece en effet étoit sage,
Depuis ce troc nous craindrions,

Le vice n'auroit point de frein ,
Et la vertu point d'exercice.

LIVRE QUATRIEME.

LE ROI DES ANIMAUX.

FABLE PREMIERE.

A MONSEIGNEUR L'ANCIEN EVESQUE DE FREJUS.

FLeuri, nouveau Mentor d'un nouveau Télémaque,
Toi, qui le promenant par les ſiecles paſſez,
Pour le bonheur d'une autre Itaque,
Laproches ſous ſes yeux tant de faits diſperſez.
Dans ces ſedentaires voyages,
Tu le conduis ſans crainte des nauffrages,
De païs en païs, cueillant par tout des fleurs;

Formant, chemin faiſant, ſon eſprit & ſes mœurs.

Tu ſçais lui faire de l'Hiſtoire
Une étude feconde où tout rit, où tout plaît;
Il s'inſtruit de la vraye & de la fauſſe gloire;
A chaque trait dont s'orne ſa memoire,
Dans ſon cœur quelque vertu naît.
Mais ſçais-tu bien ſur quoi j'eſpere
De tes leçons le ſuccès le plus grand?
C'eſt qu'en inſtruiſant, tu ſçais plaire;
Tu ſçais te faire aimer, & voilà mon garand.
Quand tes ſages diſcours l'invitent
A commencer en lui ce qu'il doit être un jour,
Tes graces, ta douceur obtiennent ſon amour;
Le maître plaît; les leçons en profitent.
Tu vois voler ſon eſtime & ſa foi
Au devant des vertus qu'il confond avec toi.
Fais de cet aſcendant un uſage fidele.
L'amour qu'il te donne aujourd'hui,
Eſt la meſure & la ſource du zêle
Que tout ſon Peuple aura pour lui.

Laſſez de vivre en Republique;

adis les animaux eſſayerent d'un Roi ;
ls firent choix d'un bœuf ſurnommé Pacifique ;
On ſe promit d'être heureux ſous ſa loi.
e Monarque nouveau, doux, bienfaiſant, affable,
Se fit aimer ; mais ce fut tout.
Il ne ſçavoit que plaindre un miſérable :
Falloit-il punir un coupable ?
Tout ſon pouvoir étoit à bout.
Mille petits tirans déſoloient ſa Province ;
es Tigres, les Lions enlevoient ſes Sujets ;
Qu'y faiſoit-il ? il leur prêchoit la paix :
C'étoit pitié qu'un ſi bon Prince.
Bienfaits tant qu'on vouloit ; point de punition ;
Par tout, Indulgences Plenieres.
On le dépoſe enfin, pour choiſir le Lion.
Le nom de Conquerant ſuit cette élection.
Bien-tôt le nouveau Roi recule ſes frontieres,
Soûmet tous ſes voiſins à ſon ambition ;
Fait trembler ſes ſujets ; plus de rebellion ;
Mais auſſi point d'amour ; il n'inſpiroit que crainte ;

UN Pécher, les amours & l'eſpoi
ſon maître,
Du jardin l'arbre favori,
Le Printemps ne faiſant que naît
S'applaudiſſoit d'être déja fleuri :
Il aviſe un Meurier tout auſſi ſec enco
Que dans les froids les plus cuiſar
Aucun ſigne de vie ; on n'y voit rien
re ;
Feüilles ni fleurs ; ſes rameaux lan
ſans
Sont encor tous tranſis à la honte de Flo
L'ami, dit le Pécher, que te ſert le

Dès le matin une aurore vermeille,
Vient nous arroſer de ſes pleurs,
Nectar delicieux des arbres & des fleurs.
Cependant, pareſſeux, le Zéphire a beau faire;
Tu dors, quand tout eſt éveillé?
Que ne m'imites-tu? Regarde, conſidere
Comme j'ai déja travaillé.
Me voilà tout fleuri; d'une belle eſpérance
Voilà déja mon maître régalé.
Je lui tiendrai parole, il peut compter d'avance
Qu'au nombre de mes fleurs mon fruit eſt égalé.
A peine l'arbre a-t-il parlé,
Qu'un vent de bize ſouffle, & détruit tout l'ouvrage.
Du Pécher la fleur déménage,
Et tout eſpoir de fruit avec elle envolé,
Lui laiſſe à peine attendre un ſtérile feuillage.
Eh bien, dit le Meurier, avois-je donc grand tort

trepriie ,
Quand on veut en venir à bout.

L'impatience gâte tout.

L'OPINION.

Fable III.

J'Implore ton ſecours, Invention divine!
Je ne puis travailler ſur d'antiques tableaux.
Si je ne crée & ſi je n'imagine,
Je jette de dépit & couleurs & pinceaux.
Les fictions d'autrui n'excitent point ma verve;
Le fonds n'eſt à moi j'y bâtis avec peine.
Je craindrois toûjours que le dol
Ne m'en dépoſſedât ſous ombre de juſtice;
Et qu'un jour le maître du ſol
Ne revendiquât l'édifice.
Je brodons point enfin le canevas d'autrui;
Dis on inventoit; inventons aujourd'hui.
Nos peres l'ont bien fait; ne pourrions-nous le faire?
Non, me dit-on, les temps en ſont paſſez.

Il falloit naître aux jours ou d'Eſope ou
d'Homere.
Mais vous venez trop tard. Imitez : c'eſt
aſſez.
Je n'en ſuis point d'avis. Il ſemble à ce lan-
gage,
Que le monde ſoit décrépit,
Qu'il ait tout vû, qu'il ait tout dit :
Il s'en faut bien ; il n'eſt qu'à la fleur de ſon
âge ;
Et c'eſt trop dire ; il n'a que cinq ou ſix mille
ans.
Or, près des millions d'années
Que vraiſemblablement portent ſes deſti-
nées,
Il ne fait que de naître ; & nous ſommes en-
fans.
Il y paroît ; toûjours timides,
Nous n'oſons avancer, ſi nous n'avons des
guides.
Nous demandons à chaque pas :
A-t-on été par là ? Non ; n'y marchons donc
pas.

Voilà bien le discours d'enfans tels que nous
sommes.
Nous serons plus hardis, quand nous serons
des hommes.
Que de terres encor restent à découvrir !
La fiction sur tout est un païs immense :
On ira loin, pourvû qu'on pense.
Les chemins manquent-ils ? c'est à nous d'en
ouvrir.
Imaginons des faits ; créons des personnages ;
Si nous trouvons des critiques sauvages ;
Allons toûjours, & laissons-les crier.
A l'honneur d'inventer Apollon nous convie ;
Et nous sommes, malgré l'envie,
Créateurs de nôtre métier.
En vertu de ce privilege
Voici donc de nouveaux Acteurs ;
Dame Ignorance & son cortege,
Paresse, Orgueil. Ecoutons ces Docteurs.
Ils font déja gronder tout le Peuple critique
Contre un conte métaphysique.

Demoiselle Ignorance étoit grosse d'enfant ;

Demandez-moi qui l'avoit abuſée.
Je n'en ſçais rien, mais on comprend
Qu'abuſer l'Ignorance eſt choſe bien aiſée:
Elle étoit groſſe enfin: le dernier mois couroit.
Sur cette événement maint Oracle à la ronde
En termes pompeux déclaroit
Qu'elle alloit accoucher de la Reine du monde;
D'un enfant qui feroit des Rois, même des Dieux;
Qui regleroit lui ſeul tous les uſages;
Et ſi vous voulez encor mieux,
Qui fonderoit des écoles de Sages;
Le monde deſormais verroit tout par ſes yeux.
On accouche de peur; mais la pauvre Ignorance
Accoucha d'admiration:
L'Oracle s'accomplit. Comment? par la naiſſance
De Demoiſelle Opinion.
On fait venir l'Orgueil & la Pareſſe;
Parens

rents de l'Ignorance, & de plus ſes amis;
de nommer l'enfant, l'honneur leur eſt
remis.
marraine l'admire, & lui ſourit ſans ceſ-
ſe;
parrain gravement le flatte, le careſſe;
Et de leur pleine autorité,
Ils l'appellent la Vérité.

LES CHIENS.

Fable IV.

POur chercher sûrement fortune,
Nombre de braves Chiens se liguerent entr'eux.
De gloire & de butin faisons bourse commune,
Leur dit, monté sur la Tribune,
Un Dogue, Orateur vigoureux.
Vous l'eussiez entendu par sa docte harangue
Enflammer les Confédérez,
Et leur étaler en sa langue
La concorde & ses droits sacrez:
Ce Dogue en un College avoit pris ses dégrez,
Vous avez tous maint Hector à poursuivre;
Les Loups, les Sangliers; courez; je vous les livre,
Si de vôtre union vous serrez le lien:
Mais si quelqu'un hargneux & difficile à vivre,

Met le trouble entre vous, & s'en va ſur un rien
Traiter ſon compagnon de viſage * de chien.
Si vous donnez entrée à la guerre civile,
Vous perirez; & j'en atteſte ici
Les manes querelleurs d'Achile:
Car, comme vous voyez, l'Orateur, Dieu merci,
Etoit ſçavant & plagiaire auſſi.
Sur ſa figure pathétique
Nos liguez font ſerment de demeurer unis.
Du zêle de la République,
Contre tout interêt les voilà bien munis.
De ce pas nos Héros partirent,
Trouvent un Sanglier, l'attaquent, le déchirent;
Il n'eſt plus queſtion que de le partager.
C'eſt le point délicat. Nos gens ſe déſunirent.
Moi diſoit l'un, j'en veux manger
Ma groſſe part: j'ai renverſé la bête.
L'autre, C'eſt moi qui viens de l'étrangler.

* Injure qu'Achille dit à Agamemnon dans l'Iliade.

Pour ceux-ci, qui de loin ont regardé la fête,
Penſent-ils pas ſe régaler
Comme les plus vaillants ? qu'ils jeunent ; à la quête
Pour leur compte ils peuvent aller.
Tant fut dit, que le feu leur montant à la tête,
Les voilà furieux, combatant pour les parts.
De moment en moment s'accroît leur barbarie ;
La farouche Bellone & l'implacable Mars
Irritant encor la furie,
De carnage & de ſang repaiſſent leurs regards.
Ce Champ au peuple Chien fut un autre Pharſale,
Où n'écoutant qu'une rage brutale,
Parens contre parens, chacun ſe diſputa
Le Sanglier dont aucun ne tâta :
Car, tandis qu'en ce choc leur fureur ſe déploye,
Que de s'entretuer ils ſe donnent la joye,
Ils virent accourir une troupe de loups.
Qui put s'enfuir, s'enfuit ; mais ils ne purent tous :

Des loups le reſte fut la proye.
Or, de cela deux véritez :
C'eſt l'Interêt qui fait & qui rompt les traitez.
La Diſcorde ſa fille enfante la Ruine.
En ſeize mille vers bien ſonnans, bien comptez,
Plus n'en apprend l'Iliade divine.

LE PORTRAIT.

Fable V.

LE monde eſt plein de faux cenſeurs.
Qu'on leur montre une bonne piece,
Leur ignorante hardieſſe
De ſon autorité la renvoye aux farceurs.
Ils n'y trouvent ni goût, ni force, ni juſteſſe;
C'eſt ceci, cela qui les bleſſe;
Blâmant, proſcrivant tout, & de par les neuf Sœurs.
Eh, Meſſieurs, c'eſt orgueïl & non délicateſſe:
Vous n'êtes qu'ignorans, ſoi diſant connoiſſeurs.

De ſe faire tirer certain homme eut envie.
Chacun veut être peint une fois en ſa vie.
L'amour propre de ſon métier
Eſt ami des portraits: cet art qui nous copie
Semble auſſi nous multiplier.

Ce n'eſt pas là nôtre unique folie.
Le portrait achevé, nôtre homme veut avoir
L'avis de ſes amis, gens experts en peinture:
Regardez, il s'agit de voir
Si je ſuis attrapé, ſi c'eſt là ma figure.
Bon, dit l'un, on vous a fait noir;
Vous êtes blanc. Cette bouche grimace,
Dit un autre. Ce nez n'eſt pas bien à ſa place,
Reprend un tiers: Je voudrois bien ſçavoir
Si vous avez les yeux ſi petits & ſi ſombres?
Et puis, en vérité, que ſervent-là ces ombres?
Ce n'eſt point vous enfin; il faut tout retoucher.
Le Peintre en vain s'écrie; il a beau ſe fâcher;
Sur cet Arrêt il faut qu'il recommence:
Il travaille, fait mieux, réüſſit à ſon choix;
Et gageroit tout ſon bien cette fois
Pour la parfaite reſſemblance.
Les connoiſſeurs aſſemblez de nouveau
Condamnent encor tout l'ouvrage.

On vous allonge le viſage ;
On vous creuſe la jouë ; on vous ride la peau ;
Vous êtes là laid & ſexagenaire ;
Et flatterie à part, vous êtes jeune & beau.
Eh bien, leur dit le Peintre, il faut encor refaire ;
Je m'engage à vous ſatisfaire,
Ou j'y brûlerai mon pinceau.
Les connoiſſeurs partis, le Peintre dit à l'homme :
Vos amis, de leur nom s'il faut que je les nomme,
Ne ſont que de francs ignorans ;
Et ſi vous le voulez, demain je les y prends.
D'un ſemblable tableau je laiſſerai la tête ;
Vous mettrez la vôtre en ſon lieu.
Qu'ils reviennent demain ; l'affaire ſera prête.
J'y conſens, dit notre homme ; à demain donc ; adieu.
La troupe des experts le lendemain s'aſſemble.
Le Peintre leur montrant le portrait d'un peu loin,

:la vous plaît-il mieux ? dites; que vous en
ſemble ?
u moins jai retouché la tête avec grand ſoin.
)urquoi nous rappeller, dirent-ils ? Quel
beſoin
De nous montrer encor cette ébauche ?
S'il faut parler de bonne foi,
: n'eſt point du tout lui, vous l'avez pris
à gauche.
)us vous trompez, Meſſieurs, dit la tête;
c'eſt moi.

LES GOURMETS.

Fable VI.

* MAis n'eſt-il pas auſſi des goûts ſûrs?
oüi ſans doute :
Ils ſont rares ; mais il en eſt.
Heureux qui les rencontre ! Heureux qui les
écoute !
Plus heureux encor qui leur plaît !
Travaillons-y, quoiqu'il en coûte.

Sur un vin frais cuvé, le maître d'un Logis
Tenoit conſeil, interrogeoit ſon monde ;
La taſſe couroit à la ronde ;
Il vouloit que chacun en donnât ſon avis.
L'un le goûtant à vingt repriſes,
Très élegamment décidoit

* Cette Fable eſt liée avec la precedente.

u'il étoit fait exprès pour les tables exquiſes ;
n autre en l'avalant opinoit du godet.
e vin tout d'une voix vaut la liqueur ſuprême
Dont les Dieux s'enivrent là-haut :
On eût defié Bacchus même
D'y trouver le moindre défaut.
trivent deux Gourmets ; Docteurs en l'art de boire,
e Marguillier Lucas & le Syndic Gregoire.
n leur en fait goûter. Eh bien, qu'en dites-vous ?
Vôtre avis n'eſt-il pas le nôtre ?
ſent le fer, dit l'un : le cuir auſſi, dit l'autre.
on, dit-on, quelle idée ! & d'où viendroient ces goûts ?
e Bacchique Senat les croit devenus fous.
n les raille à l'envi ; mais courte fut la joye ;
L'événement vint les juſtifier.
n trouve, en le vuidant, dans le fonds du cuvier,

On le dit excellent ; ne vous y fiez p.
Maint défaut échape au vulgaire
Qu'apercevront les délicats.

PANDORE.

Fable VII.

Vulcain tout frais banni du céleſte cerdeau,
Voulut à ſa façon faire une créature.
D'abord, en employant la forge & le marteau,
Il imita du corps la ſecrete ſtructure;
Puis en fit les dehors; & ſon adroit cizeau
Tailla, polit, acheva la figure.
Jupiter dit: L'ouvrage eſt beau;
Certes, mon fils entend bien la ſculpture:
D'humains il feroit preſque une manufacture:
Mais après tout, ce n'eſt qu'un corps,
Qu'une ſtatuë; il y faut joindre un ame;
Qui de l'ouvrage anime les reſſorts.
Il dit. L'airain reſpire, & la ſtatuë eſt femme.
Tout habitant du Ciel voulut lui faire un don.

Jugez quel fut ſon appanage ;
Rien ne manquoit à ſon ménage ;
De Graces & de Ris on lui fit ſa maiſon.
Chaque Dieu la dota d'un nouvel avantage ;
De charmes, de talents, d'adreſſe, de courage ;
Et de là Pandore eſt ſon nom ;
C'eſt-à-dire, tout don ; ô le bel aſſemblage !
Mais le Dieu ſournois de là-bas,
Pluton, s'en vint offrir une boëte à Pandore.
Tenez, dit-il ; voici bien mieux ènçore ;
C'eſt le plus grand tréſor, ſi vous ne l'ouvrez pas.
La belle à cediſcours trouva quelque embarras.
Elle étoit femme & partant curieuſe ;
L'œil toûjours ſur ſa boëte on la voit ſoucieuſe ;
Ne point l'ouvrir, dit-elle ! on ſe moeque de moi :
Plaiſant tréſor de qui la jouïſſance
Eſt de n'en point uſer ! Je m'y perds, plus j'y penſe ;

C'eſt une enigme : oh, par ma foi,
J'en aurai le cœur net. Il faut voir. Elle l'ouvre.
Dieux, qu'en ſort-il ? Qu'eſt-ce qu'elle découvre ?
Quels maux affreux s'échaperent de-là ?
La Douleur & la Mort : pis encor que cela :
Des vices odieux l'engeance toute entiere
Se produiſit à la lumiere.
Or je demande en quel rang mettrons-nous
La Curioſité qui fut mere de tous ?

A ce fait ancien joignons un peu du nôtre.
Je ne puis me guerir de l'émulation.
Cette fable en enfante une autre :
C'étoit mon avant-ſcene ; & voici l'action.
Nous voilà, ſe dirent les Vices :
Mais que deviendrons-nous ? ſongeons à nous loger.
Moi, dit l'Ambition, je n'ai point à ſonger ;
Des grands je ferai les délices,
Et de ce pas je m'y vais héberger ;

J'y ferai bien-tôt des amis.
Je veux leur enſeigner à ſe tracer ſur l'
Aux plus lointains climats mille chemin
veaux :
Je veux que ſur de bons vaiſſeaux
Ils me promenent par le monde
Je verrai le pays. La Débauche à ſon
Dans la maiſon du riche établit ſon ſé
Là, de rien elle n'aura faute ;
Goûtant de plus d'un vin & de pl
amour,
Elle va vivre à table d'hôte.
L'Hipocriſie alors ſe logeoit encor mi
Ces gens au doux parler, au ſaint baiſ
d'yeux.

Peut-elle manquer de retraites ?
Ne fut-il dans le monde entier,
Que deux Belles ou deux Poëtes ?
ınſi de ſe loger tout vice vint à bout.
a Vanité pourtant paroiſſoit ſans domaine.
t toi, lui dit quelqu'un ? N'en ſoyez point
en peine ;
oi, dit-elle, Meſſieurs, je logerai par tout

LE CHAT ET LA SOURIS.

Fable VIII.

Finette, gentille Souris,
Avoit un jour donné dans une Souriciere.
Pour un morceau de lard la voilà priſonniere :
Par fois les plus Sages ſont pris.
Maître Matou que cette odeur attire ;
S'en vient flairer le trébuchet ;
Il y voit la Souris & du lard à ſouhait ;
Quel repas pour le Maître Sire !
Pour l'avoir, le ruſé ſe met ſur ſon beau dire.
Ma commere, dit-il d'un ton de papelard,
Mettons bas la vieille rancune ;
C'eſt trop vivre ennemis ; j'en ſuis las pour ma part ;
Si comme moi la guerre t'importune ;

Il ne tiendra qu'à toi que deſormais
Nous ne vivions en pleine paix.
Du meilleur de mon cœur, lui répondit Finette.
Quoi, tout de bon, dit l'un? Oui, dit l'autre. Voyons,
reprit le Chat; pour faire alliance complete,
Ouvre-moi ton logis, que nous nous embraſſions.
Volontiers; vous n'avez qu'à lever une planche
Qui le ferme de ce côté.
Ça, dit le Chat de bonne volonté;
Et qui déja croit tenir dans ſa manche
Souris & lard tant convoité.
De ſes deux griffes il attrape
Le long morceau de bois où la planche pendoit.
Il ſe baiſſe, elle leve. Alors Finette échappe
Avec le lard qu'elle mordoit.
Le Chat court, mais trop tard, & bien loin de ſon compte,

Meme de l'ennemi qui penſe à le detru
Autre morale y viendroit auſſi-bien.
Tel nous ſert en voulant nous nuir

LES DEUX LIVRES.

Fable IX.

J'Ai vû quelquefois un enfant ;
Pleurer d'être petit, en être inconſolable.
L'élevoit-on ſur une table ?
Le Marmot penſoit être grand.
Tout homme eſt cet enfant. Les dignitez ; les places,
La nobleſſe, les biens, le luxe & la ſplendeur,
C'eſt la table du Nain ; ce ſont autant d'échaſſes,
Qu'il prend pour ſa propre grandeur.
Je demande à ce grand, qui me regarde à peine,
Et dont l'acuëil même eſt dedain ;
Qui peut fonder en lui cette fierté hautaine ?
Eſt-ce ſa race, ou ſon rang, ou ſon train ?
Mais quoi ? de tes ayeux la memoire honorable ;

L'autorité de ton emploi,
Ton Palais, tes meubles, ta table,
Tout cela, pauvre homme, eſt-ce toi ?
Rien moins ; & puiſqu'il faut qu'ici je t'apprétie,
Un cœur bas, un eſprit mal-fait,
Une ame de vices noircie,
Te voilà nud, mais trait pour trait :
Du ſurplus ton orgueil te trompe & nous ſurfait.
Il eſt quelques puiſſans que de leurs dons céleſtes
Les Dieux prennent plaiſir d'orner :
L'orgueil à ceux-là ſeuls pourroit ſe pardonner ;
Mais ceux-là ſont les ſeuls modeſtes.
C'eſt un double exemple à donner.

Côte à côte ſur une planche,
Deux livres enſemble habitoient.
L'un neuf, en maroquin & bien doré ſur tranche ;
L'autre en parchemin vieux, que les vers grignotoient.

Le Livre neuf, tout fier de ſa parure,
S'écrioit : Qu'on m'ôte d'ici ;
Mon Dieu, qu'il put la moiſiſſure !
e moyen de durer auprès de ce gueux-ci ?
Voyez la belle contenance
Qu'on me fait faire à côté du vilain !
Eſt-il œil qui ne s'en offenſe ?
h ! de grace, compere, un peu moins de dédain,
ui dit le Livre vieux ; chacun a ſon mérite,
Et peut-être qu'on vous vaut bien.
i vous me connoiſſiez à fonds .... Je vous en quitte,
it le Livre Seigneur. Un moment d'entretien,
eprend ſon camarade. Eh non ; je n'entends rien.
Souffrez du moins que je vous conte ...
Taiſez-vous ; vous me faites honte ;
Holà, Mons du Libraire, holà,
Pour vôtre honneur, retirez-moi de là.
Un Marchand vient ſur l'entrefaite,
Demande à voir des Livres ; il en voit

A l'aſpect du bouquin, il l'admire & l'achéte ;
C'étoit un Auteur rare, un Oracle du droit.
Au ſeul titre de l'autre, ô la mauvaiſe emplette !
Dit le Marchand homme entendu.
Que faites-vous de ce Poëte
Extravagant enſemble & morfondu ?
C'eſt bien du maroquin perdu.

Reconnoiſſez-les bien ; faut-il qu'on vous les nomme,
Ceux dont en ces vers il s'agit ?
Du ſage mal vêtu le grand Seigneur rougit ;
Et cependant l'un eſt un homme ;
L'autre n'eſt ſouvent qu'un habit.

L'HOMME

L'HOMME INSTRUIT DE SON DESTIN.

Fable X.

UN homme avoit un jour obtenu du Deſtin,
Que de ſon avenir il lui fit confidence.
Au Livre de la Providence,
Il lut donc tout ſon ſort, ſes progrès & ſa fin.
Parmi de menus faits, de grandes avantures
Se déployerent à ſes yeux.
Il devoit être Roi, puiſſant & glorieux,
Et puis captif, & puis mourir dans les tortures.
Ces révolutions ſont le plaiſir des Dieux.
De tous ces objets quelle idée
Occupe deſormais mon pauvre curieux ?
Sa mort le ſuit par tout ; ſon ame intimidée
La ſouffre à toute heure, en tous lieux,
Ce Roi futur, que la frayeur conſume,

Se voit dans ſon affreux chagrin,
Eſclave comme Montezume,
Grillé comme Guatimoſin.
Ah! par pitié, grands Dieux, ôtez-moi cette image,
S'écria-t-il. Ses vœux ſont exaucez.
Il ne voit plus la mort ni l'eſclavage;
Dans ſon eſprit ce ſont traits effacez.
Le voilà donc qui voit en perſpective
Ce Sceptre abſolu qui l'attend:
En eſt-il mieux? le croyez-vous content?
L'impatience la plus vive,
Lui fait un ſiecle d'un inſtant.
Quelque faveur que le Ciel lui deploye,
Tout eſt inſipide pour lui.
Où les autres mourroient de joye,
Ce Roi futur ſeche d'ennui.
Ciel, cria-t-il encor, retranchez les années
Qui me ſeparent de mon bien.
Hâtez mes grandes deſtinées:
Hors de-là je ne goûte rien.
Ça, dit le Sort, malgré ton imprudence
Je ferai mieux que tu ne veux.

C'en eſt fait, tu vas être heureux ;
Je te rends à ton ignorance.

on lot ! bien à propos tout homme en fut pourvû.
Sans cela nôtre impatience
Feroit un mal d'un bien prévû ;
Et le mal nous tueroit d'avance.

CHez nos ayeux à qui Di
paix,
Un Aſtrologue étoit un meuble néce
Sans ſon avis on ne pouvoit rien
La raiſon commandoit ; il reſte en
mais ;
Qu'eſt-ce que l'Aſtrologue augure
faire ?
Vouloit-on bâtir, voyager ;
Vendre, aller faire des empléte
Se marier ou ſe purger ?
Il vous falloit ſurtout le *Viſa* des pla
Tout Aſtrologue étoit priſé ſon péſa

Avoit des arbres à planter.
Son prédiſeur qu'il s'en va conſulter,
Fait ſon thême, étudie, & trouve pour l'ouvrage
Les Celeſtes aſpects dont il faut profiter.
Allons, dit le Docteur, qu'on plante tout-à-l'heure;
Le Ciel ne veut ni delai, ni demeure;
Si l'on tarde un moment, ces arbres ſont perdus.
Pour l'influence bienfaiſante,
Je ne compte qu'une heure au plus.
Soudain on obéït, on plante;
En moins de rien voilà nos arbres en état,
Munis d'un bon certificat.
Ils devoient atteindre un grand âge;
Grêle, pluye & vents en courroux,
Main d'homme n'y pourroit cauſer aucun dommage;
Le Ciel les protegoit envers & contre tous.
A quelques jours de ce plantage,
Le Seigneur prend un nouveau Jardinier.
Le plan ne lui plut pas; il arracha l'ouvrage

Qui ſelon lui n'eût pû fructifier.
Quand le Seigneur le vit, Ah malheureux; ah traître,
Qu'as-tu fait là, dit-il, au déplanteur?
Ces arbres auroient fait le plaiſir de ton maître.
Mon Aſtrologue en ce point grand Docteur,
Avoit pour les planter pris l'inſtant bienfaicteur,
Où tout le Senat planétaire
M'étoit garand du ſuccès de l'affaire.
Tout beau, dit le manant, à tort vous vous fâchez;
Je n'entends rien, Monſieur, à vôtre Dialogue:
Mais vos arbres ſont arrachez:
L'inſtant ne valoit rien: battez vôtre Aſtrologue.

APOLLON ET MINERVE, MEDECINS.

Fable XII.

A MONSIEUR DE FONTENELLE.

Fontenelle, grand maître & de proſe & de rime,
De qui l'eſprit contient tous les eſprits,
Et qui, doüé d'une raiſon ſublime,
Ne l'as point aux dépens des graces & des ris;
Je traite dans ces vers la ſcience commune
Que perſonne n'apprend, que chacun croit ſçavoir,
La Morale; & de peur qu'elle ſoit importune,
Sous des voiles riants je la fais entrevoir.
Tu ſçais à fonds cet art qu'à peine l'on effleure.
Avant de t'élever aux ſpéculations,

Tu t'étois muni de bonne heure,
Du principe des actions.
Prononce donc ſur mes allégories;
Juges-en ſans appel le fonds & le détail:
C'eſt à tes lumieres chéries
Que je ſoûmets tout mon travail:
Non pas qu'en tout j'eſpere gain de cauſe;
J'aurai tort en plus d'un endroit.
Ici la rime ſouffre, & plus loin c'eſt la choſe;
Je n'irai pas peut-être à mon but aſſez droit;
Parfois un mot intrus d'un autre tient la place,
Et quelquefois le tour eſt vicieux;
Tantôt trop de foibleſſe, & tantôt trop d'audace;
Même, où j'aurai bien fait, j'aurai manqué le mieux.
Mais quoi! ne ſçais-tu pas quelle eſpece eſt la nôtre?
Chacun de ſes talens a beau s'enorgueillir:
Dès qu'on eſt homme, il faut faillir,
Et je ſuis homme en cela plus qu'un autre.

Apollon & Minerve étoient bannis des Cieux.
Pour quel ſujet ? Cela n'importe ;
Paſſons-nous-en ; le Souverain des Dieux,
Quand tel eſt ſon plaiſir, met les gens à la porte ?
On obéït, faute de mieux.
Que faire, dirent-ils ? ſevrez de l'ambroiſie ?
Il faut chez les mortels aller gagner ſa vie.
Moi, dit le Dieu, je ſçais un bon métier.
J'ai bien auſſi le mien, répondit la Déeſſe.
Ils firent choix d'une Ville de Grece,
Et s'établirent là, chacun en ſon quartier.
Apollon ſe fit empirique ;
Gueriſſoit tous les maux du corps ;
Des organes uſez rajuſtoit les reſſorts ;
Pour chaque maladie avoit un ſpécifique.
Quant à Minerve, elle exerçoit
Une plus haute médecine ;
C'étoit l'ame qu'elle panſoit ;
En extirpoit le mal juſques à la racine.
L'homme eſt ami du ſtile charlatan :
Bien le ſçavoit la prudente Déeſſe.

Elle l'affecta donc, & comme orvietan,
Elle débitoit la Sageſſe.
Son affiche portoit en caracteres d'or
Qu'à ſon art ſouverain rien n'étoit incurable.
Que l'on m'amene un ſcelerat, un diable,
Quelque choſe de pis encor;
Je vous le rends blanc comme neige;
Je vous le gueris net d'un ſeul trait d'Elixir;
Au ſortir de chez moi les vertus en cortege
Marcheront ſur ſes pas; il n'aura qu'à choiſir;
Je vous redreſſe un eſprit gauche;
Je vous netoye un cœur gangréné de débauche;
Fievre d'ambition, au feu toûjours nouveau,
Avec redoublement & tranſport au cerveau,
Menſonge continu, malice invétérée,
Avarice déſeſpérée,
Tous les vices en un monceau,
Je m'en jouë, & cent fois j'ai fait ſemblables cures.
Et n'allez pas penſer que ce ſoient impoſtures,

ez de mon remede, & je n'en veux le prix
Que de ceux que j'aurai gueris.
ollon faiſoit mieux; on le payoit davance;
ant la guériſon il vendoit l'eſpérance.
pendant tout couroit chez le Dieu Medecin;
rchargé de pratique, il prenoit davantage;
foule en augmentoit; on eût tout mis engage,
ôt que de manquer le remede divin.
fut riche bien-tôt, comme un homme d'affaire,
Et Minerve n'étréna pas.

Les maux du corps font tout nôtre embarras:
Ceux de l'ame n'importent guere.

LE TRESOR.

Fable XIII.

UN Prince voyageoit, chærchant les avantures,
Mais non pas tout à fait en chevalier errant;
Il marchoit avec ſuite, avoit pris ſes meſures;
Sa caſſete ſuivoit, bon tréſor, ſûr garand
Contre mille beſoins, enfans des longues courſes;
Le courage & l'argent, c'étoit là ſes reſſources.
Il apperçoit un jour, écrits ſur un rocher,
Ces mots en vrai ſtile d'Oracle :
Je mene au grand tréſor qu'un Dieu voulut cacher;
Il eſt gardé par maint obſtacle;
Et d'abord, pour prémier miracle,
C'eſt par mon ſein qu'il faut marcher.
Perçons-le, dit le Prince: On aſſemble mille hommes,

Travaillant jour & nuit, bien nouris, bien payez ;
Et moyennant de groſſes ſommes,
En peu de jours les chemins ſont frayez.
Le rocher traverſé, ſe préſente un abîme.
Le Tréſor eſt plus loin, dit un autre écriteau;
Comble-moi. Soit ; comblons ; dit l'Amadis nouveau ;
Le Tréſor, à ce que j'eſtime
Sur ces précautions, doit être un bon morceau.
Nouveau travail & nouvelles dépenſes.
Mais l'abîme comblé, les belles eſpérances
Se reculent encor. D'une épaiſſe forêt
Un Pin gravé lui dit : *Le Tréſor eſt tout prêt ;*
Mais pour aller juſqu'à ſa niche,
Il faut abattre bien du bois.
Sur nouveaux frais, on travaille, on défriche ;
La caſſette du Prince eſt enfin aux abois.
Il arrive au travers de la futaye ouverte
Dans une campagne déſerte.
Un ſeul dragon gardien du Tréſor ;

Lui dit : ce n'eſt pas tout, il faut me vaincre encor.
Bon, dit l'autre ; il s'agit maintenant de courage ;
Ma bourſe étoit à bout : ma valeur ne l'eſt pas.
Il fond ſur le dragon, qui réveillant ſa rage,
Et d'un regard terrible annonçant le trépas,
Vomiſſoit un affreux nuage
De fumée & de feux précurſeurs du carnage.
Le Prince combat en Héros ;
Le danger même l'évertuë.
Il porte mille coups ; le ſang coule à grands flots ;
Il eſt bleſſé vingt fois ; mais à la fin il tuë.
Enfin, voici, dit-il, le Tréſor qu'on me doit.
Il appelle ; on vient voir ; on calcule la ſomme ;
On trouve, ſou pour ſou, tout l'argent qu'à nôtre homme
Avoit coûté ce grand exploit ;
Et d'un baume excellent deux petites meſures,

Juſte, ce qu'il en faut pour guerir ſes bleſ-
ſures.
Le Dieu s'étoit joué du Chevalier errant.

Il vouloit par là nous apprendre,
Qu'après bien des peines ſouvent
On n'eſt pas mieux qu'auparavant.
Heureux qui n'eſt pas pis! ce ſont graces à
rendre.

LE CHAMEAU.

Fable XIV.

PAr pitié pour le fou ſouvent le Sa
plie ;
Pour vrai reſpect le fou prend ſa piti
L'égard qu'on a pour la folie,
La rend plus folle de moitié.
Ce Grand ne peut ſouffrir que l'on le contr
diſe.
Eh bien, ſoit, vous avez raiſon.
Nous voilà pris au mot : pas le moindre ſou
çon
Qu'il vient de dire une ſotiſe,
Et que nôtre ménagement
Lui dit qu'il eſt ſot doublement.
On voit un Auteur fanatique,
Sur chacun de ſes vers prêt à s'extaſier ;
Pâliſſant, frémiſſant à la moindre critique
De peur de le mortifier,
Nous nous prêtons à ſa manie ;

Un mot d'éloge échape ; & mon homme eſt
perdu.
L'Idiot deſormais ſe va croire un génie.
Vous l'avez dit : du moins, l'a-t-il bien en-
tendu.
J'alleguerois ſans peine un tas d'autres exem-
ples ;
La morale n'a point de matieres plus amples:
Mais je n'épuiſe rien ; & de crainte d'ennui,
L'art demande que je m'arrête.
Dire tout au Lecteur, cela n'eſt pas honnête :
C'eſt trop ſe défier de lui.

Pour mille bons endroits, les Chameaux ont
un vice ;
Ce n'eſt pas trop ; le pied leur gliſſe ;
Ils ſont ſujets à s'écarter.
Ceci poſé, je puis conter
Comme un chameau, d'ailleurs fort ſage &
fort honnête,
S'enorgueillit d'un cas qui lui tourna la tête.
Avec ce Monſieur-là, ceux qui le conduiſoient

Alloient paſſer un mont fort rude.
Le Chameau patiſſoit; ſes pieds s'y refuſoient;
Nos gens ſont en inquietude;
Pour rendre le chemin moins gliſſant & plus beau,
Ils mettoient des tapis ſous les pieds du Chameau.
A la précaution qu'il prend pour déférence,
Le Chameau ſe rengorge; il vous fait le gros dos;
Compte ſes pas, comme un pedant ſes mots;
Et marche gravement ainſi qu'une Eminence.
A paſſer la montagne il met le jour entier;
Et la nuit toute entiere, il rêve
A l'honneur du tapis; le ſommeil n'y fait trêve;
Il ne dort pas, de peur de l'oublier.
Mais quand, le lendemain, on veut qu'à l'ordinaire,
Pour recevoir ſa charge il baiſſe les genoux;
Qu'eſt-ce, Meſſieurs? êtes-vous fous,
Dit le Superbe Dromadaire?

N'eſt-ce pas moi qu'hier vous traitiez en
Seigneur ?
Suis-je aujourd'hui d'une autre eſpece ?
Ses Maîtres à grands coups gueriſſent ſon
yvreſſe ;
Allons, bas ; maître raiſonneur ;
Le tapis t'a gâté : ce n'étoit pas honneur ;
C'étoit égard pour ta foibleſſe.

LES AMIS TROP D'ACCORD.

Fable XV.

IL étoit quatre amis qu'assortit la Fortune;
Gens de goût & d'esprit divers.
L'un étoit pour la blonde & l'autre pour la brune;
Un autre aimoit la prose, & celui-là les vers.
L'un prenoit-il l'endroit? l'autre prenoit l'envers.
Comme toûjours quelque dispute
Assaisonnoit leur entretien,
Un jour on s'échaufa si bien,
Que l'entretien devint presque une lutte.
Les poumons l'emportoient; Raison n'y faisoit rien.
Messieurs, dit l'un d'eux, quand on s'aime,
Qu'il seroit doux d'avoir même goût, mêmes yeux!
Si nous sentions si nous pensions de même,

Nous nous aimons beaucoup, nous nous aimerions mieux.
Chacun étourdiment fut d'avis du problême,
Et l'on ſe propoſa d'aller prier les Dieux
De faire en eux ce changement extrême.
Ils vont au Temple d'Apollon
Préſenter leur humble Requête;
Et le Dieu ſur le champ, dit-on,
Des quatre ne fit qu'une tête:
C'eſt-à-dire, qu'il leur donna
Sentimens tout pareils & pareilles penſées;
L'un comme l'autre raiſonna.
Bon, diront-ils, voilà les diſputes chaſſées.
Oui; mais auſſi voilà tout charme évanoui;
Plus d'entretien qui les amuſe.
Si quelqu'un parle, ils répondent tous: Oui.
C'eſt deſormais entr'eux le ſeul mot dont on uſe.
L'ennui vint: l'amitié s'en ſentit alterer.
Pour être trop d'accord nos gens ſe déſunifſent.

Ils chercherent enfin, n'y pouvant plus durer
Des amis qui les contrediſſent.

C'eſt un grand agrément que la diverſité.
Nous ſommes bien comme nous ſommes.
Donnez le même eſprit aux hommes ;
Vous ôtez tout le ſel de la ſociété.
L'Ennui nâquit un jour de l'Uniformité.

LA PAIX.

Fable XVI.

ENtre les Dieux jadis ſurvint un incident.
Les uns vouloient perdre une Ville,
Les autres la ſauver ; ils s'échaufent la bile ;
Peu de raiſons, grand bruit, & couroux imprudent :
On ſe raille, on s'outrage, & rien ne ſe décide ;
Déja, l'un l'autre s'excédant,
Pluton branle ſa Fourche, & Pallas ſon Egide,
Et Sieur Neptune ſon Trident.
Quoi, Meſſieurs, dit Jupin ; quoi, pour une autre Troye,
La guerre encor s'éleveroit chez vous ?
Voulez-vous toûjours qu'on vous croye
Des Dieux capricieux & fous ?
N'a-t-on pas dit aſſez de ſotiſes de nous ?

Hola, la Paix, dit-il; la Paix. Point de nouvelles;
La Paix n'étoit au Ciel; il fallut la chercher.
Va, Mercure, ajuſte tes aîles;
J'ignore où cette Paix peut s'être allé cacher;
Cherche-là vîte & me l'amene.
Mercure part, arrive, & le tout d'un haleine.
Le voilà d'abord à la Cour.
On ſçait que Politeſſe habite ce ſejour:
Le Dieu croit tenir ſon affaire.
On s'y louë, on s'embraſſe, on s'empreſſe à ſe plaire;
Offres, ſoins obligeans, complimens faits au tour.
Bon; n'allons pas plus loin; mais il ſe déſabuſe;
Il voit bien-tôt que c'eſt traitreſſe ruſe,
Que tout eſt diviſé, qu'on ſe hait, qu'on ſe nuit,
Que la guerre eſt réelle, & le reſte un vain bruit.

Aux Tribunaux Mercure ſe tranſporte ;
Non pas qu'il crût trouver la Paix chez les plaideurs ,
Mais chez les Magiſtrats. Gravité les eſcorte ;
La Paix regne en leur air & ſemble être en leurs cœurs.
Mais il s'y trompe encor ; Themis embarraſſée
Ne peut les accorder ſur le ſens de ſes loix ;
Chacun plaide pour ſa penſée ;
Chicane brouille tout, les avis & les droits.
Des Tribunaux Mercure court aux temples ;
Leurs Miniſtres , dit-il , doivent les bons exemples ;
J'y trouverai la Paix. Non pas, la Paix, je croi ,
Monſieur le Dieu ; mais bien Diſcorde continuë ,
Sentimens oppoſez , haine , mauvaiſe foi.
L'un ſoûtient ſon Oracle , & l'autre ſa Statuë ;

Chacun veut tout tirer à ſoi.
Voyons chez les Sçavans ; car la ſcience eſt une,
Dit le Dieu ; ces Meſſieurs doivent être d'accord.
Point du tout ; jalouſe Rancune
Au milieu d'eux eſt comme dans ſon fort.
Diſpute à l'infini ; procédé malhonnête ;
Modernes, anciens, ſont toûjours en procès.
Homere étoit un Dieu. Non, c'étoit une bête,
Dit l'autre : & des deux parts excès.
Mercure de ce pas s'en va dans les familles.
Que trouve-t-il chez les époux ?
Prudes & débauchez, coquêtes & jaloux ;
Maris caducs, femmes qu'on laiſſe filles,
Et s'en vengeant peut-être ; enfin les béatilles
De l'Himenée, ennuis, chagrins, dégoûts :

n dit blanc, l'autre noir; voilà comme ils
ſont tous.

Entre freres autre diſcorde;
louſie, interêt, & toûjours démêlez.
e trouverai-je donc perſonne qui s'accor-
de?

Tous les cerveaux ſont-ils troublez,
it Mercure? Du moins les enfans & les
peres...

Autre erreur, & nouveaux debats.

Il les trouve appointez contraires
u les peres ſont durs, ou les enfans in-
grats.

juſte Ciel! j'ai fait un belle ambaſſade, *
iſoit déja Mercure, en retournant aux
Cieux:
lais comme en ſon chemin il détournoit les
yeux,
voit la Paix aſſiſe, ainſi qu'une Nayade,
u bord d'une fontaine & ſous de verds ra-
meaux.
h, te voilà; dit-il! J'habite ces hameaux;

* Paroles de Soſie dans l'Amphitrion.

Lui répond-elle, avec ce ſolitaire.
Fort bien ! reprit Mercure, à ce que je voir,
Non plus que nous, l'homme a b faire,
Il faut être ſeul pour t'avoir.
Encor avec ſoi-même a-t-on plus d'une affaire.

LE CHEVAL ET LE LION.

Fable XVII.

DOutez, Mortels, doutez; car vous ne ſçavez rien.
Je ris, quand je vous vois prendre l'affirmative;
Je ris, quand je vous vois tenir la négative;
Doutez, vous dis-je encor; cela ſeul vous ſied bien.
Point de queſtions decidées;
Vous n'avez qu'un petit cerveau,
Où voltigent quelques idées,
Qui ne ſont pas du vrai l'infaillible flambeau.
Il eſt ailleurs un ocean immenſe
De véritez qui ne vous luiſent point;
Et vôtre être même eſt un point
Que vous ſentez ſans connoiſſance.
Après cela, pourriez-vous bien
En croire ſur le reſte un orgueil qui vous flatte?

Apprenez ſeulement ce que ſçavoit Socrate:
Sçachez que vous ne ſçavez rien.

Certain Cheval natif de la Norvege,
Voyageur d'inclination,
Etoit ſorti de ſon climat de neige.
Pour voir le monde; il paſſe en Albion *;
Puis en France, en Eſpagne, & pouſſant ſon voyage,
Aborde enfin à l'Africaine plage.
C'étoit là que Sire Lion,
Prince abſolu du voiſinage,
Donnoit ſon ſens, ſon appetit pour loi.
L'Etranger ſçavoit vivre, & pour lui rendre hommage,
Il ſe fait préſenter au Roi.
L'Audience eſt des plus ſuperbes;
Le Lion eſt aſſis ſur un haut Trône d'herbes;
Et ſous un riche dais de rameaux enlaſſez:
Ses courtiſans nombreux autour de lui placez,
Sur l'air du Souverain compoſoient leurs viſages.

* L'Angletere.

Soyez le bien venu, dit-il, & commencez
A me raconter vos voyages.
J'ai du loiſir; parlez & me rejouïſſez.
Sire, dit le Cheval, faiſant la révérence,
Sachez d'abord la différence
De mon païs à celui-ci;
Les hommes y ſont blancs; je les vois noirs ici;
Là les campagnes & les arbres,
Brillent d'une blanche toiſon
Que le Ciel y verſe à foiſon.
Les fleuves durs comme les marbres,
Se traverſent à pied, portent d'énormes
poids.....
O l'inſolent menteur! interrompt le Monarque;
Me croit-il une dupe? en ai-je quelque marque?
Eſt-ce ainſi qu'on impoſe aux Rois?
Nôtre voyageur quadrupede
Veut repartir; il n'eſt plus temps.
Au diable le trompeur de gens,
Cria toute la Cour: on vous le chaſſe; il
cede

Aux coups de cornes & de dents.

Tel eſprit fort, ſoi diſant infaillible,
Nie avec même orgueïl, tout ce qui le ſurprend.
Je ne le conçois point; donc il eſt impoſſible.
Vrai ſillogiſme d'ignorant.

LES ANIMAUX COMEDIENS.

Fable XVIII.

A MONSIEUR GILLOT.

GIllot, mon frere en Apollon,
Car ce n'eſt pas par fantaiſie
Que la Peinture avec la Poëſie
Fraterniſe au ſacré vallon;
Leur origine en effet eſt pareille;
L'une & l'autre eſt un don des Cieux;
:e que par les diſcours l'une peint à l'oreille,
'autre par les couleurs ſçait le conter aux yeux.
Les animaux qui parlent dans mes Fables,
Doivent agir dans tes tableaux.
lontre-les ſous des traits naïfs & véritables;
Que ſous ta main, Quadrupedes, Oyſeaux,
Inſectes, que tout prenne une ame.
ole plûtôt au Ciel, y derober la flame

Dont Prométhée autrefois anima
Le corps humain que lui-même il forma.
Argumente par ton génie,
Contre l'orgueil Carteſien
Dont la Logique aux animaux dénie
Crainte, deſir & tout : je n'y ſouſcris en rien.
Je les fais raiſonner ; & ton art, je m'en flate,
M'empêchera de paroître menteur :
Tout animal par toi va dire au ſpectateur :
Qu'en penſez-vous ? ſuis-je automate ?

Les animaux, un jour, jouoient la Comédie ;
Théâtre artiſtement formé de rameaux verds ;
Dans les entr'actes ſimphonie
D'oiſeaux, de roſſignols experts.
Le plus beau cependant n'étoit pas l'harmonie.
Ce qui ſe faiſoit plus loüer,
C'étoit l'aſſortiment des rôles au génie
Des Acteurs qui devoient joüer.
Le Lion fait le Roi ; Roi qu'il étoit lui-même,

Doute-t-on que ſa majeſté
Ne ſouînt bien l'honneur du diadême ?
u'il ne prît, comme il faut le ton d'autorité ?
e Taureau fait l'amant ; air noble, mine
haute,
Et vive flame dans les yeux ;
Paſſion ne lui faiſoit faute ;
ntant ce qu'il diſoit ; ſentant même encor
mieux.
Le chien prudent & plein de zêle,
toit de l'amoureux le confident fidele.
La Geniſſe à la blanche peau,
Parée encor de ſa jeuneſſe,
Faiſoit le rôle de Princeſſe,
ecevant fierement les ſoupirs du Taureau.
e Tigre pour regner ménageoit une ligue ;
'un vrai conſpirateur il avoit le maintien ;
Bref, afin qu'il n'y manquât rien,
Le Renard conduiſoit l'intrigue.
Le beau ſpectacle que c'étoit
u'un choix de tels Acteurs, tous dans leur
caractere !
toit-ce une action que l'on repreſentoit ?

Non ; c'étoit le vrai même ; on ne pouv
mieux faire ;
C'étoit la bonne troupe : auſſi l'on s'y port
Mais, un Singe un beau jour, en levant
épaules,
O, dit-il, les pauvres Acteurs !
Il gagea que lui ſeul il joüeroit tous les rô
Et raviroit les Spectateurs.
On vous le prend au mot ; il joüe,
Contrefait tout en moins de rien ;
Mais que ſervent ſes ſauts, ſa grimace &
mouë ?
En faiſant tout, il ne fait rien de bie
Pour imiter le Roi, ſur ſes pieds il ſe hau
Il fronce le ſourcil, crie haut, fait l'empo
Et ne met qu'une grandeur fauſſe
En place de la Majeſté.
Il fait l'amant ſans grace & ſans délicate
Le confident ſans zêle & ſans diſcrétion ;
Met dans le rôle de Princeſſe
Force mines, faux airs, mainte affectati
Dans le ſeditieux ne fait voir que baſſeſſe
Ne mêle aucun courage avec l'ambition.

Enfin au lieu d'un intriguant habile,
Il ne montra qu'un étourdi.
)e ſiflets redoublez l'Acteur eſt aſſourdi.
)ue ne ſe donnoit-il pour bouffon, pour agile :
Dans la farce on l'eût applaudi.

La vie humaine eſt une piece,
Où nous ayons nôtre rôle à jouer.
:hacun a le ſien propre où Nature le dreſſe.
n veut-on prendre un autre ? on ſe fait baſouer.

LE TIRAN DEVENU BON.

Fable XIX.

NOn, il n'eſt rien de ce que nous voyons
Qui ne parle & ne nous inſtruiſe.
Tout eſt matiere à nos reflexions ;
Tout évenement moraliſe.
Sçachons donc reflechir, méditer, raiſonner ;
Sans ce point-là l'Homme & la Bête
Sont même choſe : on pourroit les donner
L'un pour l'autre, tête pour tête.
Ne comptons point ſur les avis d'autrui :
Ils ne cauſent ſouvent que colere ou qu'ennui.
De tout Cenſeur, quel qu'il puiſſe être,
Le ſermon nous eſt odieux ;

Quand on ſe parle, on s'écoute bien mieux ;
Pour être bon diſciple, il faut être ſon maître.
Pourquoi cela ? demande-t-on.
En voici, je croi, la raiſon.
C'eſt qu'on ne ſent quand un autre nous blâme
Que la honte d'être en ſon tort :
Sentiment douloureux que repouſſe nôtre ame,
Et qui lui ſeul épuiſe ſon effort.
Mais, quand ſoi-même, on ſçait ſe faire entendre
Que la raiſon nous doit donner la Loi ;
On ſent l'honneur de ſe reprendre,
Et le plaiſir de ne ceder qu'à ſoi.
Ce qu'un autre nous dit ſe grave ſur le ſable ;
Ce que nous nous diſons ſe grave ſur l'airain.
Ainſi fut fait l'eſprit humain ;
Et vous l'allez voir par ma fable.

Il étoit un Tiran, l'horreur de ſes vaſ-
ſaux,
Qui ſe joua long-temps au gré de ſon en-
vie,
De leur honneur, de leurs biens, de leur
vie.
Guerre, famine, peſte, & s'il eſt d'autres
maux,
Tous enſemble euſſent moins affligé la Pro-
vince,
Que ne faiſoit ce méchant Prince.
Il changea pourtant un beau jour.
Le Tiran ſe transforme en Prince débon-
naire;
Neron devint Titus; & ſon Peuple eut un
pere:
Il en étoit l'horreur; il en devint l'amour.
Un de ſes courtiſans lui demandant la cauſe
De cet étrange changement,
Tout étrange qu'il eſt, dit le Roi, peu de
choſe

L'a produit en un ſeul moment.
Un jour que j'étois à la chaſſe,
J'apperçus un Renard, qui de gayeté de cœur,
Etrangloit un Poulet qui lui demandoit grace :
Soudain accourt un Loup d'auſſi mauvaiſe humeur,
Qui vous met le Renard en quartiers ſur la place.
Je vois un Tigre au même temps,
Qui ſur le Loup aſſouviſſant ſa rage,
Vous le déchire à belles dents ;
Et le Tigre après ce carnage,
Alla tomber plus loin ſous les traits de mes gens.
Je m'aviſai de trouver là l'image
De mes tirannïques penchants ;
Et je me rappellai cette vengeance ſage,
Qui garde en ſes tréſors un ſalaire aux méchants.
Le bien ou le mal ſe moiſſonne,
Selon qu'on ſeme ou le mal ou le bien.

Cette réflexion fit naître en moins de rien
Tout le changement qui t'étonne.
Sans qu'il en voulût être instruit,
On l'avoit mille fois étourdi de ce thême ;
Mais la leçon porta son fruit,
Dès qu'il se la donna lui-même.

LA VICTIME.

Fable XX.

D'Une blanche Geniſſe, honneur de ſon troupeau,
On fit choix pour un Sacrifice.
Le Dieu que par l'offrande on veut rendre propice,
N'avoit jamais goûté d'un ſi friand morceau.
Le front orné des ſaintes bandelettes,
Elle brilloit des plus riches couleurs.
La tête couverte de fleurs
Elle marche au ſon des trompettes;
Grande muſique à pluſieurs chœurs.
Que de cérémonie! eh! que puis-je connoître,
Dit la Geniſſe, à tout ceci?
Serois-je donc Déeſſe? & pourquoi non? peut-être.
Aux reſpects qu'on me fait paroître,

Il faut bien qu'on le penſe : Eh bien, penſons-le auſſi.
Elle entre au Temple, en raiſonnant ainſi.
Nouveaux honneurs ; à l'Autel on la mene ;
Le feu ſacré s'allume ; on fait fumer l'encens.
De ſa Divinité la voilà plus certaine ;
N'en doutons plus, dit-elle ; je me ſens ;
Ils m'adorent ces bonnes gens.
Par le Stix je payerai leur peine.
Certaine Mouche alors, fort incivilement ;
Bourdonne autour de la Geniſſe ;
Tais-toi ; ne vois-tu pas que ton bourdonnement,
Dit la nouvelle Io, trouble le Sacrifice ?
A mon Apothéoſe, eſt-ce à toi de ſouffler ?
Pardon ; je ne veux rien troubler,
Dit la Mouche ; j'attends ſeulement qu'on t'immole,
Pour te ſavourer à loiſir.
Le mets eſt bon ſur ma parole ;
Ces Meſſieurs ſçavent bien choiſir.

Seule, tu vaux une Hecatombe...
La Mouche parle encor, que la Geniſſe tombe.
Le fer ſacré termine ſes erreurs;
De ſon ſang la terre eſt couverte.
Ainſi les inſenſez s'applaudiſſent d'honneurs
Qui les menent droit à leur perte.

LES MOINEAUX.

Fable XXI.

NOtre cœur veut avoir ſa pleine liberté.
L'ombre de contrainte le bleſſe;
Et c'eſt un Roi jaloux de ſon autorité,
Juſques à la delicateſſe.
Cet objet me plaît; mais ſur tout
Ne m'obligez pas de m'y plaire.
Ordonnez-moi ce que je voulois faire;
Vous allez m'en ôter le goût.
Eh! pourquoi cette Loi m'eſt-elle rigoureuſe
En me liant à mon plaiſir?
C'eſt que je n'y ſens plus cette douceur flateuſe,
Que je goûtois à le choiſir.
En choiſiſſant, je croi du diadême
Exercer les droits ſouverains.
Quelque ordre ſurvient-il? je ne ſuis plus le même;
Le ſceptre me tombe des mains.

Je ſonge alors à ſecoüer ma chaine,
Impatient de rentrer dans mes droits.
L'objet de mon plaiſir le devient de ma peine;
Ma dépendance eſt tout ce que j'y vois.
Tout beau, me dira-t-on; reprimez ce langage;
Nos devoirs ſelon vous, ſont donc un eſclavage?
La loi qui les preſcrit nous devroit allarmer?
Non pas; car elle eſt pour le ſage
La beauté même qui l'engage;
Et c'eſt choiſir que de l'aimer.

Dans un bois habité d'un million d'oiſeaux;
Spacieuſe cité du peuple volatile,
L'Amour uniſſoit deux moineaux.
Amour conſtant, quoique tranquile;
Careſſe ſur careſſe, & feux toûjours nouveaux,
Ils ne ſe quittoient point. Sur les mêmes rameaux
On les eût vûs perchez toute la matinée,

Vôler enſemble à la dinée,
S'abreuver dans les mêmes eaux,
Célébrer tout le jour leur flame fortunée;
Et de leurs amoureux duos,
Attendrir au loin les échos.
Même roche la nuit eſt encor leur hôteſſe;
Ils goûtent côte à côte un ſommeil gracieux;
L'une ſans ſon amant, l'autre ſans ſa maîtreſſe,
N'eût jamais pû fermer les yeux.
Ainſi dans une paix profonde,
De plaiſirs aſſidus nourriſſant leurs amours,
Entre tous les oiſeaux du monde,
Ils ſe choiſiſſoient tous les jours.
Tous deux à l'ordinaire, allant de compagnie,
Dans un piege ſe trouvent pris;
En même cage auſſi-tôt ils ſont mis.
Vous voilà, mes enfans; paſſez-là vôtre vie;
Que vous êtes heureux d'être ſi bons amis!
Mais dès le premier jour il ſemble
Que le couple encagé ne s'aime plus ſi fort;
Second jour, ennui d'être enſemble,
Troiſiéme,

Troiſiéme, coups de bec ; puis, on ſe hait à
mort.
Plus de duos ; c'eſt muſique nouvelle ;
Diſpute & puis combat pour vuider la que-
relle.
Qui les appaiſera ? pour en venir à bout ;
Il fallut ſeparer le mâle & la femelle.
Leur flame en liberté devoit être éternelle ;
La néceſſité gâta tout.

LIVRE CINQUIESME.

LE PHOENIX ET LE HIBOU.

FABLE PREMIERE.

A LA REINE DE PRUSSE.

J'Ai commencé mon Livre par mon Roi ;
Une autre Majeſté couronnera l'ouvrage,
Reine, agrée ici mon hommage ;
Ce tribut étranger n'en vaut que mieux pour toi.
L'encens de tes ſujets reſſent la dépendance ;
Tous leurs hommages te ſont dûs.
Ils ſont ſujets de ta puiſſance ;
Je ne le ſuis, moi, que de tes vertus.
J'ai conſulté la Renommée
Sur ton cœur & ſur ton eſprit ;
La bonne courriere charmée

En dit merveille, & jamais ne tarit.
Le Ciel dans ton ame, dit-elle,
A verſé ſes plus grands tréſors;
La noble Vérité, la Juſtice fidelle
En ſont les ſublimes reſſors.
Ce que de ſages loix à tes peuples commandent,
Tu ſçais l'inſpirer par tes mœurs;
Et ta vertu ſoûmet des cœurs
Qui rebelles aux loix, à l'exemple ſe rendent.
Plus d'une Princeſſe ſous toi
Apprend à ſoûtenir ton ſacré caractere,
S'inſtruit à faire un jour, à l'envi de ſa mere,
Les delices d'un peuple & le bonheur d'un Roi.
La Déeſſe, en paſſant, m'a dit que ton ſuffrage
Ne ſe refuſoit pas à mes heureux écrits:
Sans doute la vertu dont j'y trace l'image,
Y met à tes yeux quelque prix.
Mes Fables à peine encor nées
Aſpirent aux mêmes honneurs.
De mes Odes reçoi les ſœurs;

Que ces cadettes fortunées
Trouvent auprès de toi le fort de leurs aînées;
Elles te font leur cour, tout au moins par les mœurs.
Puiſſe ton jeune fils qui, ſous de ſages guides,
Va s'inſtruire à donner la loi,
Partager les leçons ſolides
Que j'oſe donner à mon Roi.

LE PHŒNIX.

Phœnix, premier du nom, Roi des champs d'Arabie,
Grand adorateur du Soleil,
Avoit, comme un vrai Saint, paſſé ſa longue vie :
Le peuple aiſlé n'eut jamais ſon pareil.
L'oiſeau religieux, après plus de cent luſtres,
A ſon terme étoit parvenu.
L'ordre enfin veut qu'il meure; à peine il l'a connu,
Que ſans regret à ſes deſtins illuſtres,
Sans ſe plaindre, ſans s'allarmer,
Il travaille au bucher qui doit le conſumer;
Un Hibou près de là, caché dans un trou d'arbre,

Miſérable, vieux, mal en point,
Souffrant & glacé comme un marbre,
audiſſoit le Soleil qui ne l'écffauſſoit point,
on frere, dit le Saint, à quoi bon ce blaſphême ?
ends patience, & meurs mieux que tu n'as vêcu ;
mort n'eſt point un mal ; crois-le. Crois-le toi-même,
Dit le Hibou ; moi je ſuis convaincu
Que c'en eſt un ; je veux m'en plaindre ;
uand je me portois bien, j'ai fait comme il m'a plû ;
Je meurs encor ſans me contraindre ;
Et ton Sermon eſt ſuperflu.
D'ailleurs, tu parles bien à l'aiſe,
i, qui, ſeul de ton ordre, avec le monde es né ;
n Dieu, le Soleil même, à peine eſt ton aîné :
Eſt-il étonnant qu'il te plaiſe
De mourir ? tu dois être ſou
Et du monde & de ſon allure.

Si j'avois eu de jours auſſi pleine meſure,
Je regreterois moins mon trou.
Qu'aurois-tu vû de plus ? dit l'Arabique Apôtre ;
C'eſt toûjours même choſe ; un jour reſſemble à l'autre.
Mourant tous deux au même inſtant,
Nous aurons vêcu tout autant.
Adore le Soleil de qui tu tiens la vie ;
Et repens toi de l'avoir fui.
Quel bien t'eſt revenu de cette fuite impie,
Que remords, que chagrin, qu'ennui ?
Mais je finis ; le temps ſe paſſe ;
Et je ſuis preſſé de mourir.
Serviteur, & grand bien te faſſe,
Dit le Hibou ; pour moi je veux guerir.
Le Phœnix alors fuit ſon zêle ;
D'Aromates, de bois acheve ſon bucher ;
Aux rayons du ſoleil l'allume de ſon aile ;
Et ſoûmis, il s'y va coucher.
Les feux emportez par Zephire
Prennent au logis du Hibou :
Sur ſon bucher le Saint expire ;

L'impie expire dans ſon trou.
Mais l'un meurt pour toûjours, & l'autre de
ſa cendre
Renaît avec tout ſon éclat.
A l'immortalité le juſte doit s'attendre ;
La mort & pis, eſt pour le ſcelerat.
Mais c'eſt dommage, ce me ſemble ;
D'avoir encor à dire une autre vérité.
Le Phœnix eſt unique ; & pour la rareté,
Le juſte à peu près lui reſſemble.

SSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSS

LE FESTIN DU LION.

Fable II.

LE Lion, en bon Roi, voulut traiter ſa cour;
Il n'étoit pas comme ces Rois de l'Inde;
Qu'on ne voit point, qui craignent le grand jour,
Et dont la majeſté ſur la terreur ſe guinde:
Aſſuré de la crainte, il vouloit de l'amour.
On s'aſſemble à ſon antre, où la table eſt ſervie;
Ses cuiſiniers avoient mis là leur art;
Chevres, bonne volaille, & moutons gras à lard;
Bref, du côté des mets, odeur qui fait envie,
Grand appetit de l'autre part.
Sire Lion prend donc ſa place;
Princes Tigres après; puis Milords Sangliers,
Et les Ours à l'informe maſſe;
Un Cerf & quelque Loups ſe placent les derniers:

Bien entendu que de chacune eſpece
Les Dames ſe mêlent entr'eux ;
Car pour les ris & pour les jeux,
Que ſervent bonne chere & bon vin ſans maîtreſſe ?
Je dis bon vin, puiſqu'il n'y manquoit pas.
Le Singe les ſervoit, Echanſon du repas.
Ce fut lui qui les mit en joye,
Comme Vulcain * y mit jadis les Dieux.
A ſon maintien boufon bonne humeur ſe deploye ;
Chacun de rire à qui mieux mieux.
Après l'aimable raillerie,
De libertez en libertez,
On pouſſa la plaiſanterie
A d'offençantes vérirez.
Comme au plus foible (c'eſt le ſtile)
Tous s'adreſſent au Cerf. O le compere agile !
Diſoit-on. Quel Héros, s'il ne craignoit le cor !
Il a les pieds legers d'Achille,
Et ſçait fuir comme un autre Hector.

* Vulcain ſert à boire aux Dieux, dans l'Iliade.

Tout beau, reprit le Cerf chaud de vin &
de bile ;
Serois-je ici, Meſſieurs, ſi je n'avois du
cœur ?
Je l'avouerai pourtant, le bruit du cor me
bleſſe ;
Mais, comme vous ſçavez, chacun a ſa foi-
bleſſe ;
Demandez même au Roi ; la flame lui fait
peur.
Le Lion à ces mots demeure comme un ter-
me ;
Et réprimant ſon courroux cette fois ;
Il ouvre ſeulement la griffe, & la referme :
Clemence eſt le don des grands Rois.
Pour un moment la joye interrompuë
Revient bien-tôt ; on boit ſur nouveaux
frais.
Dès que la crainte eſt diſparuë,
Voilà tout de nouveau les Satiriques traits.
Entre la poire & le fromage,
Le Cerf crut avoir bien trouvé,
De dire à l'Ours : Mon Dieu le joli perſon-
nage !

Qu'il ſeroit beau ! que c'eſt dommage
Qu'on ne l'ait pas tout à fait achevé !
L'Ours n'entend guere raillerie ;
Sur le railleur il ſe jette en furie ;
Et vous l'étrangle bel & bien.
D'imiter le Lion l'Ours n'eut pas le courage ;
Le Cerf par ſon danger ne devint pas plus ſage ;
Les ſots ne profitent de rien.

LE RENARD PREDICATEUR.

Fable III.

LA morale ſans doute eſt l'ame de la Fable ;
C'eſt une fleur qui doit donner ſon fruit :
Vous voulez ſeulement lire un conte agréable ;
Sans le vouloir, vous allez être inſtruit.
On badine ; il paroît qu'on ne ſonge qu'à plaire ;
Et le jeu ſe tourne en leçon.
L'homme n'eût point voulu d'un précepte ſevere ;
Pour le prendre, il falloit trouver cet hameçon.
Ainſi ce Phrigien que l'Univers renomme,
Fut Précepteur du genre humain.
Qu'un Lecteur eſt bien ſous ſa main !

l'amuſe en enfant ; mais pour en faire un
homme.
ultivons ce bel art. Qu'à l'envi du pré-
mier
S'élevent de nouveaux Eſopes,
enſeurs rejouïſſans, & qui loin de crier
Comme de chagrins Miſantropes,
n nous reprimendant ſe font remercier.
Mais, faiſons-nous des regles ſûres ;
ue le conte ſoit fait pour la moralité ;
Prenons ſi juſte nos meſures,
ue nous allions tout droit à nôtre vérité.
Que le trait ſoit vif, & qu'il frappe.
'allez pas vous répandre en de trop longs
propos.
lus le ſens eſt précis, & moins il nous échap-
pe.
agnez-vous la memoire en menageant les
mots.
'elle-même parfois la Fable eſt évidente ;
Le ſens en ſaute aux yeux, & l'art
Défend alors qu'on le commente.
J'obſerve ici cette regle prudente.

Qui n'entendra pas mon Renard ?

Un Renard, grand Docteur mais déja ch
gé d'âge,
Ne pouvant plus comme autrefois,
Aſſieger les oiſeaux, ni chercher loin
droits,
De la ruſe eſſaya l'uſage.
Il ſe mit à prêcher, dit-on,
Contre la guerre injuſte & l'appetit gl
ton.
Outre une morale ſi belle,
Il avoit forte voix, geſte libre & bon t
L'air humble & grand dehors de zê
Pere Renard ſe fit bien-tôt un nom.
On dit que le Lion eut deſir de l'entendre
Pere Renard refuſa cet honneur.
Il avoit ſes raiſons, & qu'il ſçut faire pr
dre
Pour crainte de s'enfler le cœur.
Outardes, Poules & mainte Oye
S'en venoient en foule au Sermon;
On n'appréhendoit point de devenir ſa proy

Son texte raſſuroit tout l'auditoire oiſon.
Malheur, s'écrioit-il, à l'animal vorace!
Quoi, ſans tuer ne peut-on ſe nourrir?
Nous avons tant de biens que le Ciel, de ſa grace,
Dans les campagnes fait fleurir,
Et ſur les rameaux fait meurir;
Vivons d'herbe & de fruits; que faut-il autre choſe?
Tout ce qui vit, Meſſieurs, doit être reſpecté,
Nous en dirons plus d'une cauſe:
Injuſtice *primo*; *ſecundo* cruauté;
Mais cruauté qui nous expoſe
A manger nos parens; oui, nos parens, Meſſieurs:
Car apprenez que par métempſicoſe,
(Ecoutez bien chers Auditeurs)
Après que dans un corps l'ame a fait quelque pauſe,
Elle paſſe en un autre, & là ne ſe repoſe
Que pour paſſer encor ailleurs.
Vous voyez bien que le Loup ſanguinaire

En mangeant un Mouton, peut bien manger
son pere;
Que moi Renard, ſi j'allois eſcroquer
Quelque Poule ou bien quelque Oiſon de,
Je m'expoſerois à croquer
Ma pauvre mere la Renarde.
Plûtôt mourir cent fois! ah! que le Ciel m'en
garde.
C'eſt ainſi que s'eſtomaquoit
* Le Pithagore à longue queuë:
Ses exclamations s'entendoient d'une lieuë;
Et ſon zêle le ſuffoquoit.
Le Sermon achevé, tout l'Auditoire en joye
En le loüant ſe retiroit:
Mais pour le conſulter, quelque Poule ou
quelque Oye
Avec le cafard demeuroit.
Pour ſa collation il vous croquoit la proye
Bienheureuſe qui s'en tiroit!

* Pithagore enſeignoit la Metempſicoſe, & ne
geoit que des fruits & des legumes.

LE CHIEN ET LE CHAT.

Fable IV.

RAgotin, Chien picard & ſentant le terroir,
Fidele & bien ſa meilleure ame
Que dans ſon eſpece on pût voir,
Hôte d'une maiſon, ne s'y faiſoit valoir
Que par ſes ſoins zèlez pour Monſieur, pour Madame,
Pour enfans, valets, tout le train:
Jamais chien ne fut plus humain.
Vous l'euſſiez vû careſſer ſa Maîtreſſe,
Faire cent tours pour l'éguayer;
Prendre ſa part de joye ou de triſteſſe,
Selon qu'il la voyoit ou rire ou larmoyer;
D'une lieuë annoncer ſon maître;
Pour le ſervir appeller tous ſes gens;
Careſſer ſes amis, de loin les reconnoître;
Patte flatteuſe & point de dents.

Quelquefois dans un petit coche,
De traîner les enfans il faiſoit ſon devoir;
Il eſcortoit Catos quand elle alloit *le ſoir*;
Pour le cuiſinier même il étoit tournebroche;
Il étoit tout: auſſi dans le logis
Ne comptoit-il que des amis:
J'en excepte un Matou dont il tira l'oreille
Un jour en diſputant un os.
Tu peux t'attendre à pis qu'à la pareille,
Lui dit alors le Chat, l'œil en feu, le cœur gros.
Le Chien ne prend garde au propos,
Ni n'en gruge moins bien, ni moins bien n'ſommeille.
Mais cependant le traître de Matou
Meditant jour & nuit par où
Il pourroit en tirer vengeance,
Le trouve enfin: tout vient quand on penſe.
La Maîtreſſe avoit un Serin,

Qui la charmoit de ſon ramage ;
Le ſcelerat un beau matin
Incognito s'en va rompre la cage ;
Etrangle le muſicien,
Et tout rongé le porte à la loge du Chien.
Or, je vous laiſſe à juger le vacarme
Que la maîtreſſe fit ſe trouvant ſans Serin.
Tout le logis eſt en allarme ;
On court, on cherche ; on trouve enfin
Le vrai corps du délit auprès de Ragotin.
Ah ! le perfide ! Il faut qu'il meure ;
Point de pardon pour cet ingrat.
Vîte ; qu'on me l'aſſomme. On obéït ſur l'heure ;
En le frappant chacun le pleure :
Mais l'amitié n'allâ qu'à ſoupçonner le Chat.
Et pas plus loin : du Chien nul ne prit la défenſe ;
Et pour toute reconnoiſſance,
C'eſt dommage, dit-on ; mais qu'y faire ? il eſt mort.

Un ennemi nuit plus que cent amis ne ſervent ;
Qu'à jamais les Dieux m'en préſervent.
La Haine veille & l'Amitié s'endort.

HOMERE ET LE SOURD.

Fable V.

MONSEIGNEUR LE DUC DE NOAILLES.

NOailles, toi qui fais le métier de Héros,
omme on le ſçavoit faire à Rome & dans l'Attique,
Qui connois l'uſage Héroique
De l'action & du repos;
oderne Scipion, propre à faire un Terence,
Qui même dans les champs de Mars,
Entretenois intelligence
Avec les nourriçons des Arts;
Couvert des lauriers dont Bellone
T'a couronné plus d'une fois,
Juge de ceux que je moiſſonne

Par mes Poétiques exploits.
Un arbitre éclairé mal aiſément ſe trouve;
Tout lecteur ne m'eſt pas un Juge compétent.
Dans ce ſiecle hardi (quelque fois je l'éprouve)
Soit que l'on blâme ou qu'on approuve,
On décide plus qu'on n'entend.

Le Chantre d'Achile & des Rats,
Guindé ſur des tréteaux dans une grande place,
Recitoit à la populace
Les ſotiſes des Dieux & les ſanglants combats.
Il avoit là ſon tableau, ſa baguette;
Montroit tous ſes Héros, les nommoit par leur nom:
Celui-ci, c'eſt Ajax; cet autre, Agamemnon;
Puis il chantoit leurs faits: la Scene étoit complette,

Tout en étoit juſques au violon.
e peuple oiſif autour de lui s'empreſſe ;
e ſes mots compoſez admire le beau ſon ;
hacun faiſoit voler le mouchoir & la piece ;
e Chantre renvoyoit & mouchoir & chanſon.
n ſonne là-deſſus le marché du poiſſon.
Tout deſerte ; il reſte un ſeul homme.
Homere court à lui, le nomme
Favori d'Apollon ; l'embraſſe tendrement.
i poiſſon, lui dit-il, tout court avidement ;
heure du marché ſonne ; au diable qui demeure !
auditeur étoit ſourd : que dites-vous de l'heure ?
marché ſonne en vain, dit le Chantre en criant.

ges ;

Et ſouvent tels & tels ſont ſou

LA VERTU, LE TALENT, ET LA REPUTATION.

Fable VI.

VErtu, Talent & Réputation
Alloient faire enſemble un voyage.
Ils étoient bons amis, & l'étroit parentage
N'altéroit point leur union.
Quoique nous faſſions même route,
Dit Talent, il peut arriver
Qu'on s'égare. On le peut ſans doute;
Dit Vertu; dans ce cas comment nous retrouver?
Réputation dit: il faut donc que d'avance
Vous me donniez des ſignes aſſûrez,
Qui, ſi je vous perdois, me donnent connoiſſance
A peu près pour le moins, des lieux où vous ſerez.
Soit, dit Talent. Partout où vous verrez

Du progrès dans les arts, du goût dans les ouvrages,
Proſe ou Vers marquez au bon coin,
Tableaux riants, Sculpture enlevant les ſuffrages,
Cherchez-moi là; je ne ſerai pas loin.
Moi, dit Vertu, je ſerai moins facile
A retrouver, ſi l'on me perd.
Il ne faudra pas trop me chercher à la Ville;
Je ſerai bien plûtôt cachée en un deſert.
Mais cependant, où vous verrez paroître
Des riches bienfaiſans par le pauvre attendris,
Des amis empreſſez faiſant gloire de l'être
Pour des amis que le ſort a proſcrits,
De fideles époux, des Juges équitables,
Des Miniſtres zêlez, des vainqueurs raiſonnables,
Aimant le bien public & n'aimant que cela,
Demandez-moi; je ſerai là.
Fort bien; je ne puis m'y méprendre,

Répartit Réputation :
A mon égard, il n'eſt qu'une précaution
Que je vous conſeille de prendre.
Gardez-moi bien ; ayez attention
A ne me point perdre de vuë.
Pour peu que vous m'euſſiez perduë
Tous ſignes ſeroient ſuperflus :
Qui me perd une fois, ne me retrouve plus.

LES GRACES.

Fable VII.

LEs Graces, bonnes ſœurs, goûtoient les ſentimens
De l'amitié la plus unie,
L'émulation d'agrèmens
Entr'elles un beau jour, ſema la zizanie.
Chacune prétendit qu'elle plaiſoit le plus;
Qu'à ſes yeux ſeuls les cœurs rendoient les armes,
Et que pour lui prêter des charmes,
Elle ſuffiſoit à Venus.
Je n'en veux d'autre Juge qu'elle,
Dit alors Euphroſine avec un ris jaloux.
Soûmettons-lui nos droits; qu'elle nomme entre nous
La plus aimable & la plus belle:
Mais promettez mes ſœurs de ſouſcrire à l'Arrêt.
Souſcrivez-y vous-même, s'il vous plaît;

Lui répondit Thalie effarouchée
De la voir trop compter ſur le gain du procès;
J'en vois d'ici la plus fâchée.
Allons; dit Aglaé; voyons-en le ſuccès.
On avertit Venus de ce nouveau caprice.
La Deeſſe s'aſſit en ſon lit de juſtice,
S'embelliſſant encor du plaiſir de ſonger,
Qu'autrefois en même querelle
Elle s'étoit fait ajuger
La pomme duë à la plus belle.
Les Graces paroiſſant devant ce Tribunal;
S'inquietent du ſoin de plaire:
Mais ce ſoin gâta leur affaire;
Tout leur art leur tournoit à mal.
L'une fait la grimace en reſſerrant ſa bouche;
L'autre altere ſes traits en faiſant voir ſes dents.
L'autre tournoit ſes yeux de tant de ſens
Qu'elle en devenoit preſque louche.
Qu'eſt-ceci, dit Venus? Où ſont donc vos appas?
Eſt-ce donc vous qui marchiez ſur mes traces?

Allez, allez ; finiſſez vos debats,
Si vous voulez redevenir les Graces ;
Et pour plaire, n'y ſongez pas.
N'y point ſonger ; c'eſt trop. Eh bien, n'y ſongez guere.
Je ſoûtiens ſans exception,
Qu'on déplaît, dès qu'on veut trop plaire.
Nul Agrément n'eſt né de l'Affectation.

LE RENARD ET LE LION.

Fable VIII.

L'Homme, ſans doute, envers l'Homme ſon frere,
Eſt tenu de ſincérité :
Mais il faut ſouvent, pour bien faire,
Aſſaiſonner la vérité.
Si le vrai prend dans nôtre bouche
e ton impérieux, l'air hautain de leçon,
L'amour propre s'en effarouche,
faut l'apprivoiſer par un peu de façon.
Il faut par un humble artifice,
L'aider lui-même à ſe perſuader.
Si vous voulez faire aimer la Juſtice,
ıſpirez-la plûtôt que de la commander.
es Rois ſur tout veulent qu'on les ménage ;
n doit les manier avec dextérité.
Sans cet art, l'avis le plus ſage
eur paroît une atteinte à leur autorité.
Fade flateur, pédant ſévere,
Le meilleur des deux ne vaut rien.

Qui ſçait corriger ſans déplaire
Eſt au but ; qu'il s'y tienne bien.
Ces égards nous ſont dûs à tous tant que nous ſommes ;
Car tout amour propre a ſes droits.
Il faut ménager tous les hommes :
En fait d'orgueïl tous les hommes ſont Rois.

Un Renard pourſuivi, faute d'un autre azile,
S'étoit ſauvé dans l'antre d'un Lion.
Le Chaſſeur l'y laiſſa ſans plus d'ambition ;
Violer la franchiſe eût été difficile.
Mais le Renard épouvanté
Ne compta guere alors ſur l'hoſpitalité.
Ça, dit le Monarque farouche,
Sois le bien arrivé ; tu ſeras de ma bouche.
A quelle ſauſſe eſt-tu meilleur ? dis-moi.
Je n'en ſçais rien, dit le Renard au Roi ;
Mais, Sire, ce diſcours & ce regard ſevere
Me rappellent mon pauvre pere.
J'en pleure encor quand je penſe à ſa fin.
Un Lapin fugitif lui demandoit azile ;

Mais mon pere trouva la priere incivile ;
Et pouſſé par le Diable, il mangea le Lapin.
Le Lapin en mourant, reclama la colere
De Jupiter Hoſpitalier ;
Et ſur le champ mon pauvre pere
Fut enfumé dans ſon terrier.
Le Lion s'en émût : & ſoit crainte, ſoit honte,
Soit pitié du Renard, ſa faim ſe ralentit.
Va t'en, dit-il, avec ton conte,
Tu m'as fait paſſer l'appetit.

LA BALEINE, ET L'AMERIQUAIN.

Fable IX.

SA Majeſté Dame Baleine
Sous ſon ample épaiſſeur faiſant trembler les mers,
Croiſoit la côte Amériquaine.
Elle occupe un arpent de la liquide plaine,
Et ſes cris mugiſſans épouvantent les airs.
Quelle eſt ma grandeur, diſoit-elle!
Les habitans des mers me ſont aſſujétis.
Soit crainte, ſoit amour, mon peuple m'eſt fidele;
Je le mange à mon choix, ſans trouver un rebele;
Je vais de pair avec Thétis.
Contentez-vous, Meſſieurs les hommes,
D'oſer porter la guerre aux autres animaux.
Si vous êtes leurs Rois, apprenez que nous ſommes

Vos Souverains, vous, nos Vaſſaux.
ame Baleine ainſi, de bravade en bravade,
Continuoit ſa promenade.
Un Celadon Ameriquain
ir le rivage alors pourſuivoit ſon Aſtrée ;
vouloit l'attendrir ; helas ! c'étoit en vain ;
belle pour tout prix de s'en voir adorée,
Ne lui rendoit que froideur, que dédain.
Quoi ! dit-il ; toûjours inſenſible !
A quel prix donc vous mettez-vous ?
Parlez ; je ferai l'impoſſible.
Soit, lui dit-elle ; engageons-nous ;
ïs à condition, pour vous prendre à la lettre,
Qu'à mes pieds vous allez remettre
Ce monſtre qui nous brave tous.
lmant rêve, médite avant que de promettre ;
Puis trouvant ce qu'il a cherché,
a clauſe, dit-il, il faut bien ſe ſoûmettre ;
ons, c'eſt vous avoir encor à grand marché.
Il ſe munit de ſa maſſuë,

De deux tampons de bois ; & voilà l'homme à l'eau.
Conduit par ſon eſpoir nouveau,
De ſes deux bras nerveux il fend la mer émuë,
Aborde la Baleine, & ſans civilité
Grimpe au dos de ſa Majeſté.
De ſes mugiſſemens elle fait trembler l'Onde,
Non pas l'Amant : en vain de ſes nazeaux,
Comme rapides traits, elle lance les eaux;
Il prend ſon temps le mieux du monde:
De ſa maſſuë, il enfonce un tampon
Dans un nazeau, puis l'autre; il vous la coule à fond :
Elle étouffe, & ſur le rivage
Nôtre nouveau Bellérophon *,
Revient triomphant à la nage.
Les flots ſecondant ſon ardeur,
Pouſſent le monſtre mort ſur les pas du vainqueur.

* Bellerophon tua la Chimere.

C'eſt ainſi que périt la prémiere Baleine ;
Sa rodomontade fut vaine.
Le plus fort a ſon foible. Encor un autre point.
Les paſſions ſont tout en tous tant que nous ſommes ;
Reglons-les ſeulement ; ne les étouffons point ;
Elles ont tout appris aux hommes.

LES ABEILLES.

Fable X.

IL eſt bon d'uſer de clémence :
C'eſt le plus beau fleuron de la Toute-puiſſance.
Dieux de la terre, aimez à pardonner ;
Et ne foudroyez pas, s'il ſuffit de tonner.
Mais que vôtre bonté jamais ne ſe permette
D'ôter à la malice un ſalutaire effroi ;
Rarement convient-il que le Prince ſe mette
Entre le coupable & la Loi.
Souvent la clémence indiſcrete
Eſt le malheur du peuple & la honte du Roi.
C'eſt par pitié qu'il faut être ſévere.
Qui punit bien a bien moins à punir.
Pour le préſent humeur trop débonnaire
Eſt cruauté pour l'avenir.

Muſcan, Roi d'un peuple d'Abeilles,
Surnommé Grand pour ſes merveilles,

: dans tout ſon Etat publier un Edit.
Maint motif élegament dit
Préparoit la défenſe expreſſe
Qu'il faiſoit à toute l'eſpece
e toucher deſormais aux fleurs de mauvaiſe goût ;
:tendu que le miel n'en valoit rien du tout.
ıjoint à ſes portiers de refuſer la porte
tout contrevenant que l'odeur trahiroit.
La defenſe eſt de droit étroit ;
Point de grace en aucune ſorte.
Fait en nôtre Louvre emmiélé,
él an, tel jour depuis nôtre ſéance au Trône ;
Et du grand ſceau de cire jaune
Le tout ſcellé, contreſcellé.
e peuple ainſi lié par la Loi Souveraine,
'hoiſiſſoit bien ſes mets ; ne touchoit qu'au jaſmin,
A l'œillet, à la marjolaine ;
)inoit le plus ſouvent de roſes & de thin.
'ous les euſſiez vûs tous ſavourer les fleurete
Dont les jardins ſont parfumez ;

D

Et ne

Mais q

D'ôter .

Rareme

Enti

Souve

Eſt le malhe

C'eſt par p

Qui punit b

LIVRE V

NFANT SANS TÊTE

Fait [illegible]

nâquit un enfant [illegible]
Contraire de nature [illegible]
tez, à cela près [illegible]
ioſtiquoient [illegible]
Sur l'étonnante [illegible]
Plus d'un Oracle [illegible]
Le cas vaut bien [illegible]
Il dit donc que [illegible]
Sans ſexe & [illegible]
Mais qu'à vingt ans [illegible]
e homme, ou femme, [illegible]
ce qu'il voudroit.
[illegible]; il eſt grand [illegible]

[illegible]

Puis dans leurs utiles retraites
Ils revenoient tout embaumez.
Un jour pourtant une Abeille imprudente,
Favorite du Prince & preſque en droit d'errer,
Ayant fait ſon repas d'une mauvaiſe plante,
Se préſente à la ruche, & l'on vient la flairer.
Vous ne ſentez pas bon. Qu'importe que je ſente ?
L'ordre n'eſt pas pour moi, dit la contrevenante.
Les portiers là-deſſus la laiſſerent rentrer ;
Mais le Prince en faiſant ſa ronde,
Sentit l'odeur coupable ; il appelle ſon monde ;
Sur ſon Trône de cire il s'aſſied gravement ;
Il interroge, il peſe ; & puis l'affaire inſtruite,
Muſcan condamne également
Les portiers & la favorite.
Ah ! Sire, s'écria le peuple d'une voix,
Pardonnez-leur du moins pour la prémiere fois.

on, je n'accorde point vôtre aveugle de-
mande,
Leur dit Muſcan; ſçachez qu'un Roi
Doit être eſclave de ſa Loi;
qu'il doit obéir à tout ce qu'il commande.
a rigueur eſt clémence, & de l'impunité
Prévient les ſuites redoutables.
ombien aurois-je un jour à punir de coupa-
bles
ue je ſauve aujourd'hui par ma ſévérité!

LE RAT TENANT TABLE.

Fable XL.

IL étoit un grénier vaſte dépoſitaire
Des riches tréſors de Cerés.
Un Rat habitoit tout auprès,
Qui s'en crut le propriétaire.
Il avoit fait un trou, d'où quand bon lui ſembloit,
Il entroit dans ſon héritage.
C'étoit peu d'y manger; le prodigue aſſembloit
Les Rats de tout le voiſinage.
Il y tenoit table ouverte en Seigneur,
Où ſelon l'ordre, tout-dineur
Payoit ſon écot de loüange.
Eſt toûjours bien fêté celui chez qui l'on mange.
Le bon Rat comptoit donc ſes amis par ſes doigts;

Car il prenoit pour ſiens les amis de ſa table ;
Chacun l'avoit juré cent fois ;
Voudroient-ils lui mentir ? Cela n'eſt pas croyable.
Mais cependant l'autre maître du grain,
Voyant que ces Meſſieurs le menoient trop bon train,
Se réſolut de le changer de place.
Le Grénier fut vuidé du ſoir au lendemain.
Voilà mon Rat à la beſace.
Heureuſement, dit-il ; j'ai fait de bons amis.
Tout plein de cet eſpoir, chez eux il ſe tranſporte ;
Mais d'aucun il ne fut admis ;
Partout on lui ferma la porte.
Un ſeul Rat, bon voiſin, qu'il ne connut qu'alors,
Ouvrit la ſienne, & le reçut en frere.
J'ai mépriſé, dit-il, ton luxe & tes tréſors ;

Mais je reſpecte ta miſere.
Sois mon hôte ; j'ai peu ; ce peu nous ſuffira.
Je m'en fie à ma temperance :
Mais inſenſé qui ſe fiera
A tout ami qu'amenne l'Abondance !
Il ne vient qu'avec elle ; avec elle il fuira.

L'ENFANT SANS SEXE.

Fable XII.

IL nâquit un enfant ſans ſexe ni demi ;
Contraire de l'hermaphrodite.
Beautez, à cela près, & des Graces parmi ;
Pronoſtiquoient en lui le plus rare mérite.
Sur l'étonnante nouveauté
Plus d'un Oracle eſt conſulté :
Le cas vaut bien qu'Apollon y réponde.
Il dit donc que l'Enfant croîtroit
Sans ſexe & tel qu'il vint au monde ;
Mais qu'à vingt ans il choiſiroit
D'être homme, ou femme, ou rien, enfin
ce qu'il voudroit.
L'Enfant croît ; il eſt grand ; ſon eſprit, ſa
prudence
Lui font bien-tôt une foule d'amis.
Tout ſexe l'aime ; à tous ſecrets admis ;
Dans ſon ſein pleut la confidence.
Il tout des tendres cœurs Avocat conſultant,

En Juge neutre il les entend ;
Regle au plus juſte chaque affaire ;
Conſeille, accommode les *gens* ;
Et ſans exiger d'Honoraire,
Arbitre entr'eux les frais & les dépens.
Pendant ſon exercice, il ne reçoit que plaintes,
Ne voit dans les cœurs des Amans
Que caprices, qu'emportemens,
Qu'impatients tranſports & devorantes craintes :
Les biens ſeulement en deſirs ;
Chagrins réels ſous l'ombre des plaiſirs.
Le temps qui va ſon train amena la journée
Où le conſultant doit opter.
Il marche en pompe au Temple où doit s'exécuter
De l'infaillible Dieu la parole donnée.
Les hommes pour leurs interêts
Le prioient de devenir femme.
Il en avoit déja tous les attraits :
A quelque bagatelle près
Le Ciel l'avoit deſigné Dame.

L'autre ſexe de ſon côté
Le ſupplioit d'être homme ; & pourquoi ? pour lui plaire ;
Et puis encor, de peur que ſa beauté
Ne leur enlevât tout : chacun ſçait ſon affaire.
L'Anonime entre au Temple, & le Peuple à l'entour
Prête au choix qu'il va faire une oreille perplexe.
Dieux, laiſſez-moi, dit-il, tel que je vins au jour.
L'amitié me ſuffit. En me donnant un ſexe,
Ne m'expoſez point à l'amour.
Cette priere fut ſage autant qu'imprévûë.
Les ſexes ſont ſans doute établis à propos :
Mais en cela la Nature eut en vûë
Ses interêts plus que nôtre repos.

L'HOROSCOPE DU LION.

Fable XIII.

LEs grands ſont friands d'Horoſcope;
Ils penſent que leur ſort eſt écrit dans les Cieux,
Et que rien de nouveau ne s'offre au Téleſcope,
Qu'ils ne s'en trouvent pis ou mieux.
Soleil, étoiles & planetes,
Tout parle d'eux. Petits, n'allons pas nous troubler
Du noir préſage des cometes;
Les Princes ont l'orgueil d'en vouloir ſeuls trembler

Un Lion Souverain d'Affrique
Voulut un jour ſçavoir ſon avenir.
Sa Cour ne lui pouvoit fournir
Aucun maître en cette rubrique.
De certain Aſtrologue un ſinge domeſtique

Promet

Promet la choſe, & part pour la tenir.
A tout hazard il vole un papier à ſon maître;
C'eſt un Horoſcope; il ſuffit.
Il l'apporte au Lion; on le prend, on le lit.
Que croyez-vous que le Lion doive être?
Eſclave, & puis comédien.
L'auriez-vous deviné? Quoi, traître, oſes-tu bien
M'annoncer ce deſtin, dit le Prince au prophete?
Tu n'es qu'un ignorant. Sire, je le ſouhaite,
Dit le Singe tremblant. Mais toi,
Sçais-tu ton ſort, reprit le Roi?
Voyons; dirois-tu bien ce qu'il te reſte à vivre?
La griffe étoit ouverte & le Singe à genoux:
Sire, dit-il, j'ai lû dans le celeſte livre
Que je devois mourir au même inſtant que vous.
Ce tour adroit répara l'imprudence.
Le Lion ſuperſtitieux
Ferma la griffe & retint ſa vengeance.
L'amour propre fit encor mieux;

Il baptisa sa crainte de clémence
Nos actions parfois ont un air de vertus :
Qu'on les creuse ; c'est vice ou foiblesse, &
rien plus.

Que deviendra la Prophétie ?
Ecoutez. Le Lion arrêté dans des rets
Est pris, enchaîné, puis après
Apprivoisé. Son maître en veut gagner sa vie.
Ils partent. Avec eux nôtre Singe Devin
Part aussi, bien instruit des tours de Fagotin.
Par les foires on les promene ;
Par tout nos deux Acteurs établissent leur
Scene ;
L'un sérieux, l'autre badin ;
C'est Lelio, c'est Arlequin :
Un seul de ces deux en vaut quatre.
Le monde coure en foule à ce nouveau Théâtre,
Chacun les voulut voir. Or le jeu du Lion,
Etoit de ne le plus paroître,
D'être doux, complaisant & docile à son
maître ;

Il joüoit la soumission.
De sa queuë il lui faisoit fête ;
De sa patte le caressoit ;
Souffroit que dans sa gueule il enfonçât la tête ;
Le spectateur en frémissoit.
Le Singe d'autre part fait sur son camarade
Cent jolis tours, mainte gambade ;
Monte à cheval sur lui, le mene à son désir :
Le spectacle à la fois faisoit peur & plaisir.
Dom Bertrand applaudi, pour l'être davantage,
S'avise un jour d'un tour de son métier ;
Et pour imiter l'homme, osant trop se fier
A la docilité de l'animal sauvage,
Va dans la gueule du Lion
Fourer sa tête. Une telle action
Surprend le Lion & l'irrite :
Il redevient fereux, & sans attention
A sa mort autrefois prédite,
Il étrangla Bertrand pour l'indiscrétion.
Mais punissant la faute, il en fit une extrême ;
Du colier de Bertrand il s'étrangla lui-même.

C'eſt ainſi qu'on vit s'achever
Le deſtin du Lion, prononcé pour un homme :
Juſqu'au tour dont le Singe uſa pour ſe ſauver,
Tout s'accomplit, tout ſe conſomme.
Qu'après cela l'on prenne le parti
D'un art aveugle & qui n'a point de guide :
Maître hazard s'eſt par fois diverti
A le juſtifier ! mais quoiqu'il en décide,
L'Aſtrologue a toûjours menti.

LE PRESENT ET L'AVENIR.

Fable XIV.

Autrefois deux Marchands de nouvelle fabrique,
Seigneur Préſent & Seigneur Avenir,
Chez les Mortels vinrent ouvrir boutique.
C'eſt une époque à retenir.
Ils ſe logent l'un près de l'autre ;
Préſent dans un lieu fort étroit ;
Avenir en grand air. L'un naïf, l'autre adroit,
Crioient à tous paſſans : Meſſieurs, voyez du nôtre.
Préſent avoit beau dire : arrêtez, alte-là ;
Regardez-moi bien ; me voilà :
Oüi je ſuis le Préſent ; venez ; j'ai vôtre affaire ;
C'eſt ici qu'eſt vôtre vrai bien.
Mon voiſin vous appelle. Helas ! qu'iriez-vous faire ?
Il promettra beaucoup ; & ne donnera rien.

Avenir près de là, sur un Théâtre vaste,
Où brilloit l'adresse & le faste,
Icy, Messieurs, s'écrioit-il,
C'est moi qui de vos jours ai débrouillé le fil;
Je prédis tout ce qui doit être,
Et plus encor. J'ai de tout; désirez.
Quel bien voulez-vous voir paroître?
Vous n'avez qu'à dire: Montrez.
Je console d'un mal; je fais mieux, & d'avance
A sa place je mets un bien.
C'est moi seul qui vends l'espérance;
Que dis-je? je la vends: Je la donne pour rien.
Prenez, Messieurs; voilà des trésors, de la gloire,
Des plaisirs purs; jamais les avez-vous goûtez?
Non; patience; il faut m'en croire;
Il vous en vient, & des mieux aprêtez.
Mais voulez-vous encor une preuve meilleure

De mon habileté, de mes droits abſolus ?
Préſent vous étourdit de ſes cris ſuperflus :
Vous l'allez voir diſparoître ſur l'heure ;
Tenez : vous le voyez ; vous ne le voyez plus.
Prodige ! il diſparut pour tous tant que nous ſommes ;
Et le fourbe avenir amuſa ſeul les hommes.

LE BERGER ET LES ECHOS.

Fable XV.

ON nous croiroit gens à réflexions :
Mais nous disons beaucoup & nous ne pensons gueres :
Bien rarement de nos décisions
Sommes-nous les propriétaires.
Nous répetons de bouche ou par écrit,
Ce que d'autres ont dit & souvent après d'autres.
Pure Memoire érigée en esprit ;
Jugemens étrangers que nous donnons pour nôtres.
Un seul homme a jugé : bien-tôt mille jaseurs
Adoptent son avis comme Loi souveraine ;
Et ce torrent de rediseurs
Groffit si fort qu'il nous entraîne.
C'est trop s'abandonner à la pluralité,

Race imbécille que nous ſommes.
Ce n'eſt pas là que gît la vraye autorité,
Pour garants de la vérité,
Comptons les raiſons, non les hommes.

Nommé par ſon hameau pour décider d'un prix,
Titire en un vallon bordé de mainte roche,
Rêvoit ſeul, méditoit un Arrêt ſans reproche.
Ciel, daigne m'inſtruire, & me dis
Lequel chante le mieux de Silvandre ou d'Atis,
S'écrioit-il. L'Echo de proche en proche,
Cent fois répete, Atis. Atis chante le mieux!
Dit le berger ſurpris. Les Echos de redire,
Le mieux, le mieux, le mieux. C'eſt aſſez, dit Titire;
Ce ſuffrage eſt victorieux.
Il retourne au hameau. Ça, dit-il, je puis rendre
Entre nos deux rivaux un jugement certain.

Atis chante mieux que Silvandre ;
Tout le dit d'une voix dans le vallon prochain.
Nous décidons ainſi, crédules que nous ſommes.
Que d'Echos comptez pour des hommes !

LES POISSONS ET LE FEU D'ARTIFICE.

Fable XVI.

SUr la riviere, à la fin d'un beau jour,
On tiroit un feu d'Artifice.
C'eſt en vain que la Nuit croit regner à ſon tour,
Du Soleil endormi Vulcain faiſoit l'office ;
Mille jeux de ſon art, malgré Phœbus abſent,
Firent voir le jour renaiſſant.
Au bruit ſoudain, tout le peuple aquatique
S'effraye au fonds de ſon manoir ;
L'air tonnant, embrazé, trouble la république ;
Ils n'oſoient entendre ni voir.
Malgré cette prémiere tranſe,
L'onde les raſſuroit un peu ;
Car, où ſeroit la vraiſemblance

Que le monde Poiſſon dût périr par le feu?
Ils ne ſont pas long-temps à le trouver poſſible.
La vraiſemblance arrive ; & mille ſerpenteaux
Vrais foudres à leurs yeux, perçant le ſein des eaux,
Leur porte de la mort la menace terrible.
Ah ! S'écrierent-ils, le monde va finir ;
Chacun déja ſonge à ſa conſcience.
Nous le méritons bien ; le Ciel veut nous punir,
Dit un Brochet : perfide engeance ;
Sans ceſſe ici nous nous mangeons ;
Moi, mes enfans ; vous, les goujons ;
Et les goujons quelqu'autre eſpece.
Malheur aux plus petits : c'eſt le dîné des gros.
J'en dis ma couple, & le remords m'en preſſe ;
Nous avons allumé les céleſtes carreaux.
Retire ta main vangereſſe,
Jupiter ; fais-nous grace, & nous te promettons

De n'être plus inhumains ni gloutons.
Le feu cessa pendant la repentance ;
La peur s'évanouït & l'appétit revint,
Chacun alors ne se souvint
Que d'aller chercher sa pitance.
Leur vœu d'humanité souffrit bien du décher ;
Le Brochet pénitent déjeuna d'un brochet.

LE VALET ET L'ECOLIER.

Fable XVII.

MArtin ſervoit un Financier ;
Un jeune étudiant étoit le fils du maître ;
Et le Valet & l'Ecolier
Etoient amis autant qu'on le peut être.
Parfois entr'eux ils raiſonnoient :
De quoi ? des maîtres & des peres.
Sur le tapis ſans ceſſe ils les tenoient.
Les maîtres ſont de vrais Corſaires,
Diſoit Martin ; jamais aucun égard pour nous ;
Aucune humanité : penſent-ils que nous ſommes
Des chiens, & qu'eux ſeuls ils ſont hommes ?
Des travaux accablants, des menaces, des coups :

Cela nous vient plus souvent que nos gages.
Quelle maudite engeance ! eh ! mon pauvre Martin,
Les peres sont-ils moins sauvages ?
Disoit l'Etudiant. Reprimandes sans fin,
Importune morale, ennuyeux verbiages :
Fous qu'ils sont du soir au matin,
Ils voudroient nous voir toûjours sages.
Forçant nos inclinations,
Veut-on être d'épée ? ils nous veulent de robe :
Quelque penchant qu'on ait il faut qu'on s'y dérobe,
Pour céder à leurs visions.
Non, il n'est point d'espece plus mauvaise
Que l'espece de pere, insiste l'Ecolier.
Et Martin soûtenant sa these,
Pour les maîtres veut parier.
Aussi long-temps qu'ensemble ils demeurerent,

Ce fut leur unique entretien.
Mais enfin ; ils se separerent ;
Chacun fit route à part. Martin acquit du bien,
D'emplois en emplois fit si bien
Qu'il devint Financier lui-même ;
Eut des maisons ; que dis-je ? eut des Palais ;
Table exquise & d'un luxe extrême,
Grand équipage, & peuple de valets.
L'Ecolier d'autre part, hérite de son pere ;
Augmente encor ses biens ; prend femme ; a des enfans ;
Le temps coule ; ils sont déja grands ;
Martin devenu riche, il le fit son compere.
Aussi bons amis qu'autrefois,
Ils raisonnoient encor. Quelle étoit leur matiere ?
Les Valets, les enfans. O la pesante Croix,
Dit Monsieur de la Martiniere,
Car le nom de Martin étoit cru de trois doigts,
Quel fardeau que des domestiques !
Paresseux ;

Paresseux, ne craignant ni menaces, ni coups,
Voleurs, traîtres, menteurs, & médisans iniques,
Ils mangent nôtre pain & se mocquent de nous.
Ah! dit le Pere de famille,
Parlez-moi des enfans; voilà le vrai chagrin.
Ils ne valent tous rien, autant garçon que fille;
L'une est une coquette, & l'autre un libertin.
Nul respect, nulle obéïssance;
Nous nous tuons pour eux, point de reconnoissance.
Quand mourra-t-il? ils attendent l'instant;
Et se trouvent alors débarassez d'autant.
Ces gens eussent mieux fait peut-être
De n'accuser que l'homme, & non point les Etats;
Il n'est bon Valet ni bon Maître;

Bon pere, ni bon fils ; mauvais dans tous les cas.

Il suit la passion, l'interêt, le caprice ;
Ne laisse à la Raison aucune autorité :
Et semblable à lui-même en sa diversité,
C'est toûjours égale injustice.

LE CHASSEUR ET LES ELEPHANS.

Fable XVIII.

PArmi les animaux l'Elephant eſt un Sage.
Il ſçait philoſopher, penſer profondement.
En doute-t-on ? Voici le témoignage
De ſon profond raiſonnement.
Jadis certain Marchand d'yvoire,
Pour amaſſer de ces os précieux,
S'en alloit avant la nuit noire
Se mettre à l'affut dans les lieux
Où les Elephans venoient boire.
Là, d'un arbre élevé nôtre Chaſſeur lançoit
Sans relâche fleche ſur fleche :
Quelqu'une entre autres faiſoit breche,
Et quelque Elephant trépaſſoit.

Quand le jour éloignoit la troupe Eléphantine
L'homme héritoit des dents du mort.
C'eſt ſur ce gain que rouloit ſa cuiſine;
Et chaque ſoir il tenoit même ſort.
Une fois donc qu'il attendoit ſa proye;
Grand nombre d'Eléphans de loin ſe firent voir.
Cet objet fut d'abord ſa joye;
Bien-tôt ce fut ſon déſeſpoir.
Avec une clameur tonnante
Tout ce peuple Coloſſe accourut à l'Archer,
Environne ſon arbre, où ſaiſi d'épouvante,
Il maudit mille fois ce qu'il venoit chercher.
Le chef des Elephans, d'un ſeul coup de ſa trompe,
Met l'arbre & le Chaſſeur à bas;
Prend l'homme ſur ſon dos, le mene en grande pompe
Sur une ample colline où l'yvoire eſt à tas.
Tien, lui dit-il, c'eſt nôtre cimetiere;
Voilà des dents pour toi, pour tes voiſins;

Romp ta machine meurtriere ;
Et va remplir tes magazins.
Tu ne cherchois qu'à nous détruire ;
Au lieu de te détruire auſſi,
Nous t'ôtons ſeulement l'interêt de nous nuire.
Le Sage doit tâcher de ſe vanger ainſi.

LA RAVE.

Fable XIX.

UN Jardinier trouvant une Rave fort groſſe,
Entre les raves vrai coloſſe,
Dans ſa ſurpriſe va ſonger
Qu'il en doit faire hommage au Roi de la Province.
Tout de ce pas il court offrir au Prince
Le Phénomene potager.
Sire, pardon de la licence ;
Cette rave, dit-il, eſt cruë en mon jardin ;
Et j'avions de vous voir ſi grande impatience
Que j'ons pris, comme on dit, l'occaſion au crin.
Je ſçavons bien que ce n'eſt pas grand choſe ;
Mais je ſçavons auſſi que vôtre majeſté
En revanche a de la bonté :
Si je vous l'offrons, c'eſt à cauſe

Qu'elle vous appartient par droit de rareté :
Telle Rave, tel Roi. Dieu vous doint la ſanté.
Du bon manant telle fut la Harangue.
Le Roi prit plaiſir à ſa langue ;
A ſon zêle encor plus : il reçut le preſent.
Mais c'étoit peu de l'accueil complaiſant ;
La Royale magnificence
Priſa la Rave cent louïs ;
Et le manant, les yeux tout éblouïs,
Retourne à ſon village étaler ſa chevance.
Eh quoi ! dit ſon Seigneur ſurpris,
Payer cent louis une rave !
Vertubleu, le Prince eſt un brave.
Ma fortune eſt faite à ce prix.
Il vous monte à l'inſtant ſur un courſier d'Eſpagne,
Beau, bienfait, & qui ſur les vents
Prenoit quelquefois les devants.
Comme un rapide trait il franchit la campagne.
On arrive au Palais du Roi
A qui le Seigneur court offrir ſon palefroi.

Certes le don eſt ſuperbe, il m'étonne
Lui dit alors ſa majeſté :
Mais je me picque un peu de généroſité :
Qu'on m'apporte ma Rave. On l'apporte ;
Ia donne.
Tenez, dit-il ; ainſi que le Cheval
Dans ſon genre elle eſt des plus rares,
Il fit bien de punir le préſent déloyal.
Le monde eſt plein de ces donneurs avares

LE BONNET.

Fable XX.

C'Eſt pour nôtre repos que les cœurs ſont cachez.
Jouïſſons de nôtre ignorance.
Nous ſerions tous bien empêchez,
Si l'on nous parloit comme on penſe.

Certaine Fée un jour étoit Souris.
C'étoit la fatale journée
Où l'ordre de la deſtinée
Lui faiſoit prendre l'habit gris.
Un Chat qui la guétoit alloit croquer la Fée.
Certain homme le vit. Soit caprice ou pitié,
Il court après le Chat, lui fait manquer ſa proye.
Au diable le Matou l'envoye ;
Mais auſſi la Souris le prit en amitié.
Le lendemain elle apparut à l'homme ;
Non plus Souris, mais Déeſſe ; autant vaut

Tu m'as sauvé le jour, commence-t-elle, il faut
Te payer du bien-fait le mieux, c'est le plûtôt.
De Doucette, car c'est ainsi que l'on me nomme,
Cœur ingrat n'est point le défaut.
Demande donc, & souhaite à ton aise;
Je puis tout; tu n'as qu'à parler.
Eh bien, dit l'homme, qu'il vous plaise
M'ouvrir les cœurs, me révéler
Tout ce que les gens ont dans l'ame.
Soit, j'y consens, lui dit la Dame.
Tu n'as qu'à prendre ce Bonnet;
Il est Fée, & tu vas voir les gens à souhait.
Ils ne te diront plus ce qu'ils croiront te dire;
Mais bien tout ce qu'ils penseront.
Tu les verras tels qu'ils seront.
Grand bien te fasse; adieu, je me retire.
Voilà bien-tôt nôtre Homme & son Bonnet
Parlant aux gens. J'en aurai le cœur net,
Se disoit-il; je verrai ce qu'on pense.
C'est par sa femme qu'il commence.

Le Bonnet de joüer ſon jeu.
Que je te hais, dit-elle en embraſſant le Sire!
(Contraſte aſſez plaiſant du faire avec le dire) :
Oüi, je te hais, & non pas pour un peu ;
Sur tout depuis que j'aime Alcandre.
Ah! que la mort tarde à me rendre
Le ſervice de t'emporter!
Pour peu qu'elle me faſſe attendre,
Je n'y pourrai plus réſiſter :
Mon amant preſſe ; il faudra bien ſe rendre :
Le tout en le flattant ; c'eſt ce qu'il faut noter.
La bonne épouſe ainſi connuë,
Le pere parle à ſes enfans.
En dépit d'eux leur bouche eſt ingenuë :
Ils attendent ſes biens qu'il garde trop long-temps.
Ainſi l'homme au Bonnet s'en va de gens en gens
Tirer des cœurs les ſecretes penſées ;
Ne trouve en ſes amis qu'ames intéreſſées ;

aix années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance ; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdites Oeuvres en Prose & en Vers, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, impression en Langue Latine, Langue Grecque, Langue Hebraïque ou autrement sans le consentement par écrit dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & interests, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression desdites Oeuvres en Prose & en Vers sera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant de les faire exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires de chacun dans nôtre Biblioteque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier, Chancelier de France le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sieur Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits

APPROBATION DE MONSIEUR Fontenelle de l'Académie Françoise, Secretaire de l'Académie Royale des Sciences, l'un des Associez de celle des Inscriptions & belles lettres & Censeur Royal des Livres.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *Les Fables nouvelles de M. de la Motte, dediées au Roy, avec un discours sur la Fable*, & j'ay cru qu'il y avoit peu d'Ouvrages où l'on trouvât tant d'instructions avec tant d'agrément. Fait à Paris le 1. Mars 1719. FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre; A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nôtre Hôtel, grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre trés-cher & bien amé *le Sieur de la Motte*, Nous ayant fait exposer qu'il desireroit faire imprimer plusieurs Ouvrages de sa composition intitulez, *Oeuvres en Prose & en Vers*, & les donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires: Nous avons permis & permettons par ces Présentes audit Sieur DE LA MOTTE, de faire imprimer lesdites Oeuvres en Prose & en Vers, en telle forme, marge, & caractere, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout nôtre Royaume, pendant le tems de

FAUTES A CORRIGER.

Page	24	*verſ.* 6	Inſtructjions	*Liſez*	Inſtructions.
	92	3	paſſe	*Liſez*	paſſes.
	116	11	penſe	*Liſez*	penſes.
	119	2	Les mets,	*Liſez*	Le mets.
	121	4	tout, pelé	*Oſtez*	la virgule.
	140	4	coutre	*Liſez*	court.
	164	8	guerre	*Liſez*	guere.
	229	11	un ame	*Liſez*	une ame.
	284	3	menne	*Liſez*	mene.
	338	15	coure	*Liſez*	court.
	348	14	j'en dis ma couple	*Liſez*	ma coulpe.
	355	8	à la fuſt	*Liſez*	à l'affuſt.
	359	20	coure	*Liſez*	court.

TABLE

DES FABLES CONTENUES dans ce Volume.

A

L'Aigle & l'Aiglon. *page* 1
Les Abeilles. 326
Achille & Chiron. 137
Les Amis trop d'accord. 260
L'Amour & la Mort. 200
Les Animaux Comediens. 273
Apollon & Minerve Medecins. 247
Apollon, Mercure & le Berger. 97
Les Arbres. 244
L'Asne. 21
L'Asne & le Liévre. 126
L'Avare & Minos. 57

B

LA Baleine & l'Ameriquain. 322
La Belle & le Miroir. *Avant la Preface.*
Le Berger & les Echos. 340
Le Bœuf & le Ciron. 40
Le Bonnet. 361
La Brebis & le Buisson. 167

C

LE Cameléon. 94
Le Castor & le Eœuf. 152
Le Chameau. 256

Le Chaſſeur & les Elephants. 315
Le Chat & la Chauve-Souris. 23
Le Chat & la Souris. 234
Le Cheval & le Lion. 269
La Chenille & la Fourmi. 158
Le Chien & le Chat. 305
Les deux Chiens. 186
Les Chiens. 218
Le Conquerant & la pauvre Femme. 190
Le Corbeau & le Faucon. 121

D

Les deux Dandins. 194
Les Dieux d'Egypte. 55

E

L'Eclipſe. 104
L'Ecreviſſe qui ſe rompt la jambe. 113
L'Enfant & les Noiſettes. 71
L'Enfant ſans Sexe. 333
L'Eſtomac. 197

F

Le Feſtin du Lion. 296
Le Fromage. 101

G

Les Gourmets. 226
Les Graces. 316
Les Grenoüilles & les Enfans. 149
Les Grillons. 129

H

Homere & le Sourd. 309
L'homme & la Sirêne. 123
L'Homme inſtruit de ſon deſtin. 241
L'Horoſcope du Lion. 336
L'Huître. 218

I

LE Jugement, la Memoire, & l'Imagination. 177

L

LEs deux Lézards. 37
Le Lion, le Renard, & le Rat. 170
Le Linx & la Taupe. 73
Les deux Livres. 237
La Lotterie de Jupiter. 43
Les Lunettes. 144

M

LA Magicienne. 48
Le Medecin Aſtrologue. 16
Mercure & les Ombres. 109
Minos & la Mort. 132
Le Mocqueur. 18
Les Moineaux. 286
La Montre & le Cadran ſolaire. 142
Les Mouches & les Elephans. 163

O

LEs Oiſeaux. 52
L'Opinion. 213
Les deux Oracles. 62
L'Orme & le Noyer. 91

P

LA Paix. 263
Pandore. 229
Le Pélican & l'Araignée. 6
Le Pêcheur & le Meurier. 210
Le Perroquet. 10
Le Phénix & le Hibou. 290
La Pie. 68

Les deux Pigeons. 146
Les Poiſſons & le feu d'artifice. 347
Le Portrait. 222
Le Préſent & l'Avenir. 341
Pluton & Proſerpine. 173

R

LE Rat tenant Table. 330
La Rave. 358
Le Renard & le Chat. 12
Le Renard & le Lion. 319
Le Renard Prédicateur. 300
Le Roi des Animaux. 205
La Ronce & le Jardinier. 26
La Roſe & le Papillon. 86

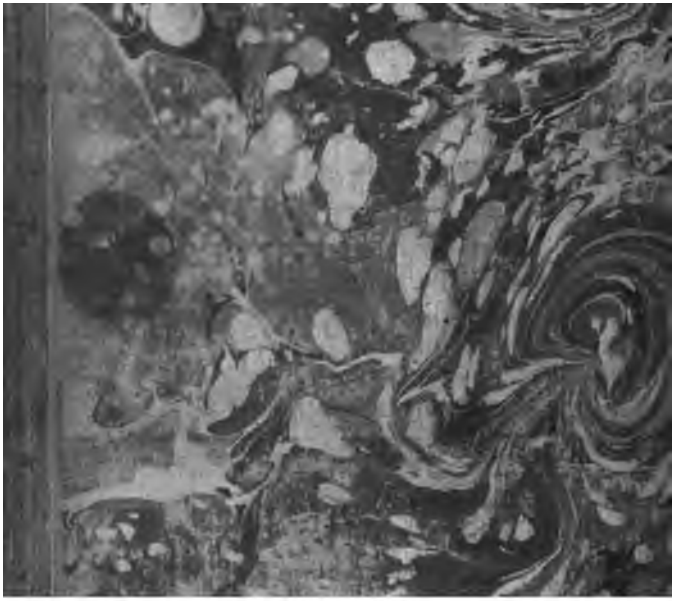
S

LEs Sacs des Deſtinées. 32
Les Singes. 29
Les Singes Matelots. 82
Le Soc & l'Epée. 183
Les deux Songes. 76
Les deux Sources. 157
Les deux Statuës. 46

T

LE Tréſor. 252
Le Tyran devenu bon. 278

V

LE Valet & l'Ecolier. 350
La Vertu, le Talent, & la Réputation. 313
La Victime. 283

Fin de la Table.